



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



LES MILLE ET UNE NUIT.

LES MILLE
ET
UNE NUIT,
CONTES ARABES.

TRADUITS EN FRANÇOIS.

Par Mr. GALLAND, de l'Académie
Royale des Inscriptions & Médailles.

TOME SECOND.

Sixième Edition, revue & corrigée.



A LA HAYE,
Chez JEAN MARTIN HUSSON,
M. DCC. XLVI.



T A B L E

D U

SECOND TOME

Des Mille & une Nuit.

- XXXI.** Nuit. *S*uite de l'Histoi-
re des cinq Da-
mes & des trois Calenders, fils
de Rois, pag. 1.
- XXXII.** Nuit. Continuation de
l'histoire des cinq Dames & des
trois Calenders, 8
- XXXIII.** Nuit. Suite de l'histoire
des cinq Dames & des trois Ca-
lenders, 15
- XXXIV.** Nuit. Suite de l'histoi-
re des cinq Dames & des trois
Calenders, 21
- XXXV.** Nuit. Suite de l'histoire
des cinq Dames & des trois Ca-
lenders, 30
- XXXVI.** Nuit. Suite de l'histoire
des
* 2

Table des Nuits.

<i>des cinq Dames & des trois Calenders,</i>	<i>pag. 35</i>
XXXVII. <i>Nuit. Commencement de l'histoire du premier Calender fils de Roi,</i>	<i>50</i>
XXXVIII. <i>Nuit. Continuation de l'histoire du premier Calender,</i>	<i>55</i>
XXXIX. <i>Nuit. Fin de l'histoire du premier Calender,</i>	<i>66</i>
XL. <i>Nuit. Commencement de l'histoire du second Calender, fils de Roi,</i>	<i>75</i>
XLI. <i>Nuit. Continuation de l'histoire du second Calender,</i>	<i>80</i>
XLII. <i>Nuit Suite de l'histoire du second Calender,</i>	<i>82</i>
XLIII. <i>Nuit. Suite de l'histoire du second Calender,</i>	<i>91</i>
XLIV. <i>Nuit. Suite de l'histoire du second Calender,</i>	<i>98</i>
XLV. <i>Nuit. Suite de l'histoire du second Calender,</i>	<i>104</i>
XLVI. <i>Nuit. Suite de l'histoire du second Calender,</i>	<i>108</i>
<i>Histoire de l'Envieux & de l'Envie,</i>	<i>112</i>
XLVII.	

Table des Nuits.

XLVII Nuit. Continuation de l'histoire de l'Envieux & de l'En- vié,	pag. 116
XLVIII. Nuit. Fin de l'histoire de l'Envieux & de l'Envié; & sui- te de celle du second Calender,	123
XLIX. Nuit. Suite de l'histoire du second Calender,	133
L. Nuit. Suite de l'histoire du se- cond Calender,	144
LI. Nuit. Suite de l'histoire du se- cond Calender,	149
LII. Nuit. Fin de l'histoire du se- cond Calender,	154
LIII. Nuit. Commencement de l'histoire du troisiéme Calender, fils de Roi,	161
LIV. Nuit. Continuation de l'his- toire du troisiéme Calender,	170
LV. Nuit. Continuation de l'his- toire du troisiéme Calender,	179
LVI. Nuit. Suite de l'histoire du troisiéme Calender,	189
LVII. Nuit. Suite de l'histoire du troisiéme Calender,	194
LVIII. Nuit. Continuation de l'his- toire	

Table des Nuits.

<i>toire du troisième Calender, p. 207</i>	
LIX. Nuit. Suite de l'histoire du <i>troisième Calender,</i>	213
LX. Nuit. Suite de l'histoire du <i>troisième Calender,</i>	217
LXI. Nuit. Suite de l'histoire du <i>troisième Calender,</i>	223
LXII. Nuit. Fin de l'histoire du <i>troisième Calender,</i>	232
LXIII. Nuit. Commencement de <i>l'histoire de Zobeïde,</i>	247
LXIV. Nuit. Suite de l'histoire de <i>Zobeïde,</i>	258
LXV. Nuit. Continuation de l'his- <i>toire de Zobeïde,</i>	266
LXVI. Nuit. Fin de l'histoire de <i>Zobeïde,</i>	273
LXVII. Nuit. Histoire d' <i>Amine,</i>	280
LXVIII. Nuit. Fin de l'histoire <i>d'Amine,</i>	290
LXIX. Nuit. Conclusion de l'his- <i>toire des cinq Dames & des trois</i> <i>Calenders,</i>	300

Fin de la Table du II. Tome.

LES

LES
MILLE
ET
UNE NUIT,
CONTES ARABES.



XXXI. NUIT.

LE lendemain Dinar-
zade ne manqua pas
de réveiller la Sultane à
l'heure ordinaire, & de
lui dire: Ma chère Sœur, si vous ne
dormez pas, je vous prie, en at-
tendant le jour qui paroîtra bien-
tôt, de poursuivre l'agréable
Conte que vous avez commencé.
Scheherazade prit alors la paro-
le,

2 *Les mille & une Nuit,*
le, & s'adressant au Sultan:
Sire, dit elle, je vais, avec vô-
tre permission, contenter la cu-
riosité de ma Sœur. En même
tems elle reprit ainsi l'Histoire
des trois Calenders.

Zobeïde ne voulut dont point
reprendre l'argent du Porteur;
mais, mon-ami, lui dit-elle, en
consentant que vous demeuriez
avec nous, je vous avertis que ce
n'est pas seulement à condition
que vous garderez le secret que
nous avons exigé de vous; nous
prétendons encore que vous ob-
serviez exactement les règles de
la bienséance & de l'honnêteté.
Pendant, qu'elle tenoit ce dis-
cours, la charmante Amine qui-
ta son habillement de ville, atta-
che sa robe a sa cienteure pour
agir avec plus de liberté, & pré-
para la table: Elle servit plu-
sieurs fortes de mets, & mit sur
un buffet des bouteilles de vin &
des

des tasses d'or. Après cela les Dames se placèrent, & firent asséoir à leurs côtez le Porteur, qui étoit satisfait au de-là de tout ce qu'on peut dire, de se voir à table avec trois personnes d'une beauté si extraordinaire.

Après les premiers morceaux, Amine qui s'étoit placée près du buffet, prit une bouteille & une tasse, se versa à boire & but la première. suivant la coûtume des Arabes. Elle versa ensuite à ses Sœurs, qui burent l'une après l'autre, puis remplissant pour la quatrième fois la même tasse, elle la présenta au Porteur, lequel en la recevant baïsa la main d'Amine, & chanta avant que de boire, une Chançon dont le sens étoit: que comme le vent emporte avec lui la bonne odeur des lieux parfumez par où il passe, de même le vin qu'il alloit boire venant de sa main, en recevoit un goût plus exquis que celui

A 2 qu'il

4 *Les mille & une Nuit,*

qu'il avoit naturellement. Cette Chanſon rejouit les Dames, qui chantérent à leur tour: Enfin, la Compagnie fut de très bonne humeur pendant le repas, qui dura fort long tems, & fut accompagné de tout ce qui pouvoit le rendre agréable.

Le jour alloit bien-tôt finir, lors que Safie prenant la parole au nom des trois Dames, dit au Porteur? levez-vous, partez, il eſt tems de vous retirer. Le Porteur ne pouvant ſe réſoudre à les quitter, répondit: Eh, mes Dames! où me commandez-vous d'aller en l'état où je me trouve? Je ſuis hors de moi-même par les choſes que j'ai vûës depuis que je ſuis entré ici, outre qu'ayant bû plus que je n'ai coûtume, je ne retrouverois jamais le chemin de ma maiſon; donnez-moi la nuit pour me reconnoître, je la paſſerai où il vous plaira, mais il ne me faut pas
moins

moins de tems pour me remettre dans le même état où j'étois lors que je suis entré chez vous : avec cela je doute encore que je n'y laisse la meilleure partie de moi-même.

Amine prit une seconde fois le parti du Porteur : Mes Sœurs, dit-elle, il a raison ; je lui fais bon gré de la demande qu'il nous fait : il nous a assez bien diverties si vous voulez m'en croire, ou plutôt, si vous m'aimez autant que j'en suis persuadée, nous le retiendrons pour passer la soirée avec nous. Ma Sœur, dit Zobéïde, nous ne pouvons rien refuser à votre prière. Porteur, continua-t-elle, en s'adressant à lui, nous voulons bien encore vous faire cette grace : Mais nous y mettons une nouvelle condition : Quoi que nous puissions faire en votre présence, par rapport à nous ou à autre chose, gardez-vous bien d'ouvrir seulement la bouche

A 3

che

8 *Les mille & une Nuit,*

che pour nous ne demander la raison: car en nous faisant des questions sur des choses qui ne vous regardent nullement; vous pourriez entendre ce qui ne vous plairoit pas, prenez-y garde, & ne vous avisez pas d'être trop curieux en voulant approfondir les motifs de nos actions.

Madame, repartit le Porteur, je vous promets d'observer cette condition avec tant d'exactitude, que vous n'aurez pas lieu de me reprocher d'y avoir contrevenu, & encore moins de punir mon indiscretion: ma langue en cette occasion sera immobile, & mes yeux seront comme un mirior qui ne conserve rien des objets qu'il a reçûs. Pour vous faire voir, reprit Zobéide, d'un air très sérieux, que ce que nous vous demandons n'est pas nouvellement établi parmi nous; levez-vous, & allez lire ce qui est écrit au dessus de nôtre porte en dedans.

Le

Contes Arabes.

Le Porteur alla jusques là, & y lut ces mots qui étoient écrits en gros caractères d'or, *qui parle des choses qui ne le regarde point, entend ce qui ne lui plait pas.* Il revint ensuite trouver les trois Sœurs: Mésdames, leur dit-il, je vous jure que vous ne m'entendrez parler d'aucune chose qui ne me regardera pas, & où vous puissiez avoir intérêt.

Cette convention faite, Amine apporta le souper, & quand elle eût éclairé la Salle d'un grand nombre de bougies préparées avec le bois d'aloës & l'ambre gris, qui répandirent une odeur agréable, & firent un belle illumination, elle s'assit à table avec les Sœurs & le Porteur. Ils recommencèrent à manger, à boire, à chanter, & à reciter des Vers. Les Dames prenoient plaisir à enyvrer le Porteur sous Prétex-
te de le faire boire à leur santé. Les bons mots ne furent point épar-

gnez : enfin, ils étoient tous dans la meilleure humeur du monde, lors qu'ils ouïrent fraper à la porte.... Scheherazade fut obligée en cet endroit d'interrompre son recit, parce qu'elle vit paroître le jour.

Le Sultan ne doutant point que la fuite de cette Histoire ne méritât d'être entenduë, la remit au lendemain, & se leva.



XXXII. N U I T.

SUR la fin de la nuit suivante Dinarzade apella la Sultane; au nom de Dieu, ma Sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de continuer le Conte de ces trois belles Filles; je suis dans une extrême impatience de savoir qui frapoit à leur porte. Vous l'allez aprendre, répondit Scheherazade,

herazade, je vous assure que ce que je vous vais raconter n'est pas indigne de l'attention du Sultan mon Seigneur.

Dès que les Dames' poursuivit-elle, entendirent fraper à leur porte, elles se levèrent toutes trois en même tems pour aller ouvrir; mais Safie, à qui cette fonction apartenoit particulièrement, fut la plus diligente; les deux autres le voyant prèvenuës, demeurèrent & attendirent qu'elle vint leur apprendre qui pouvoit avoir affaire chez elles si tard. Safie revint: Mes Soeurs, dit-elle, il se présente un belle occasion de passer une bonne partie de la nuit fort agréblement; & si vous êtes du même sentiment que moi, nous ne la laisserons point échaper. Il y a à nôtre porte trois Calenders, au moins ils me paroissent tels a leur habilement: mais ce qui va

10 *Les mille & une Nuit,*

fans doute vous surprendre: ils font tous trois borgnes de l'œil droit, & ont la tête, la barbe & les sourcils ras: Ils ne font, disent ils, que d'arriver tout présentement à Bagdad, où ils ne font jamais venus: Et comme il est nuit, & qu'ils ne savent où aller loger, ils ont frappé par hazard à nôtre porte; & ils nous prient, pour l'amour de Dieu, d'avoir la charité de les recevoir: Ils se mettent peu en peine du lieu que nous voudrions leur donner, pourvû qu'ils soient à couvert, ils se contenteront d'une écurie: Ils font jeunes & assez bien fait: Ils paroissent même avoir beaucoup d'esprit; mais je ne puis penser, fans rite, à leur figure plaisante & uniforme. En cet endroit Safie se mit à rire de si bon cœur, que les deux autres Dames & le Porteur ne purent s'empêcher de rire aussi:

si:

Si : Mes bonnes Sœurs, reprit-elle, ne voulez-vous pas bien que nous les fassions entrer ? Il est impossible qu'avec des gens tels que je viens de vous les dépeindre , nous n'achevions la journée encore mieux que nous ne l'avons commencée. Ils nous divertiront fort, & ne nous feront point à charge ; puis qu'ils ne nous demandent une retraite que pour cette nuit seulement ; & que leur intention est de nous quitter dès qu'il sera jour.

Zobéïde & Amine firent difficulté d'accorder à Safie ce qu'elle demandoit, & elle-même en favoit bien la raison : Mais elle leur témoigna une si grande envie d'obtenir cette faveur, qu'elles ne purent la lui refuser. Allez, lui dit Zobeïde, faites-les donc entrer ; mais n'oubliez pas de les avertir de ne point

parler de ce qui ne les regardera pas; & de leur faire lire ce qui est écrit au dessus de la porte. A ces mots Safie courut ouvrir avec joye, & peu de tems après, elle revint accompagnée des trois Calenders.

Les trois Calenders firent en entrans une profonde révérence aux Dames, qui s'étoient levées pour les recevoir, & qui leur dirent obligeamment, qu'ils étoient les bien-venus, qu'elles étoient bien aises de trouver l'occasion de les obliger, & de contribuer à les remettre de la fatigue de leur voyage & enfin elles les invitèrent à s'asseoir auprès d'elles. La magnificence du lieu & l'honnêteté des Dames firent concevoir aux Calenders une haute idée de ces belles Hôteses; mais avant que de prendre place, ayant par hazard jetté les yeux sur le Porteur, & le voyant habillé à peu près com-

me

me d'autres Calenders, avec lesquels ils étoit en différent sur plusieurs point de Discipline, & qui ne se rasoient point la barbe & les sourcils, un d'entr'eux prit la parole: Voila, dit-il, aparemment un de nos frères Arabes les révoltez.

Le Porteur à moitié endormi, & la tête échauffée du vin qu'il avoit bû, se trouva choqué de ces paroles, & sans se lever de sa place répondit aux Calenders, en les regardant fièrement: Asséyez-vous, & ne vous melez pas de ce que vous n'avez que faire: N'avez-vous pas lû au dessus de la porte l'Inscription qui y est? Ne prétendez pas obliger le monde à vivre à votre mode, vivez à la nôtre.

Bon homme, reprit le Calender qui avoit parlé, ne vous mettez point en colére, nous ferions bien fachez de vous en avoir donné le moindre sujet; nous som-

14 *Les mille & une Nuit,*

mes au contraire prêt à recevoir vos commandemens. Là-dessus, pour éviter toute querelle, les Dames s'en mêlèrent, & pacifièrent toutes choses.

Quand les Calenders se furent assis a table, les Dames leur servirent à manger, & l'enjouée Safie particulièrement, prit soin de leur verser a boire... Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. Le Sultan se leva pour aller remplir ses devoirs, se promettant bien d'entendre la suite de ce Conte le lendemain; car il avoit grande envie d'apprendre pourquoi les Calenders étoient borgnes & tous trois d'un même œil.





XXXIII. NUIT.

UNe heure avant le jour Dimarzade s'étant éveillée, dit à la Sultane: Ma chere Sœur, contez moi, je vous prie, ce qui se passa entre les Dames & les Calenders. Très volontiers, répondit Scheherazade. En même tems elle continua de cette maniere le Conte de la nuit précédente.

Après que les Calenders eurent bû & mangé à discrétion, ils témoignèrent aux Dames qu'ils seroient un grand plaisir de leur donner un Concert, si elles avoient des instrumens, & qu'elles voulussent leur en faire apporter. Elles acceptèrent l'offre avec joye: la belle Safie se leva pour en aller querir; Elle revint un moment après, & leur présenta

16 *Les mille & une Nuit*,
une flûte du Pais, une autre
à la Persienne & un tambour
de basque. Chaque Calender
reçut de sa main l'instrument
qu'il voulut choisir, & ils com-
mencerent tous trois à jouer un
air. Les Dames qui savoient
des paroles sur cet air, qui étoit
des plus gais, l'accompagnèrent
de leurs voix, mais elles s'inter-
rompoient de tems en tems par
de grands éclats de rire que leur
faisoient faire les paroles.

Au plus fort de ce divertisse-
ment, & lors que la Compagnie
étoit le plus en joye, on frapa
à la porte. Safie cessa de chan-
ter, & alla voir ce que c'étoit.
Mais, Sire, dit en cet endroit.
Scheherazade au Sultan; il est
bon que vôtre Majesté sache
pourquoi l'on frapoit si tard à
la porte des Dames, & en voici
la raison. Le Calife Haroun Al-
raschid avoit coûtume de mar-
cher très souvent la nuit *incogni-*

to, pour favoir par lui-même si tout étoit tranquile dans la Ville, & s'il ne s'y commettoit pas de desordres.

Cette nuit là, le Calife étoit forti de bonne heure accompagné de Giafar son grand Visir, & de Mesrour Chef des Eunuques de son Palais, tous trois déguisez en Marchands. En passant par la ruë des trois Dames, ce Prince entendant le son des instrumens & des voix, & le bruit des éclats de rire, dit au Visir : allez, frapez à la porte ds cette maison où l'on fait tant de bruit ; je veux y entrer & en aprendre la cause. Le Visir-eut beau lui représenter que c'étoit des femmes qui se regaloient ce soir là ; que le vin aparemment leur avoit échauffé la tête : & qu'il ne devoit pas s'exposer à recevoir d'elles quelque insulte, qu'il n'étoit pas encore heure induè, & qu'il ne faloit pas troubler leur di-

18 *Les mille & une Nuit*,
divertissement. Il n'importe, re-
partit le Calife, frapez, je vous
l'ordonne.

C'étoit donc le grand Visir
Giafar qui avoit frappé à la porte
des Dames, par ordre du Calife,
qui ne vouloit pas être connu. Sa-
fie ouvrit, & le Visir remarquant,
à la clarté d'une bougie qu'elle
tenoit, que c'étoit une Dame
d'une grande beauté; joua par-
faitement bien son personnage. Il
lui fit une profonde révérence,
& lui dit d'un air respectueux:
Madame, nous sommes trois
Marchands de Mouffoul, arrivez
depuis environ dix jours avec de
riches marchandises que nous a-
vons en magasin dans un Khan,
où nous avons pris logement.
Nous avons été aujourd'hui chez
un Marchand de cette Ville, qui
nous avoit invitez à l'aller voir.
Il nous a régalez d'une collation,
& comme le vin nous avoit mis
de belle humeur, il a fait venir
une

une troupe de Danseuses. Il étoit déjà nuit, & dans le tems que l'on jouoit des instrumens, que les Danseuses dansoient, & que la Compagnie faisoit grand bruit; le Guet a passé, & s'est fait ouvrir. Quelques-uns de la Compagnie ont été arrêtez : pour nous, nous avons été assez heureux pour nous sauver par dessus une muraille; mais, ajouta le Vifir- comme nous sommes Etrangers, & avec cela un peu pris de vin, nous craignons de rencontrer une autre Escouade du Geut, ou la même, avant que d'arriver à nôtre Khan, qui est éloigné d'ici. Nous y arriverions même inutilement, car la porte est fermée, & ne sera ouverte que demain matin, quelque chose qui puisse arriver. C'est pourquoi, Madame, ayant oui en passant des instrumens & des voix, nous avons jugé que l'on n'étoit pas encore retiré chez vous; & nous

avons

20 *Les mille & une Nuit*,
avons pris la liberté de fraper pour
vous suplier de nous donner re-
traite jusqu'au jour. Si nous vous
paroiſſons dignes de prendre part
à vôtre divertissement, nous tâ-
cherons d'y contribuer en ce que
nous pourrons, pour réparer l'in-
terruption que nous y avons cau-
ſée. Sinon, faites-nous seule-
ment la grace de souffrir que
nous passions la nuit à couvert
sous vôtre vestibule.

Pendant ce discours de Giafar,
la belle Safie eut le tems d'exa-
miner le Vifir, & les deux per-
sonnes qu'il disoit Marchands
comme lui, & jugeant à leurs
physionomies que ce n'étoient pas
des gens du commun, elle leur
dit qu'elle n'étoit pas la Maîtref-
ſe, & que s'ils vouloient se don-
ner un moment de patience, el-
le reviendroit leur apporter la ré-
ponse.

Safie alla faire ce raport à ses
Sœurs, qui balancèrent quelque
tems

tems sur le parti qu'elles devoient prendre: Mais elles étoient naturellement bien-faisantes, & elles avoient déjà fait la même grace aux trois Calenders. Ainsi elles résolurent de laisser entrer. Scheherazade se préparoit à poursuivre son Conte; mais s'étant aperçûë qu'il étoit jour, elle interrompit la son recit. La qualité des nouveaux Acteurs que la Sultane venoit d'introduire sur la scène, piquant la curiosité de Schariar, & le laissant dans l'attente de quelque événement singulier, ce Prince attendit la Nuit suivante avec impatience.



XXXIV. NUIT.

DInarzade, aussi curieuse que le Sultan d'apprendre ce que produiroit l'arrivée du Calife

life chez les trois Dames, n'oublia pas de réveiller la Sultane de fort bonne heure le lendemain, & de la supplier avec empressement de reprendre l'Histoire des Calenders, Scheherazade aussi-tot la poursuivit de cette sorte, avec la permission du Sultan.

Le Calife, son grand Visir, & le Chef de ses Eunuques, ayant été introduits par la belle Safie, saluèrent les Dames & les Calenders avec beaucoup de civilité. Les Dames les reçurent de même, les croyant Marchands; & Zobéïde, comme la principale, leur dit d'un air grave & sérieux qui lui convenoit: Vous êtes les bien venus; mais avant toutes choses, ne trouvez pas mauvais que nous vous demandions une grace. Hé quelle grace, Madame, répondit le Visir; peut-on refuser quelque chose à de si belles
Da.

Dames? C'est, reprit Zobéïde, de n'avoir que des yeux & point de langue: de ne nous pas faire des questions sur quoi que vous puissiez voir pour en apprendre la cause, & de ne point parler de ce qui ne vous regardera pas, de crainte que vous n'entendiez ce qui ne vous seroit pas agréable. Vous ferez obéïe, Madame, repartit le Vifir: Nous ne sommes ni censeurs, ni curieux indiscrets: C'est bien assez que nous ayons attention à ce qui nous regarde, sans nous mêler de ce qui ne nous regarde pas. A ces mots chacun s'assit, la conversation se lia, & l'on recommença de boire en faveur des nouveaux venus.

Pendant que le Vifir Gîafar entretenoit les Dames, le Calife ne pouvoit cesser d'admirer leur beauté extraordinaire, leur bonne grace, leur humeur enjouée,

24 *Les mille & une Nuit*,
jouée, & leur esprit. D'un au-
tre côté, rien ne lui paroissoit
plus surprenant que le. Calen-
ders, tous trois borgnes de l'œil
droit, il se seroit volontiers in-
formé de cette singularité; mais
la condition qu'on venoit d'im-
poser à lui & à sa compagnie
l'empêcha d'en parler. Avec ce-
la, quand il faisoit réflexions à la
richesse des meubles, à leur ar-
rangement bien entendu, & à la
propreté de cette maison, il ne
pouvoit se persuader qu'il n'y eût
pas de l'enchantement.

L'Entretien étant tombé sur
les divertissemens & les diffé-
rentes manières de se réjouir,
les Calenders se levèrent & dan-
sèrent à leur mode une danse
qui augmenta la bonne opinion
que les Dames avoient conçûe
d'eux; & qui leur attira l'es-
time du Calife & de sa compa-
gnie.

Quand les trois Calenders
cu-

eurent achevé leur danse, Zobeïde se leva, & prenant Amine par la main: Ma Sœur, lui dit-elle, levez-vous; la Compagnie ne trouvera pas mauvais que nous ne nous contraignions point & leur présence n'empêchera pas que nous ne fassions ce que nous avons coutume de faire. Amine qui comprit ce que la Sœur vouloit dire, se leva, & emporta les plats, la table, les flaçons, les tasses, & les instrumens dont les Calenders avoient joué.

Safie ne demeura pas à rien faire: elle balaya la Salle, mit à sa place tout ce qui étoit dérangé, moucha les bougies, & y apliqua d'autres bois d'aloës & d'autre ambre gris: cela étant fait, elle pria les trois Calenders de s'asseoir sur le Sofa d'un côté, & le Calife de l'autre avec sa Compagnie. A l'égard du Porteur, elle lui dit: Le-

Tomé II. B *vez-*

yez-vous, & vous préparez à nous prêter la main à ce que nous allons faire; un homme tel que vous, qui est comme de la maison, ne doit pas demeurer dans l'inaction.

Le Porteur avoit un peu cuvé son vin; Il se leva promptement, & après avoir attaché le bas de sa robe à sa ceinture; Me voila prêt, dit-il; de quoi s'agit-il? Cela va bien, répondit Safie, attendez que l'on vous parle, vous ne ferez pas long tems les bras croisez. Peu de tems après on vît paroître Amine avec un siège qu'elle posa au milieu de la Salle: Elle alla ensuite à la porte d'un cabinet, & l'ayant ouverte, elle fit signe au Porteur de s'aprocher. Venez, lui dit-elle, & m'aidez. Il obéit, & y étant entré avec elle, il en sortit un moment après suivi de

de deux cheinnes noires, dont chacune avoit un collier attaché à une chaîne qu'il tenoit, & qui paroissoient avoir été maltraitées à coups de fouet. Il s'avanca avec elles au milieu de la Salle.

Alors Zobéïde, qui s'étoit assise entre les Calenders & le Calife, se leva, & marcha gravement jusqu'où étoit le Porteur. C'a, dit-elle, en poussant un grand soupir, faisons nôtre devoir. Elle se troussa les bras jusqu'au coude, & après avoir pris un fouet que Safie lui présenta : Porteur, lui dit-elle, remettez une de ces deux chiennes à ma Sœur Amine, & aprochez-vous de moi avec l'autre.

Le Porteur fit ce qu'on lui commandoit, & quand il se fut aproché de Zobéïde, la chienne qu'il tenoit commença à faire des cris, & se tourna vers Zobéïde en levant la tête d'une

manière supliante. Mais Zobéïde, sans avoir égard à la triste contenance de la chienne qui faisoit pitié, ni à ses cris qui remplissoient toute la maison, lui donna des coups de fouet à perte d'haleine, & lors qu'elle n'eut plus la force de lui en donner davantage, elle jetta le fouet par terre; puis prenant la chaîne de la main du Porteur, elle leva la chienne par les pattes; & se mettant toutes deux à se regarder d'un air triste & touchant, elles pleurèrent l'une & l'autre. Enfin, Zobéïde tira son mouchoir, essuya les larmes de la chienne, la baisa, & remettant la chaîne au Porteur: Allez, lui dit-elle, remenez-là où vous l'avez prise, & amenez-moi l'autre.

Le Porteur remena la chienne fouettée au Cabinet; & en revenant, il prit l'autre des mains d'Amine, & l'alla présenter à

Zobéïde qui l'attendoit ; Tenez-là, comme la première, lui dit-elle ; puis ayant repris le fouet, elle la maltraita de la même manière. Elle pleura ensuite avec elle, effuya ses pleurs, la baisa, & la remit au Porteur, à qui l'agréable Amine épargna la peine de la remener au Cabinet ; car elle s'en chargea elle-même :

Cependant les trois Calenders, le Calife & sa Compagnie furent extraordinairement étonnez de cette exécution. Ils ne pouvoient comprendre comment Zobéïde après avoir fouetté avec tant de furie les deux chiennes, animaux immondes, selon la Religion Musulmane, pleuroit avec elles, leur effuyoit les larmes, & les baisoit. Ils en murmurèrent en eux-mêmes : Le Calife sur tout plus impatient que les autres, mouroit d'envie de savoir le sujet d'une action qui lui paroïssoit si étrange, &

30. *Les mille & une Nuit*,
ne cessoit de faire signe au Visir
de parler pour s'en informer.
Mais le Visir tournoit la tête
d'un autre côté, jusques à ce que
pressé par des signes si souvent
réitérez, il repondit par d'autres
signes, que ce n'étoit pas le tems
de satisfaire sa curiosité.

Zobéide demeura quelque tems
à la même place au milieu de la
Salle, comme pour se remettre
de la fatigue qu'elle venoit de se
donner en foettant les chiennes.
Ma chère Sœur, lui dit la belle
Safie, ne vous plaît-il pas de re-
tourner à votre place, afin qu'à
mon tour, je fasse aussi mon per-
sonnage? Oui, répondit Zobéi-
de, en disant cela, elle alla
s'asseoir sur le Sofa, ayant à
sa droite le Calife Giafar, &
Mefrour; & à sa gauche les
trois Calenders & le Porteur....
Sire, dit en cet endroit Schehe-
razade, ce que votre Majes-
té vient d'entendre doit sans
doute

doute lui paroître merveilleux ; mais ce qui reste à raconter l'est encore bien davantage ; je suis persuadée que vous en conviendrez la nuit prochaine, si vous voulez bien me permettre de vous achever cette Histoire. Le Sultan y consentit, & se leva, parce qu'il étoit jour.



XXXV. NUIT.

DInarzade ne fut pas plutôt éveillée le lendemain, qu'elle s'écria, Ma Sœur, si vous ne dormez pas je vous prie de reprendre le beau Conte d'hier. La Sultane se souvenant de l'endroit où elle étoit demeurée, parla aussi-tôt de cette sorte en adressant la parole au Sultan.

Sire, après que Zobéïde eut

repris sa place, toute la Compagnie garda quelque tems le silence. Enfin, Safie qui s'étoit assise sur le siège au milieu de la Salle, dit à sa Sœur Amine : Ma chère Sœur, levez-vous, je vous en conjure ; vous comprenez bien ce que je veux dire. Amine se leva, & alla dans un autre cabinet que celui d'où les deux chiennes avoient été amenées. Elle en revint tenant un étui garni de satin jaune, relevé d'une riche broderie d'or & de soye verte. Elle s'aprocha de Safie & ouvrit l'étui, d'où elle tira un Lut qu'elle lui présenta. Elle le prit, & après avoir mis quelque tems à l'accorder, elle commença de le toucher ; & l'accompagnant de sa voix, elle chanta une chanson sur les tourmens de l'absence, avec tant d'agrément que le Calife & tous les autres en furent charmez. Lors qu'elle eut ache-

vé, comme elle avoit chanté avec beaucoup de passion & d'action en même tems; Tenez, ma Sœur, dit-elle, à l'agréable Amine, je n'en puis plus. & la voix me manque; obligez la compagnie en jouant & en chantant à ma place. Très-volontiers; répondit Amine, en s'approchant de Safie, qui lui remit le Lut entre les mains, & lui céda sa place.

Amine ayant un peu préludé pour voir si l'instrument étoit d'accord, joua & chanta presque aussi long tems sur le même sujet; mais avec tant de véhémence, & elle étoit si touchée, où pour mieux dire, si pénétrée du sens des paroles qu'elle chantoit, que les forces lui manquèrent en achevant.

Zobéïde voulut lui marquer sa satisfaction: Ma Sœur, dit-elle, vous avez fait des merveilles: on voit bien que vous sen-

tez le mal que vous exprimez si vivement. Amine n'eut pas le tems de répondre à cette honnêteté ; elle se sentit le cœur si pressé en ce moment, qu'elle ne songea qu'à se donner de l'air, en laissant voir à toute la Compagnie une gorge & un sein non pas blanc, telle qu'une Dame comme Amine devoit l'avoir, mais tout meurtri de cicatrices ; ce qui fit une espèce d'horreur aux Spectateurs : Néanmoins cela ne lui donna pas du soulagement, & ne l'empêcha pas des'évanouir. . . . Mais, Sire, dit Scheherazade, je ne m'aperçois pas que voilà le jour. A ces mots, elle cessa de parler & le Sultan se leva. Quand ce Prince n'auroit pas résolu de différer la mort de la Sultane, il n'auroit pû encore se résoudre à lui ôter la vie : Sa curiosité étoit trop intéressée à entendre jusqu'à la fin un Conte rempli

rempli d'événemens si peu attendus.



XXXVI. NUIT.

DInarzade, suivant sa coutume, éveillant la Sultane lui dit, Ma chère Sœur, je vous supplie de continuer l'Histoire des Dames & des Calenders. Sur quoi Scheherazade reprit ainsi sa narration.

Pendant que Zobéïde & Safie, dit-elle, coururent au secours de leur sœur, un des Calenders ne pût s'empêcher de dire: nous aurions mieux aimé coucher à l'air, que d'entrer ici, si nous avions crû y voir de pareils spectacles. Le Calife, qui l'entendit, s'aprocha de lui & des autres Calenders, & s'adressant à eux: que signifie tout ceci, dit-il? Celui qui venoit de parler lui

répondit: Seigneur, nous ne le savons pas plus que vous. Quoi, reprit le Calife, vous n'êtes pas de la maison? Ni vous ne pouvez rien nous apprendre de ces deux chiennes noires, & de cette Dame évanouie & si indignement maltraitée? Seigneur, répartirent les Calenders, de nôtre vie nous ne sommes venus en cette maison, & nous n'y sommes entrez que quelques momens avant vous.

Cela augmenta l'étonnement du Calife; Peut être, repliquèrent-ils que cet homme qui est avec vous, en fait quel que chose. L'un des Calenders fit signe au Porteur de s'approcher, & lui demanda s'il ne savoit pas pourquoi les chiennes noires avoient été fouettées, & pourquoi le sein d'Amine paroïssoit meurtri. Seigneur, répondit le Porteur, je puis jurer par le grand Dieu vivant, que si vous ne savez rien de

de tout cela, nous n'en savons pas plus les uns que les autres. Il est bien vrai que je suis de cette Ville, mais je ne suis jamais entré qu'aujourd'hui dans cette maison & si vous êtes surpris de m'y voir, je ne le suis pas moins de m'y trouver en votre compagnie. Ce qui redouble ma surprise, ajouta-t-il, c'est de ne voir ici aucun homme avec ces Dames.

Le Calife, sa Compagnie, & les Calenders, avoient crû que le Porteur étoit du logis, & qu'il pourroit les informer de ce qu'ils desiroient savoir. Le Calife résolu de satisfaire sa curiosité à quelque prix que ce fût, dit aux autres: Ecoutez; puis que nous voila sept hommes, & que nous n'avons à faire qu'à trois Dames, obligeons-les à nous donner l'éclaircissement que nous souhaitons. Si elles refusent de nous le donner de bon gré, nous

38. *Les mille & une Nuit,*
l'homme en état de les y con-
traindre.

Le grand Vifir Giafar s'oposa à cet avis, & en fit voir les conséquences au Calife, sans toutefois faire connoître ce Prince aux Calenders; & lui adressant la parole, comme s'il eût été Marchand? Seigneur, dit-il, considérez, je vous prie, que nous avons notre réputation à conserver: Vous savez à quelle condition ces Dames ont bien voulu nous recevoir chez elles; nous l'avons acceptée; que diroit on de nous, si nous y contrevenions? Nous serions encore plus blâmables, s'il nous arrivoit quelque malheur. Il n'y a pas d'apparence qu'elles ayant exigé de nous cette promesse, sans être en état de nous faire repentir, si nous ne la tenons pas.

En cet endroit, le Vifir tira le Calife à part, & lui parlant tout bas: Seigneur, poursuivit-il,

il, la nuit ne durera pas encore long tems ? que votre Majesté se donne un peu de patience : Je viendrai prendre ces Dames demain matin, je les amènerai devant votre Trône ; & vous apprendrez d'elles tout ce que vous voulez savoir. Quoi que ce conseil fut très judicieux, le Calife le rejetta, imposa silence au Vifir, en lui disant qu'il ne pouvoit attendre si long tems, & qu'il prétendoit avoir à l'heure même l'éclaircissement qu'il desiroit.

Il ne s'agissoit plus que de savoir qui portant la parole. Le Calife tâcha d'engager les Calenders à parler les premiers ; mais ils s'en excusèrent. A la fin ils convinrent tous ensemble que ce feroit le Porteur. Il se preparoit à faire la question fatale, lors que Zobéide, après avoir secouru Amine qui étoit revenue de son évanouissement, s'aprocha d'eux-

d'eux. Comme elles les avoit ouï parler haut & avec chaleur, elle leur dit: Seigneurs, de quoi parlez vous? Quelle est vôtre contestation?

Le Porteur prit alors la parole: Madame, dit-il; ces Seigneurs vous suplient de vouloir bien leur expliquer pourquoi après a voir maltraité vos deux chiennes, vous avez plucré avec elles, & d'où vient que la Dame qui s'est évanouïe à le sein ouvert de cicatrices? C'est, Madame, ce que je suis chargé de vous demander de leur Part.

Zobéïde, à ces mots, prit un air fier, & se trouvant du côté du Calife, de sa Compagnie & des Calenders: Est-il vrai, Seigneurs, leur dit-elle, que vous l'avez chargé de me faire cette demande? Ils répondirent tous qu'oui, excepté le Vifir Giafar qui ne dit mot. Sur cet aveu, elle

elle leur dit d'un ton qui marquoit combien elle se tenoit offensée: Avant que de vous accordé la grace que vous nous avez demandée de vous recevoir, afin de prévenir tout sujet d'être mécontentes de vous, parce que nous sommes seules, nous l'avons fait sous la condition que nous vous avons imposée de ne pas parler de ce qui ne vous regarderoit point, de peur d'entendre ce qui ne vous plairoit pas: après vous avoir reçûs, & régalez du mieux qu'il nous à été possiblez, vous ne laissez pas toutefois de manquer de parole. Il est vrai que cela arrive par la facilité que nous avons euë; mais c'est ce qui ne vous excuse point; & vôtre procédé n'est pas honnête. En achevant ces paroles, elle frapa fortement des pieds & des mains par trois fois, & cria Venez vite. Aussi-tôt une porte s'ouvrit, & sept Esclaves noir, puissans &

42. *Les mille & une Nuit,*
robustes, entrèrent le sabre à la
main, se saisirent chacun d'un
des sept hommes de la Compagnie,
les jetterent par terre, les
traînérent au milieu de la Salle,
& se préparèrent à leur couper la
tête.

Il est aisé de se représenter quel-
le fut la frayeur du Calife: Il se
repentit alors, mais trop tard,
de n'avoir pas voulu suivre le
conseil de son Visir. Cependant,
ce malheureux Prince, Giafar,
Mefrou. le Porteur, & les Ca-
lenders, étoient prêts à payer de
leurs vies leur indiscrete curio-
sité: mais avant qu'ils reçussent
le coup de la mort, un des Es-
claves dit à Zobéïde & à ses
Sœurs: Hautes, Puissantes &
respectables Maîtresses, nous
commandez-vous de leur couper
le cou? Attendez, lui répondit
Zobéïde, il faut que je les inter-
roge auparavant. Madame, in-
terrompit le Porteur effrayé; au
nom

nom de Dieu, ne me faites pas mourir pour le crime d'autrui: Je suis innocent, ce sont eux qui sont les coupables: Hélas! continua-t-il en pleurant. Nous passions le tems si agréablement: Ces Calenders borgnes sont la cause de ce malheur; il n'y a pas de Ville qui ne tombe en ruine devant de gens de si mauvais augure: Madame, je vous supplie de ne pas confondre le premier avec le dernier, & songez qu'il est plus beau de pardonner à un misérable comme moi, dépourvû de tout secours, que de l'accabler de vôtre ressentiment.

Zobéïde, malgré sa colère ne pût s'empêcher de rire en elle-même des lamentations du Porteur; mais sans s'arrêter à lui, elle adressa la parole aux autres une seconde fois: Répondez-moi, dit-elle, & m'apprenez qui vous êtes, autrement vous n'avez qu'un moment à vivre. Je
ne

44 *Les mille & une Nuit,*

ne puis croire que vous foyez d'honnêtes gens, ni des personnes d'autorité, ou de distinction dans votre País, quel qu'il puisse être ; si cela étoit, vous auriez eu plus de retenue & plus d'égard pour nous.

Le Calife impatient de son naturel, souffroit infiniment plus que les autres de voir que sa vie dépendoit du commandement d'une Dame offensée & justement irritée ; mais il commença de concevoir quelque espérance, quand il vit qu'elle vouloit savoir qui ils étoient tous, car il s'imagina qu'elle ne lui feroit pas ôter la vie, lors qu'elle seroit informée de son rang. C'est pourquoi il dit tout bas au Visir, qui étoit près de lui, de déclarer promptement qui il étoit. Mais le Visir prudent & sage, voulut sauver l'honneur de son Maître, & ne pas rendre public le grand affront qu'il s'étoit attiré lui-même.

me

me, répondit seulement: Nous n'avons que ce que nous méritons. Mais quand pour obéir au Calife, il auroit voulu parler, Zobéïde ne lui en auroit pas donné le tems. Elle s'étoit déjà adressée aux Calenders; & les voyant tous trois borgnes, elle leur demanda s'ils étoient frères. Un d'entreux lui répondit pour les autres: Non, Madame, nous ne le sommes qu'en qualité de Calenders, c'est à dire, en observant le même genre de vie. Vous, reprit-elle, en parlant à un seul en particulier, êtes-vous borgne de naissance? Non, Madame, répondit-il, je le suis par une aventure si surprenante, qu'il n'y a personne qui n'en profitât, si elle étoit écrit; Après ce malheur, je me fis raser la barbe & les sourcils, & me fis Calender en prenant l'habit que je porte.

Zobéïde fit la même question aux deux autres Calenders, qui
lui

46. *Les mille Et une Nuit,*

lui firent la même réponse que le premier: Mais le dernier qui parla, ajouta: Pour vous faire connoître, Madame, que nous ne sommes pas des personnes du commun, & afin que vous ayez quelque considération pour nous, apprenez que nous sommes tous trois fils de Rois: quoi que nous ne nous soyons jamais vûs que ce soir, nous avons eu toutefois le tems de nous faire connoître les uns aux autres pour ce que nous sommes, & j'ose vous assurer que les Rois de qui nous tenons le jour, font quelque bruit dans le monde.

A ce discours, Zobéide modéra son courroux, & dit aux Esclaves, donnez leur un peu de liberté, mais demeurez ici. Ceux qui nous raconteront leur Histoire & le sujet qui les a amenez en cette maison, ne leur faites point de mal, laissez-les aller où il leur plaira; mais n'épargnez pas ceux
qui

qui refuseront de nous donner cette satisfaction... A ces mots Scheherazade se tut, & sa silence, aussi-bien que le jour qui paroïssoit, faisant connoître à Schahriar qu'il étoit tems qu'il se levat, ce Prince le fit, se proposant d'entendre le lendemains Scheherazade, parce qu'il souhaitoit de savoir qui étoient les trois Calenders borgnes.



XXXVII. NUIT.

DInarzade qui prenoit toujours un plaisir extrême aux Contes de la Sultane, la reveilla vers la fin de la Nuit, suivante: Ma chère Sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, poursuivez, je vous en conjure l'agréable Histoire des Calenders.

Sche-

Scheherazade en demanda la permission au Sultan, & l'ayant obtenuë: Sire, continua-t-elle, les trois Calenders, le Calife, le grand Visir Giafar, l'Eunuque Mesrour, & le Porteur, étoient tous au milieu de la Salle assis sur le tapis de pied, en présence des trois Dames, qui étoient sur le Sofa, & des Esclaves prêts à exécuter tous les ordres qu'elles voudroient leur donner.

Le Porteur, ayant compris qu'il ne s'agissoit que de raconter son Histoire pour se délivrer d'un si grand danger, prit la parole le premier, & dit; Madame, vous savez déjà mon Histoire, & le sujet qui m'a amené chez vous. Ainsi ce que j'ai à vous raconter sera bien-tôt achevé. Madame vôtre Sœur qui voila m'a pris ce matin a la Place, où en qualite de Porteur j'attendois que quelqu'un m'em-
p loyât

ployât & me fit gagner ma vie. Je l'ai suivi chez un Marchand de vin, chez un Vendeur d'herbes, chez un Vendeur d'oranges, de limons & de citrons; puis chez un Vendeur d'amandes, de noix, de noisettes, & d'autres fruits, ensuite chez un Confiturier, & chez un Droguisse; mon panier sur la tête, & autant chargé que je le pouvois être, je suis venu jusques chez vous, où vous avez eu la bonré de me souffrir jusqu'à présent. C'est une grace dont je me souviendrai éternellement. Voila mon Histoire.

Quand le Porteur eut achevé, Zobéide lui dit, Sauve-toi, marche, que nous ne te voyons plus. Majame, reprit le Porteur, je vous supplie de me permettre encore de demeurer. Il ne seroit pas juste qu'après avoir donné aux autres le plaisir d'entendre mon Histoire je n'eusse pas aussi celui d'écouter la leur.

fo *Les mille Et une Nuit,*
En disant cela il prit place sur un
bout du Sofa, fort joyeux de se
voir hors d'un péril qui l'avoit
tant allarmé. Après lui, un des
trois Calenders prenant la parole,
& s'adressant à Zobéide, comme
à la principale des trois Dames,
& comme à celle qui lui avoit
commandé de parler, commen-
ça ainsi son Histoire.



HISTOIRE

*Du premier Calender, fils
du Roi.*

MADAME,

Pour vous apprendre pourquoi
j'ai perdu mon œil droit, & la rai-
son qui m'a obligé de prendre
l'habit de Calender, je vous dirai
que je suis né fils de Roi. Le Roi
mon Père avoit un Frère qui ré-
gnoit

gnoit comme lui dans un Etat voisin: ce Frère eut deux enfans, & le Prince & moi nous étions à peu près de même âge.

Lors que j'eus fais tous mes exercices, & que le Roi mon Père m'eût donné une liberté honnête, j'allois régulièrement chaque année voir le Roi mon Oncle, & je demeuroidis à sa Cour un mois ou deux; après quoi je me rendois auprès du Roi mon Père: ces Voyages nous donnerent occasion, au Prince mon Cousin & à moi, de contracter ensemble une amitié très forte & très particulière. La dernière fois que je le vis, il me reçut avec de plus grandes démonstrations de tendresse qu'il n'avoit fait encore, & voulant un jour me régaler, il fit pour cela des préparatifs extraordinaires. Nous fûmes longs-tems à table, & après que nous eûmes bien soupé tous deux: mon Cousin, me dit-il,

vous ne divinerez jamais à quoi je me suis occupé depuis vôtre dernier voyage: Il y a un an qu'après vôtre départ, je mis un grand nombre d'ouvriers en besogne pour un dessein que je médite, j'ai fait faire un édifice qui est achevé, & on y peut loger présentement; vous ne serez pas fâché de le voir, mais il faut auparavant que vous fassiez serment de me garder le secret & la fidélité que j'exige de vous.

L'amitié & la familiarité qui étoient entre nous, ne me permettant pas de lui rien refuser, je fis sans hésiter un serment tel qu'il le souhaitoit, & alors il me dit: attendez-moi ici, je suis à vous dans un moment. En effet, il ne tarda pas à revenir, & je le vis rentrer avec une Dame d'une beauté singulière, & magnifiquement habillée. Il ne me dit pas qui elle étoit, & je ne crûs pas devoir m'en informer.

mer. Nous nous rémîmes à table avec la Dame, & nous y demeurâmes encore quelque tems en nous entretenant des choses indifférentes, & en buvant des razades à la santé l'un de l'autre. Après cela le Prince me dit : mon Cousin, nous n'avons pas de tems à perdre, obligez-moi d'emmenner avec vous cette Dame, & de la conduire d'un tel côté, à un endroit où vous verrez un tombeau en dôme nouvellement bâti : vous le reconnoîtrez aisément ; la porte est ouverte : entrez-y ensemble & m'attendez, je m'y rendrai bien-tôt.

Fidèle à mon serment, je n'en voulus pas savoir davantage, je présentai la main à la Dame, & aux enseignes que le Prince mon Cousin m'avoit données, je la conduisis heureusement au clair de la Lune sans m'égarer. A peine fumes-nous arrivés au tombeau, que nous vîmes paroître

le Prince qui nous suivoit, chargé d'une petite cruche pleine d'eau, d'une houë, & d'un petit sac où il y avoit du plâtre.

La houë lui servit à démolir le Sepulchre vuide qui étoit au milieu du tombeau, il ôta les pierres l'une après l'autre, & les rangea dans un coin. Quand il les eut toutes ôtées, il creusa la terre, & je vis une trape qui étoit sous le Sepulchre. Il la leva, & au dessous, j'aperçûs le haut d'un escalier en limaçon. Alors mon Cousin s'adressant à la Dame, lui dit: Madame, voilà par où l'on se rend au lieu dont je vous ai parlé. La Dame à ces mots, s'aprocha, & descendit, & le Prince se mit en devoir de la suivre, mais se tournant auparavant de mon côté: mon Cousin, me dit-il, je vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise, je vous en remercie, adieu. Mon cher Cousin,

fin,

fin, m'écriai-je, qu'est-ce que cela signifie? Que cela vous suffise, me répondit-il, vous pouvez reprendre le chemin par où vous êtes venu.

Scheherazade en étoit là, lors que le jour venant à paroître, l'empêcha de passer outre. Le Sultan se leva, fort en peine de savoir le dessein du Prince & de la Dame qui sembloient vouloir s'enterrer tout vifs. Il attendit impatiemment la Nuit suivante pour en être éclairci.



XXXVIII. NUIT.

SI vous ne dormez pas, ma Sœur, s'écria Dinarzade, le lendemain avant le jour; je vous supplie de continuer l'Histoire du premier Calender. Schahriar ayant aussi témoigné à la Sultane qu'elle lui feroit plaisir de

56 *Les mille & une Nuit,*
poursuivre ce Conte, elle en ré-
prit le fil dans ce tems.

Madame, dit le Calender à
Zobéïde, je ne pûs tirer autre
chose du Prince mon Cousin, &
je fus obligé de prendre congé de
lui. En m'en retournant au Pa-
lais du Roi mon Oncle, les va-
peurs du vin me montoient à la
tête; je ne laissai pas néanmoins
de gagner mon appartement, &
de me coucher. Le lendemain à
mon réveil, faisant réflexion sur
ce qui m'étoit arrivé la nuit, &
après avoir rapellé toutes les cir-
constances d'une Avanture si sin-
gulière, il me sembla que c'étoit
un songe: prévenu de cette pen-
sée, j'envoyai savoir si le Prin-
ce mon Cousin étoit en état d'ê-
tre vû; mais lors qu'on me ra-
porta qu'il n'avoit pas couché
chez lui, qu'on ne savoit ce qu'il
étoit devenu, & qu'on en étoit
fort en peine, je jugeai bien que
l'étrange événement du tombeau
n'é-

n'étoit que trop véritable: J'en fus vivement affligé, & me déroband à tout le monde, je me rendis fécrettement au Cimetière public, où il y avoit une infinité de tombeaux semblables à celui que j'avois vû. Je passai la journée à les considérer l'un après l'autre; mais je ne pûs démêler celui que je cherchois; & je fis durant quatre jours la même recherche inutilement.

Il faut favoir que pendant ce tems-là le Roi mon Oncle étoit absent, il y avoit plusieurs jours qu'il étoit à la Chasse; je m'en-nuyai de l'attendre, & après avoir prié ses Ministres de lui faire mes excuses à son retour, je partis de son Palais pour me rendre à la Cour de mon Père, dont je n'avois pas coûtume d'être éloigné si long tems. Je laissai les Ministres du Roi mon Oncle fort en peine d'apprendre ce qu'étoit devenu le Prince mon Cousin;

mais pour ne pas violer le serment que j'avois fait de lui garder le secret, je n'osai les tirer d'inquiétude, & ne voulus rien leur communiquer de ce que je savois.

J'arriva à la Capitale où le Roi mon Père faisoit sa résidence, & contre l'ordinaire, je trouvais à la porte de son Palais une grosse Garde, dont je fus environné en entant. J'en demandai la raison, & l'Officier prenant la parole me répondit : Prince, l'Armée a reconnu le grand Visir à la place du Roi votre Père, qui n'est plus; & je vous arrête prisonnier de la part du nouveau Roi. A ces mots, les Gardes se saisirent de moi, & me conduisirent devant le Tiran. Jugez, Madame, de ma surprise & de ma douleur.

Ce rebelle Visir avoit conçu pour moi une forte haine qu'il nourrissoit depuis long tems, en
voici

voici le sujet: Dans ma plus tendre jeunesse, j'aimois à tirer de l'arbalète, j'en tenois une un jour au haut du Palais sur la terrasse, & je me divertissois à en tirer. Il se présenta un oiseau devant moi, je mirai à lui, mais je le manquai, & la balle par hazard alla donner droit dans l'œil du Visir qui prenoit l'air sur la terrasse de sa maison, & le croqua. Lors que j'appris ce malheur, j'en fis faire des excuses au Visir, & je lui en fis moi mêmes; mais il ne laissa pas d'en conserver un vif ressentiment, dont il me donnoit des marques quand l'occasion s'en présentoit. Il le fit éclater d'une manière barbare: quand il me vit en son pouvoir, il vint à moi comme un furieux d'abord qu'il m'aperçut; & enfonçant ses doigts dans mon œil droit, il l'arracha lui-même. Voila par quelle aventure je suis borgne.

Mais l'Usurpateur ne borna par la sa cruauté; il me fit enfermer dans une caisse, & ordonna au Bourreau de me porter en cet état fort loin du Palais, & de m'abandonner aux oiseaux de proye après m'avoir coupé la tête. Le Bourreau accompagné d'un autre homme, monta à cheval, chargé de la caisse, & s'arrêta dans la campagne pour exécuter son ordre. Mais je fis si bien par mes prières & par mes larmes, que j'excitai sa compassion: Allez, me dit-il, sortez promptement du Royaume & gardez-vous bien d'y revenir, car vous y rencontreriez vôtre perte, & vous seriez cause de la mienne. Je le remerciai de la grace qu'il me faisoit, & je ne fus pas plutôt seul, que je me consolai d'avoir perdu mon œil, en songeant que j'avois évité un plus grand malheur.

Dans l'état où j'étois je ne faisois

fois pas beaucoup de chemin. Je me retiroir en des lieux écartez pendant le jour, & je marchois la nuit autant que mes forces me le pouvoient permettre. J'arrivai enfin dans les États du Roi mon Oncle, & je me rendis à sa Capitale.

Je lui fis un long détail de la cause tragique de mon retour, & du triste état où il me voyoit. Hélas! s'écria-t-il, n'étoit-ce pas assez d'avoir perdu mon Fils? Falloit-il que j'apprise encore la mort d'un Frère qui m'étoit cher, & que je vous visse dans le déplorable état où vous êtes réduit? Il me marqua l'inquiétude où il étoit de n'avoir reçu aucune nouvelle du Prince son Pils, quelque perquisition qu'il en eût fait faire, & quelque diligence qu'il y eût aportée. Ce malheureux Père pleuroit à chaudes larmes en me parlant, & il me parut tellement affligé, que je ne pûs résister à sa

62 *Les mille & une Nuits,*
doulleur. Quelque serment que
j'eusse fait au Prince mon Cou-
sin, il me fut impossible de le
garder: Je racontai au Roi son
Père tout ce que je savois.

Le Roi m'écouta avec quelque
sorte de consolation; & quand
j'eus achevé: Mon Neveu; me
dit-il, le récit que vous venez de
me faire me donne quelque espé-
rance. J'ai sù que mon Fils fai-
soit bâtir ce tombeau, & je sai à
peu près en quel endroit, avec
l'idée qui vous en est restée, je
me flatte que nous le trouverons.
Mais puis qu'il l'a fait faire secré-
tement; & qu'il a exigé de vous
le secret, je suis d'avis que nous
l'allions chercher nous deux seuls
pour éviter l'éclat. Il avoit une
autre raison, qu'il ne me disoit
pas, d'en vouloir dérober la con-
noissance à tout le monde, c'e-
roit une raison très importante,
comme la suite de mon discours
le fera connoître.

Nous

Nous nous déguisâmes l'un & l'autre, & nous sortîmes par une porte du Jardin qui ouvroit sur la campagne. Nous fûmes assez heureux pour trouver bien-tôt ce que nous cherchions. Je reconnus le tombeau, & j'en eus d'autant plus de joye, que je l'avois en vain cherché long tems. Nous y entrâmes, & trouvâmes la trape de fer abattuë sur l'entrée de l'escalier. Nous eûmes de la peine à la lever, parce que le Prince l'avoit scellée en dedans avec le Plâtre & l'eau dont j'ai parlé; mais enfin nous la levâmes.

Le Roi mon Oncle descendit le premier. Je le suivis, & nous descendîmes environ cinquante degrez. Quand nous fûmes au bas de l'escalier, nous nous trouvâmes dans une espèce d'antichambre remplie d'une fumée épaisse & de mauvaise odeur, dont la lumière qui rendoit un très beau lustre étoit obscurcie.

De cette antichambre nous passâmes dans une chambre fort grande, soutenue de grosses colonnes, & éclairée de plusieurs autres lustres, Il y avoit une citerne au milieu, & l'on voyoit plusieurs fortes de provisions de bouche rangées d'un côté. Nous fumes assez surpris de n'y voir personne. Il y avoit en face un Sofa assez élevé, où l'on montoit par quelques degrez, & au dessus duquel paroissoit un lit fort large, dont les rideaux étoient fermez. Le Roi monta, & les ayant ouverts, il apercut le Prince son Fils & la Dame couchez ensemble; mais brûlez & changez en charbon, comme si on les eût jetez dans un grand feu, & qu'on les en eût retirez avant que d'être consumez.

Ce qui me surprit plus que toute autre chose; c'est qu'à ce spectacle qui faisoit horreur, le Roi mon Oncle, au lieu de té-
moi-

moigner de l'affliction en voyant le Prince son Fils dans un état si affreux, lui cracha au visage, en lui disant d'un air indigné: Voilà quel est le châtiment de ce monde; mais celui de l'autre durera éternellement: Il ne se contenta pas d'avoir prononcé ces paroles, il se déchaussa, & donna sur la jouë de son fils un grand coup de sa babouche.

Mais, Sire; dit Scheherazade, il est jour; je suis fâchée que vôtre Majesté n'ait pas le loisir de m'écouter davantage. Comme cette Histoire du premier Calender n'étoit pas encore finie, & qu'elle paroissoit étrange au Sultan, il se leva dans la résolution d'en entendre le reste la Nuit suivante.



* * * * *

XXXIX. N U I T.

Dinarzade s'étant encore réveillée de meilleure heure qu'à son ordinaire, elle apella sa Soeur Scheherazade: Ma bonne Sultane, lui dit-elle, je vous prie d'achever l'Histoire du premier Calender, car je meurs d'impatience d'en savoir la fin.

Hé bien, dit, Scheherazade, vous saurez donc que le premier Calender continuant de raconter son Histoire à Zobéide: je ne puis vous exprimer, Madame, poursuivit-il, quel fut mon étonnement, lors que je vis le Roi mon Oncle maltraiter ainsi le Prince son fils après sa mort. Sire, lui dis-je, quelque douleur qu'un objet si funeste soit capable de me causer, je ne laisse pas de la
 sus-

suspendre pour demander à vôtre Majesté quel crime peut avoir commis le Prince mon Cousin, pour mériter que vous traitiez ainsi son cadavre? Mon Neveu, me répondit le Roi, je vous dirai que mon Fils, indigne de porter ce nom, aima sa Soeur dès ses premières années, & que la Soeur l'aima de même: Je ne m'opposai point à leur amitié naissante, parce que je ne prévoyois pas le mal qui en pourroit arriver: & qui auroit pû le prévoir? Cette tendresse augmenta avec l'âge & parvint à un point, que j'en craignis enfin la suite. J'y apportai alors le remède qui étoit en mon pouvoir: je ne me contentai pas de prendre mon Fils en particulier, & de lui faire une forté réprimande, en lui représentant l'horreur de la passion dans laquelle il s'engageoit, & la honte éternelle dont il alloit couvrir ma Famille, s'il persistoit dans des

sen-

sentimens si criminels. Je représentai les mêmes chose à ma fille, & je la renfermai de sorte qu'elle n'eut plus de communication avec son Frère. Mais la malheureuse avoit avalé le poison, & tous les obstacles que put mette ma prudence à leur amour, ne servirent qu'à l'irriter.

Mon Fils, persuadé que sa Sœur étoit toujours la même pour lui, sous prétexte de se faire bâtir un tombeau, fit préparer cette demeure souterraine, dans l'espérance de trouver un jour l'occasion d'enlever le coupable objet de sa flame & de l'amener ici. Il a choisi le tems de mon absence, pour forcer la retraite où étoit la Sœur, & c'est une circonstance que mon honneur ne m'a pas permis de publier. Après une action si condamnable, il s'est venu renferme avec elle dans ce lieu, qu'il a muni, comme vous voyez, de toutes sortes de provisions

visions afin d'y pouvoir jouir long tems de ses détestables amours, qui doivent faire horreur à tout le monde : Mais Dieu n'a pas voulu souffrir cette abomination ; & les a justement châtiés l'un & l'autre. Il fondit en larmes en achevant ces paroles : & je mêlai mes larmes avec les siennes.

Quelque tems après, il jetta les yeux sur moi. Mais, mon cher Neveu, reprit-il en m'embrassant, si je perds un indigne fils, je trouve heureusement en vous, de quoi mieux remplir la place qu'il occupoit. Les réflexions qu'il fit encore sur la trîte fin du Prince & de la Princesse sa fille, nous arrachèrent de nouvelles larmes.

Nous remontâmes par le même escalier, & sortîmes enfin de ce lieu funeste : nous abaissâmes la trape de fer, & la couvrîmes de terre, & de matériaux dont le Sepulchre avoit été bâti, afin de
cacher

cachez autant qu'il nous étoit possible, un effet si terrible de la colère de Dieu.

Il n'y avoit pas long tems que nous étions de retour au Palais, sans que personnes se fût aperçû de nôtre absence, lors que nous entendîmes un bruit confus de trompettes; de timbales, de tambours; & d'autres instrumens de guerre. Une poussière épaisse dont l'air étoit obscurci nous apprit bien-tôt ce que c'étoit, & nous annonça l'arrivée d'une Armée formidable. C'étoit le même Visir qui avoit détrôné mon Pere, & usurpé ses États, qui venoit pour s'emparer aussi de ceux du Roi mon Oncle, avec des troupes innombrables.

Ce Prince qui n'avoit alors que sa Garde ordinaire, ne put résister à tant d'Ennemis. Ils investirent la Ville, & comme les Portes leur furent ouvertes sans résistance, ils eurent peu de
peine

peine à s'en rendre maître. Ils n'en eurent pas davantage à pénétrer jusqu'au Palais du Roi mon Oncle qui se mit en défense; mais il fut tué après avoir vendu chèrement sa vie. De mon côté, je combattis quelque tems, mais voyant bien qu'il falloit céder à la force, je songeai à me retirer, & j'eus le bonheur de me sauver par des détours, & de me rendre chez un Officier du Roi dont la fidélité m'étoit connue.

Accablé de douleur, persécuté par la fortune, j'eus recours à une stratagème, qui étoit la seule ressource qui me restoit pour me conserver la vie. Je me fis raser la barbe & les sourcils, & ayant pris l'habit de Calender, je sortis de la Ville sans que personne me reconnût. Après cela il me fut aisé de m'éloigner du Royaume du Roi mon Oncle en marchant par des chemins écartez.

écartez. J'évitai de passer par les Villes, jusqu'à ce qu'étant arrivé dans l'Empire du puissant Commandeur des Croyans, le glorieux & renommé Calife Haroun Alraschid, je cessai de craindre. Alors me consultant sur ce que j'avois à faire je pris la résolution de venir à Bagdad me jeter aux pieds de ce grand Monarque, dont on vante par tout la générosité. Je le toucherai, disois-je, par le recit d'une Histoire aussi surprenante que la mienne, il aura pitié sans doute d'un malheureux Prince, & je n'implorerai pas vainement son apui.

Enfin, après un Voyage de plusieurs mois, je suis arrivé aujourd'hui à la Porte de cette Ville: j'y fus entré sur la fin du jour; & m'étant un peu arrêté pour, reprendre mes esprits, & délibérer de quel côté je tournerois mes pas, cet autre Calender que
voici

voici près de moi , arriva aussi un voyageur. Il me saluë ; je le saluë de même : à vous voir , lui dis-je , vous êtes étranger comme moi. Il me répond que je ne me trompe pas. Dans le moment qu'il me fait cette réponse , le troisieme Calender que vous voyez , survient. Il nous saluë & fait connoître qu'il est aussi étranger , & nouveau venu à Bagdad. Comme frères nous nous joignons ensemble , & nous résolvons de ne nous pas séparer.

Cependant il étoit tard , & nous ne savions où aller loger , dans une Ville où nous n'avions aucun habitude , & où nous n'étions jamais venus. Mais nôtre bonne fortune nous ayant conduits devant vôtre porte , nous avons pris la liberté de frapper ; vous nous avez reçûs avec tant de charité & de bonté que nous ne pouvons assez vous en remercier. Voila , Madame ,

ajouta-t-il, ce que vous m'avez commandé de vous raconter : pourquoi j'ai perdu mon œil droit, pourquoi j'ai la barbe & les sourcils ras, & pourquoi je suis en ce moment chez vous.

C'est assez, dit Zobéide, nous sommes contentes, retirez-vous où il vous plaira. Le Calender s'en excusa, & supplia la Dame de lui permettre de demeurer, pour avoir la satisfaction d'entendre l'Histoire de ses deux Confrères, qu'il ne pouvoit, disoit-il, abandonner honnêtement, & celle des trois autres personnes de la compagnie.

Sire, dit en cet endroit Scherazade, le jour que je vois, m'empêche de passer à l'Histoire du second Calender; mais si vôtre Majesté veut l'entendre demain, elle n'en sera pas moins satisfaite que de celle du premier. Le Sultan y consentit, & se leva pour aller tenir son Conseil.



XL. NUIT.

DInarzade ne doutant point qu'elle ne prît autant de plaisir à l'Histoire du second Calender, qu'elle en avoit pris à l'autre, ne manqua pas d'éveiller la Sultane avant le jour: si vous ne dormez pas, ma Sœur, lui dit-elle, je vous prie de commencer l'Histoire que vous nous avez promise. Scheherazade aussi-tôt adressa la parole au Sultan, & parla en ces termes.

Sire, l'Histoire du Premier Calender parut étrange à toute la Compagnie, & particulièrement au Calife. La présence des Esclaves avec leurs sabres à la main ne l'empêcha pas de dire tout bas au Visir; depuis que je me connois j'ai bien entendu des Histoires, mais je n'ai jamais rien oui qui

76 *Les mille Et une Nuit*,
aprochât de celle de ce Calender.
Pendant qu'il parloit ainsi, le se-
cond Calender prit la parole, &
l'adreffant à Zobéide.



HISTOIRE

Du second Calender fils de Roi.

MADAME,

Pour obéir à vôtre commande-
ment, & vous aprendre par quelle
étrange Avanture je suis devenu
borgne de l'œil droit, il faut
que je vous conte toute l'Histoi-
re de ma vie.

J'étois à peine hors de l'enfan-
ce, que le Roi mon Père, car vous
faurez, Madame, que je suis né
Prince, remarquant en moi beau-
coup d'esprit, n'épargna rien pour
le cultiver. Il apella auprès de moi

TOUT

tout ce qu'il y avoit dans ses Etats de gens qui excelloient dans les Sciences & dans les beaux Arts.

Je ne fûs pas plûtôt lire & écrire, que j'appris par cœur l'Alcoran tout entier, ce Livre admirable qui contient le fondement, les préceptes & la règle de nôtre Religion: & afin de m'en instruire à fonds, je lûs les Ouvrages des Auteurs les plus aprouvez & qui l'ont éclairci par leurs Commentaires. J'ajoutai à cette lecture la connoissance de toutes les Traditions recueillies de la bouche de nôtre Prophete par les grands Hommes des Contemporains. Je ne me contentai pas de ne rien ignorer de tout ce qui regardoit nôtre Religion. Je me fis une étude particulière de nos Histoires; je me perfectionnai dans les belles Lettres, dans la lecture de nos Poëtes, dans la Versification. Je m'attachai à la Géographie, à la Chronologie, & à parler pure-

ment nôtre Langue ; sans toute-fois négliger aucun des exercices qui conviennent à un Prince. Mais une chose que j'aimois beaucoup, & à quoi je reüssissois principalement, c'étoit à former les caractères de nôtre Langue Arabe. J'y fis tant de progrès que je surpassai tous les Maîtres Ecrivains de nôtre Royaume qui s'étoient aquis le plus de réputation.

La renommée me fit plus d'honneur que je ne méritois : Elle ne se contenta pas de semer le bruit de mes talens dans les États du Roi mon Pere, elle le porta jusqu'à la Cour des Indes, dont le puissant Monarque, curieux de me voir, envoya un Ambassadeur avec des riches présens, pour me demander à mon Père, qui ravi de cette Ambassade pour plusieurs raisons. Il étoit persuadé que rien ne convenoit mieux à un Prince de mon âge que de voyager dans les Cours Etrangères, & d'ail-

d'ailleurs il étoit bien aisé de s'attirer l'amitié du Sultan des Indes. Je partis donc avec l'Ambassadeur; mais avec peu d'équipage, à cause de la longueur & de la difficulté des chemins.

Il y avoit un mois que nous étions en marche, lors que nous découvrîmes de loïn, un gros nuage de poussière, sous lequel nous vîmes bien-tôt paroître cinquante Cavaliers bien armez, c'étoient des voleurs qui venoient à nous au grand galop. . . . Scheherazade étant en cet endroit, aperçût le jour, & en avertit le Sultan, qui se leva; mais voulant savoir ce qui se passeroit entre les cinquante Cavaliers & l'Ambassadeur des Indes, ce Prince attendit la Nuit suivante impatiemment.





XLI. NUIT.

IL étoit presque jour lors que Dinarzade se réveilla le lendemain Ma chère Sœur, s'écria-t-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de continuer l'Histoire du second Calender. Scheherazade la reprit de cette manière.

Madame, poursuivit le Calender, en parlant toujours à Zobéide, comme nous avions dix chevaux chargez de nôtre bagage, & des présens que je devois faire au Sultan des Indes. de la part du Roi mon Père. & que nous étions peu de monde, vous jugez bien que ces voleurs ne manquérent pas de venir à nous hardiment. N'étant pas en état de repousser la force par la force, nous leur dîmes que nous étions
des

des Ambassadeurs du Sultan des Indes, & que nous espérions qu'ils ne feroient rien contre le respect qu'ils leur devoient. Nous crûmes sauver par là nôtre équipage & nos vies; mais les voleurs nous répondirent insollemment: Pourquoi voulez-vous que nous respections le Sultan vôtre Maître? Nous ne sommes pas ses Sujets; & nous ne sommes pas même sur ses Terres. En achevant ces paroles, ils nous envelopèrent & nous attaquèrent. Je me défendis le plus long tems qu'il me fut possible; mais me sentant blessé, & voyant que l'Ambassadeur ses gens, & les miens avoient tous été jetté par terre, je profitai du reste des forces de mon cheval qui avoit aussi été fort blessé, & m'éloignai d'eux. Je le poussai tant qu'il pût me porter; mais venant tout à coup à manquer sous moi, il tomba roide mort de lassitude & du

sang qu'il avoit perdu. Je me débarassai de lui assez vite; & remarquant que personne ne me poursuivoit, je jugeai que les voleurs n'avoient pas voulu s'écarter du butin qu'ils avoient fait.

En cet endroit Scheherazade s'apercevant qu'il étoit jour, fut obligée de s'arrêter. Ah! ma Sœur, dit Dinarzade, je serai demain plus diligente, & j'espère que vous dédommagerez la curiosité du Sultan, de ce que ma négligence lui a fait perdre. Schahriar se leva sans rien dire, & alla à ses occupations ordinaires.

* * * * *

X L I I . N U I T .

Dinarzade ne manqua pas d'appeler la Sultane de meilleure heure que le jour précédent.

Ma

Ma chère Sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas reprenez, je vous prie, le Conte du second Calender. J'y consens, répondit Scheherazade. En même tems elle le continua dans ces termes.

Me voila, dit le Calender seul, blessé, destitué de tout secours, dans un Pais qui m'étoit inconnu. Je n'osai reprendre le grand chemin, de peur de tomber entre les mains de ces voleurs. Après avoir bandé ma playe, qui n'étoit pas dangereuse, je marchai le reste du jour, & j'arrivai au pied d'une Montagne, où j'aperçûs à demi-côté l'ouverture d'une Grotte: J'y entrai, & j'y passai la nuit peu tranquillement, après avoir mangé quelques fruits que j'avois cueillis en mon chemin.

Je continuai de marcher le lendemain & les jours suivans, sans trouver d'endroit où m'arrêter. Mais au bout d'un mois, je dé-

couvris une grande Ville très peuplée, & située d'autant plus avantageusement qu'elle étoit arrosée, aux environs, de plusieurs Rivières, & qu'il y régnoit un Printems perpétuel.

Les objets agréables qui se présentèrent alors à mes yeux, me causèrent de la joye, & suspendirent pour quelques momens la tristesse mortelle où j'étois de me voir en l'état où je me trouvois. J'avois le visage, les mains & les pieds d'une couleur bazanée, car le Soleil me les avoit brûlée: & à force de marcher, ma chaussure s'étoit usée, & j'avois été réduit à marcher nuds pieds: outre cela mes habits étoient tout en ambeaux.

J'entrai dans la Ville pour prendre laugue, & m'informer du lieu où j'étois; je m'adressai à un Tailleur qui travailloit a sa boutique. A ma jeunesse, & à mon air qui marquoit autre chose que
ce

ce que je paroissois, il me fit asseoir près de lui. Il me demanda qui j'étois, d'où je venois, & ce qui m'avoit amené. Je ne lui déguisai rien de tout ce qui m'étoit arrivé, & ne fis pas même difficulté de lui découvrir ma condition.

Le Tailleur m'écouta avec attention; mais lors que j'eus achevé de parler, au lieu de me donner de la consolation, il augmenta mes chagrins. Gardez-vous bien, me dit-il, de faire confiance à personne de ce que vous venez de m'apprendre: car le Prince qui régné en ces lieux est le plus grand Ennemi qu'ait le Roi vôtre Père, & il vous feroit sans doute quelque outrage, s'il étoit informé de votre arrivée en cette Ville. Je ne doutai point de la sincérité du Tailleur, quand il m'eut nommé le Prince; mais comme l'inimitié qui est entre mon Père, & lui, n'ont pas de rapport avec

mes **Avantures**, vous trouverez bon, **Madame**, que je la passe sous silence.

Je remerciai le Tailleur de l'avis qu'il me donnoit, & lui témoignai que je me remettois entièrement a ses bons conseils, & que je n'oublierois jamais le plaisir qu'il me feroit. Comme il jugea que je ne devois pas manquer d'appétit, il me fit apporter à manger, & m'offrit même un logement chez lui, ce que j'acceptai. Quelques jours après mon arrivée, remarquant que j'étois assez remis de la fatigue du long & pénible Voyage que je venois de faire: & n'ignorant pas que la plupart des Princes de nôtre Religion, apprennent quelque Art, ou quelque Métier, pour s'en servir en cas de besoin, il me demanda si j'en savois quelqu'un dont je puisse vivre sans être à charge à Personne. Je lui répondis que je savois l'un & l'autre
Droit,

Droit, que j'étois Grammairien, Poëte, & sur tout que j'écrivois parfaitement bien. Avec tout ce que vous venez de dire, répliqua-t-il, vous ne gagneriez pas dans ce Pais-ci de quoi vous avoir un morceau de pain; rien n'est ici plus inutile que ces sortes de connoissances: si vous voulez suivre mon conseil, ajouta-t-il, vous prendrez un habit court, & comme vous me paroissez robuste & d'une bonne constitution, vous irez dans la forêt prochaine faire du bois à brûler: vous viendrez l'exposer en vente a la Place, & je vous assure que vous vous ferez un petit revenu dont vous vivrez indépendamment de personne. Par ce moyen vous vous mettrez en état d'attendre que le Ciel vous soit favorable, & qu'il dissipe le nuage de mauvaise fortune qui traverse le bonheur de vôtre vie, & vous oblige à cacher vôtre naissance.

Je

Je me charge a vous faire trouver une corde & une coignée.

La crainte d'être reconnu, & la nécessité de vivre me déterminèrent à prendre ce parti, malgré la bassesse & la peine qui y étoient attachés.

Dès le jour suivant, le Tailleur m'acheta une coignée & une corde avec un habit court, & me recommanda à de pauvres Habitans qui gagnoient leur vie de la même maniere, il les pria de me mener avec eux. Ils me conduisirent à la forêt; & dès le premier jour, j'en rapportai sur ma tête une grosse charge de bois que je vendis une demi pièce de monnoye d'or du Pais; car quoi que la forêt ne fût pas éloignée, le bois néanmoins ne laissoit point d'être cher en cette Ville, a cause du peu de gens qui se donnoient la peine d'en aller couper. En peu de tems je gagnai beaucoup, & je rendis au Tailleur l'argent

gent qu'il avoit avancé pour moi.

Il y avoit déjà plus d'une année que je vivois de cette sorte, lors qu'un jour ayant pénétré dans la forêt plus avant que de coûtume, j'arrivai dans un endroit fort agréable où je me mis à couper du bois. En arrachant une racine d'arbre, j'aperçûs un anneau de fer attaché à un trape de même métal. J'ôtai aussi-tôt la terre qui la couvroit; je la levai, & je vis un escalier par où je descendis avec ma coignée.

Quand je fus au bas de l'escalier, je me trouvai dans un vaste Palais, qui me causa une grande admiration par la lumière qui l'éclaircit, comme s'il eut été sur la terre dans l'endroit le mieux exposé. Je m'avançai par une galerie soutenue de colonnes de jaspe, avec des bases & de chapiteaux d'or massif; mais voyant venir au devant de moi une Dame, elle parut avoir un air si noble,

90 *Les mille & une Nuit*,
noble, si aisé, & une beauté si ex-
traordinaire, que détournant mes
yeux de tout autre objet, je m'at-
tachai uniquement à la regarder.

Là, Scheherazade cessa de par-
ler, parce qu'elle vit qu'il étoit
jour; Ma chère sœur, dit alors
Dinarzade, je vous avouë que je
suis fort contente de ce que vous
avez raconté aujourd'hui, & je
m'imagine que ce qui vous reste
à raconter n'est pas moins mer-
veilleux. Vous ne vous trompez
pas, répondit la Sultane, car la
suite de l'Histoire de ce second
Calender est plus digne de l'at-
tention du Sultan mon Seigneur,
que tout ce qu'il a entendu jus-
qu'à présent. J'en doute, dit
Schahriar en se levant, mais nous
verrons cela demain.





XLIII. NUIT.

DInarzade fut encore très diligente cette nuit : Si vous ne dormez pas, ma Sœur, dit-elle à la Sultane, je vous prie de nous raconter ce qui se passa dans ce Palais souterrain entre la Dame & le Prince. Vous l'allez entendre, répondit Scheherazade. Ecoutez-moi.

Le second Calender, continuant-elle poursuivant son Histoire : Pour épargner à la belle Dame, dit-il, la peine de venir jusqu'à moi, je me hâtai de la joindre ; & dans le tems que je lui faisois une profonde révérence, elle me dit : Qui êtes-vous ? Etes-vous homme, ou Génie ? Je suis homme, Madame, lui répondis-je en me relevant ; & je n'ai point de
com-

commerce avec les Génies. Par quelle aventure, réprit-elle avec un grand soupir, vous trouvez-vous ici ? Il y a vingt-cinq ans que j'y demeure, & pendant tout ce tems-là je n'y ai pas vû d'autre homme que vous.

Sa grande beauté qui m'avoit déjà donné dans la vûë, sa douceur & l'honnêteté avec laquelle elle me recevoit, me donnèrent la hardiesse de lui dire : Madame, avant que j'aye l'honneur de satisfaire votre curiosité, permettez-moi de vous dire que je me fai un gré infini de cette rencontre imprévûe qui m'offre l'occasion de me consoler dans l'affliction où je suis, & peut-être celle de vous rendre plus heureuse que vous n'êtes. Je lui racontai fidèlement par quel étrange accident elle voyoit en ma personnes, le Fils d'un Roi, dans l'état où je paroissois en sa présence, & comment le hazard

avoit

avoit voulu que je decouvrisse l'entrée de la prison magnifique où je la trouvois, mais ennuyeuse selon toutes les aparences.

Hélas ! Prince , dit-elle en souïpirent encore , vous avez bien raison de croire que cette prison si riche & si pompeuse ne laisse pas d'être un sejour fort ennuyeux. Les lieux les plus charmans ne fauroient plaie lors qu'on y est contre sa volonté. Il n'est pas possible que vous n'ayez jamais entendu parler du grand Epitimaros Roi de l'Isle d'Ebène, ainsi nommée à cause de ce bois précieux qu'elle produit si abondamment. Je suis la Princesse sa Fille.

Le Roi mon Père m'avoit choisi pour Epoux un Prince qui étoit mon Cousin : Mais la première nuit de mes nôces, au milieu des réjouissances de la Cour & de la Capitale du Royaume de l'Isle d'Ebene, avant que je
fusse

94. *Les mille & une Nuit*,
fusse livrée à mon Mari, un Gé-
nie m'enleva. Je m'évanouis en
ce moment, je perdis toute con-
noissance; & lors que j'eus re-
pris mes esprits, je me trouvai
dans ce Palais: j'ai été long-tems
inconsolable; mais le tems & la
nécessité m'ont accoutumée à
voir & à souffrir le Génie. Il y
a vingt-cinq ans, comme je vous
l'ai déjà dit, que je suis dans ce
lieu, où je puis dire que j'ai à
souhait tout ce qui est nécessaire
à la vie, & tout ce qui peut con-
tenter une Prince qui anima-
roit que les parures & les ajuste-
mens.

De dix en dix jour, continua
la Princesse, le Génie vient cou-
cher une nuit avec moi; il n'y
couche pas plus souvent, & l'ex-
cuse qu'il en apporte, est qu'il
est marié à une autre femme, qui
auroit de la jalousie, si l'infidé-
lité qu'il lui fait, venoit à sa con-
noissance. Cependant, si j'ai be-
soin

soin de lui, soit de jour, soit de nuit, je n'ai pas plutôt touché un Talisman qui est à l'entrée de ma chambre, que le Génie paroît. Il y a aujourd'hui quatre jours qu'il est venu; ainsi je ne l'attens que dans six : C'est pourquoi vous en pourrez demeurer cinq avec moi, pour me tenir compagnie, si vous le voulez bien, & je tâcherai de vous régaler selon votre qualité & votre mérite.

Je me serois estimé trop heureux d'obtenir une si grande faveur en la demandant; repartis-je, pour la refuser après une offre si obligeante. La Princesse me fit entrer dans un bain le plus propre, le plus commode, & le plus somptueux que l'on puisse s'imaginer; & lors que j'en sortis, a la place de mon habit, j'en trouvai un autre très-riche, que je pris moins pour sa richesse que pour me rendre plus digne d'être avec elle.

Nous

Nous nous assimes sur un Sofa garni d'un superbe tapis & de coussins d'apui, du plus beau brocard des Indes, & quelque tems après elle mit sur une table des mets très délicats: Nous mangeâmes ensemble; nous passâmes le reste de la journée très agréablement, & la Nuit elle me reçût dans son lit.

Le lendemain, comme elle cherchoit tous les moyens de me faire plaisir, elle servit au diner une bouteille de vin vieux, le plus excellent que l'on puisse goûter, & elle voulut bien par complaisance en boire quelques coups avec moi. Quand j'eus la tête un peu échauffée de cette liqueur agréable: Belle Princesse, lui dis-je, il y a trop long tems que vous êtes enterrée toute vive. Suivez-moi, venez jouir de la clarté du véritable jour, dont vous êtes privée depuis tant d'années: abandonnez
la

la fausse lumière dont vous jouissez ici.

Prince, me répondit-elle en fouïriant, laissez-là ce discours: je compte pour rien le plus beau jour du monde, pourvû que de dix vous m'en donniez neuf, & que vous cédiez le dixième au Génie. Princesse, repris-je, je vois bien que la crainte du Génie vous fait tenir ce langage: Pour moi, je le redoute si peu, que je vais mettre son Talisman en pièces, avec la Grimoire qui est écrit dessus: qu'il vienne alors, je l'attens: quelque brave, quelque redoutable qu'il puisse être, je lui ferai sentir le poids de mon bras. Je fais serment d'exterminer tout ce qu'il y a de Génies au monde, & lui le premier. La Princesse qui en faisoit la conséquence, me conjura de ne pas toucher au Talisman. Ce seroit le moyen, me dit elle, de nous perdre vous & moi. Je

connois les Génies mieux que vous ne les connoissez. Les vapeurs du vin ne me permirent pas de goûter les raisons de la Princesse, je donnai du pied dans le Talisman & le mis en plusieurs morceaux.

En achevant ces paroles, Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, se fût, & le Sultan se leva. Mais comme il ne douta point que le Talisman brisé ne fût suivi de quelque événement fort remarquable, il résolut d'entendre le reste de l'Histoire.



XLIV. NUIT.

Quelque tems avant le jour, Dinarzade s'étant réveillée, dit à la Sultane: Ma Sœur, si vous ne dormez pas, apprenez nous, je vous en supplie, ce qui arriva dans le Palais souterrain,

terrain, après que le Prince eût brisé le Talisman. Je vais vous le dire, répondit Scheherazade, & aussi tôt reprenant sa narration, elle continua de parler ainsi sous la personne du second Calender.

Le Talisman ne fut pas sitôt rompu, que le Palais s'ébranla, prêt à s'écrouler, avec un bruit effroyable, & pareil à celui du tonnerre, accompagné d'éclairs redoublez & d'une grande obscurité. Ce fracas épouvantable dissipâ en un moment les fumées du vin, & me firent connoître, mais trop tard, la faute que j'avois faite. Princesse, m'écriai je, que signifie ceci? Elle me répondit toute effrayée, & sans penser à son propre malheur: Hélas! c'est fait de vous, si vous ne vous sauvez.

Je suivis son conseil, & mon épouvante fut si grande que j'oubliai - ma coignée & mes pabouches. J'avois à peine gagné l'Es-

100 *Les mille & une Nuit,*
calier par où j'étois descendu, que
le Palais enchanté s'entr'ouvrit,
& fit un passage au Génie. Il de-
manda en colère à la Princesse,
que vous est-il arrivé? Et pour-
quoi m'apellez-vous? Un mal
de cœur, lui répondit la Prince-
sse, m'a obligée d'aller chercher
la bouteille que vous voyez; j'en
ai bû deux ou trois coups; par
malheur j'ai fait un faux pas, &
je suis tombée sur le Talisman
qui s'est brisé. Il n'y a pas autre
chose.

A cette réponce, le Génie fu-
rieux, lui dit: Vous êtes une
imprudente, une menteuse; la
coignée & ies pabouches que voi-
la, pourquoi se trouvent-elles
ici? Je ne les ai jamais vûës qu'en
ce moment, reprit la Princesse:
de l'impétuosité dont vous êtes
venu, vous les avez peut-être
enlevées avec vous en passant en
quelqu'endroit, & vous les avez
aportées sans y prendre garde.

Le

Le Génie ne repartit que par des injures & par des coups dont j'entendis le bruit. Je n'eus pas la fermeté d'ouïr les pleurs & les cris pitoyables de la Princesse maltraitée d'une manière si cruelle. J'avois déjà quité l'habit qu'elle m'avoit fait prendre, & repris le mien que j'avois porté sur l'Escalier le jour précédent à la sortie du bain. Ainsi, j'achevai de monter, d'autant plus pénétré de douleur & de compassion, que j'étois la cause d'un si grand malheur, & qu'en sacrifiant la plus belle Princesse de la terre à la barbarie d'un Génie impitoyable, je m'étois rendu criminel & le plus ingrat de tous les hommes.

Il est vrai, disois je, qu'elle est prisonnière depuis vint-cinq ans; mais la liberté à part, elle n'avoit rien à desirer pour être heureuse. Mon emportement mit fin à son bonheur, & la sou-

met à la cruauté d'un Démon impitoyable. J'abaissai la trape, la recouvris de terre, & retournai à la Ville avec une charge de bois, que j'accommodai sans savoir ce que je faisois, tant j'étois troublé & affligé.

Le Tailleur mon hôte marqua une grande joye de me revoir : votre absence, me dit-il, m'a causé beaucoup d'inquiétude à cause du secret de vôtre naissance que vous m'avez confié. Je ne savois ce que je devois penser ; & je craignois que quelqu'un ne vous eût reconnu : Dieu soit loué de votre retour. Je le remerciai de son zèle & de son affection ; mais je ne lui communiquai rien de ce qui m'étoit arrivé, ni de la raison pourquoi je retournois sans coignée & sans pabouches. Je me retira dans ma chambre, où je me reprochai mille fois l'excès de mon imprudence. Rien, disois-je, n'auroit égalé

égalé le bonheur de la Princesse & le mien, si j'eussé pû me contenir, & que je n'eusse pas brisé le Talisman.

Pendant que je m'abandonnois à ces pensées affligeantes, le Tailleur entra & me dit: Un Vieillard que je ne connois pas, vient d'arriver avec vôtre coignée & vos pabouches qu'il a trouvées en son chemin, à ce qu'il dit: il a appris de vos Camarades qui vont au bois avec vous que vous demeuriez ici; venez lui parler, il veut vous les rendre en main propre.

A ce discours, je changeai de couleur, & tout le corps me trembla. Le Tailleur m'en demandoit le sujet, lors que le pavé de ma chambre s'entr'ouvrit. Le Vieillard qui n'avoit pas eu la patience d'attendre, parut, & se présenta à nous avec la coignée & les pabouches. C'étoit le Genie ravisseur de la belle Prin-

104 *Les mille & une Nuit*,
cesse de l'Isle d'Ebéne, qui s'é-
toit ainsi déguisé, après l'avoir
traitée avec la dernière barbarie.
Je suis Génie, nous dit-il, Fils
de la Fille d'Eblis, Prince des
Géniés. N'est-ce pas là ta coi-
gnée, ajoûra-t-il, en s'adressant
à moi? Ne sont-ce pas là tes pa-
bouches?

Sheherazade en cet endroit
aperçut le jour & cessa de parler.
Le Sultan trouvoit l'Histoire du
second Calender trop belle, pour
ne pas en vouloir entendre davan-
tage. C'est pourquoi il se leva
dans l'intention d'en apprendre la
suite le lendemain.



XLV. NUIT.

LE jour suivant, Dinarzade
apella la Sultane: Ma chère
Sœur, lui dit-elle, je vous prie
de

de nous raconter de quelle manière le Génie traita le Prince. Je vais satisfaire votre curiosité, répondit Scheherazade. Alors elle reprit de cette sorte l'Histoire du second Calender.

Le Calender continuant de parler à Zobéide: Madame, dit-il, le Génie m'ayant fait cette question, ne me donna pas le tems de lui répondre, & je ne l'aurois pû faire, tant sa présence affreuse m'avoit mis hors de moi-même. Il me prit par le milieu du corps, me traîna hors de la chambre, & s'élançant dans l'air, m'enleva jusqu'au Ciel avec tant de force & de vitesse, que je m'aperçûs plutôt que j'étois monté si haut, que du chemin qu'il m'avoit fait faire en peu de momens. Il fondit de même vers la terre, & l'ayant fait entr'ouvrir en frapant du pied, ils'y enfonça, & aussitôt je me trouvai dans le Palais enchanté, devant la belle Prin-

E 5

cesse

106 *Les mille & une Nuits*,
cesse de l'Isle d'Ebène. Mais, hé-
las, quel spectacle ! Je vis une
chose qui me perça le cœur. Cet-
te Princesse étoit nuë & tout en
sang, étendue sur la terre, plus
morte que vive, & les jouës bai-
gnées de larmes.

Perfide, lui dit le Génie, en
me montrant à elle, n'est-ce pas
là ton Amant ? Elle jetta sur moi
ses yeux languissans, & répon-
dit tristement : je ne le connois
pas : jamais je ne l'ai vû qu'en
ce moment. Quoi ! reprit le
Génie, il est cause que tu es dans
l'état où te voila si justement,
& tu oses dire que tu ne le con-
nois pas ? Si je ne le connois
pas, repartit la Princesse, vou-
lez-vous que je fasse un menson-
ge qui soit cause de sa perte ? Hé
bien, dit le Génie, en tirant un
sabre, & le présentant à la Prin-
cesse, si tu ne l'as jamais vû,
prends ce sabre & lui coupe la
tête. Hélas, dit la princesse,
com-

comment pourrois-je exécuter ce que vous exigez de moi ? Mes forces sont tellement épuisées que je ne saurois lever le bras ; & quand je le pourrois , aurois-je le courage de donner la mort à une personne que je ne connois point , à un innocent ? Ce refus , dit alors le Génie à la Princesse , me fait connoître tout ton crime. Ensuite se tournant de mon côté : & toi , me dit-il , ne la connois-tû pas ?

J'aurois été le plus ingrat & le plus perfide de tous les hommes , si je n'eusse pas eu pour la Princesse la même fidélité qu'elle avoit pour moi , qui étois la cause de son malheur : C'est pourquoi je répondis au Génie : Comment la connoît-rois-je ? Moi qui ne l'ai jamais vûë que cette seule fois. Si cela est , reprit-il , prend donc ce sabre & coupe lui la tête. C'est à ce prix que je te mettrai en liberté , & que je serai convaincu

108 *Les mille & une Nuit,*
que tu ne l'as jamais vuë qu'à présent, comme tu le dis. Très volontiers, lui repartis-je. Je pris le sabre à la main .. Mais, Sire, dit Scheherazade en l'interrompant, il est jour, & je ne dois point abuser de la patience de vôtre Majesté. Voila des événemens merveilleux, dit le Sultan, en lui même: Nous verrons demain si le Prince eut la cruauté d'obéir au Génie.



XLVI. N U I T.

SUR la fin de la nuit Dinarzade ayant apellé la Sultane, lui dit: Ma Sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de continuer l'Histoire que vous ne pûtes achever hier. Je le veux, répondit Scheherazade: & sans perdre de tems, vous saurez que le second Calender poursuivit ainsi,

Ne

Ne croyez pas, Madame, que je m'aprochai de la belle Princesse de l'Isle d'Ebéne pour être le Ministre de la barbarie du Génie: Je le fis seulement pour lui marquer par mes gestes autant qu'il m'étoit permis, que comme elle avoit la fermeté de sacrifier sa vie pour l'amour de moi, je ne refusois pas d'immoler aussi la mienne pour l'amour d'elle. La Princesse comprit mon dessein. malgré ses douleurs & son affliction, elle me le témoigna par un regard obligeant, & me fit entendre qu'elle mourroit volontiers, & qu'elle étoit contente de voir que je voulois aussi mourir pour elle. Je réculai alors, & jettant le sabre par terre: je serois, dis je au Génie, éternellement blâmable devant tous les hommes. si j'avois la lâcheté de massacrer, je ne dis pas une personne que je ne connois point, mais même une Dame comme

celle que jë vois dans l'état où elle est, prête à rendre l'ame. Vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, puis que je suis à vôtre discrétion, mais je ne puis obéir à vôtre commandement barbare.

Je vois bien, dit le Génie, que vous me bravez l'un & l'autre, & que vous insultez à ma jalousie. Mais par le traitement que je vous ferai, vous connoîtrez tous deux de quoi je suis capable. A ces mots le monstre reprit le sabre, & coupa une des mains de la Princesse, qui n'eut que le tems de me faire un signe de l'autre, pour me dire un éternel adieu: Car le sang qu'elle avoit déjà perdu, & celui qu'elle perdit alors, ne lui permirent pas de vivre plus d'un moment ou deux après cette dernière cruauté dont le spectacle me fit évanouir.

Lors que je fus revenu à moi, je me plaignis au Génie de ce qu'il

qu'il me faisoit languir dans l'attente de la mort. Frappez, lui dis-je, je suis prêt à recevoir le coup mortel; je l'attens de vous comme la plus grande grace que vous me puissiez faire. Mais au lieu de me l'accorder: voila, me dit-il, de quelle sorte les Génies traitent les femmes qu'ils soupçonnent d'infidélité. Elle t'a reçu ici; si j'étois assuré qu'elle m'eût fait un plus grand outrage, je te ferois périr dans ce moment; mais je me contenterai de te changer en chien, en âne, en lion, ou en oiseau, choisis un de ces changemens: je veux bien te laisser maître du choix.

Ces paroles me donnèrent quelque espérance de le fléchir, ô, Génie, lui dis-je, modérez votre colère; & puis que vous ne voulez pas m'ôter la vie, accordez la moi généreusement. Je me souviendrai toujours de votre clémence; si vous me pardonnez.
de

112 *Les mille & une Nuits*,
de même que le meilleur homme
du monde pardonna à un de ses
voisins qui lui portoit une envie
mortelle. Le Génie me deman-
da ce qui s'étoit passé entre ces
deux voisins, en me disant qu'il
vouloit bien avoir la patience d'é-
couter cette Histoire. Voici de
quelle manière je lui en fis le re-
cit. Je crois, Madame, que
vous ne serez pas fâchée que je
vous la raconte aussi.



HISTOIRE

De l'Envieux & de l'Envie:

DANS une Ville assez considé-
rable, deux hommes de-
meuroient porte à porte. L'un
conçut contre l'autre une envie
si violente, que celui qui en é-
toit l'objet résolut de changer de
demeure, & de s'éloigner, per-
suadé

suadé que le voisinage seul lui avoit attiré l'animosité de son voisin: Car quoi qu'il lui eut rendu de bons offices, il s'étoit aperçû qu'il n'en étoit pas moins haï. C'est pourquoi il vendit sa maison avec le peu de bien qu'il avoit, & se retirant à la Capitale du País qui n'étoit pas éloignée, il acheta une petite terre environ à une demie-lieuë de la Ville. Il y avoit une maison assez commode, un beau jardin, & une cour raisonnablement grande, dans laquelle étoit une citerne profonde, dont on ne se servoit plus.

Le bon homme ayant fait cette acquisition, prit l'habit de Derviche pour mener une vie plus retirée, & fit faire plusieurs cellules dans la maison, où il établit en peu de tems une Communauté nombreuse de Derviches. Sa vertu le fit bientôt connoître, & ne manqua pas de lui attirer une infinité

rité de monde, tant du Peuple que des Principaux de la Ville. enfin, chacun l'honoroit & le chériffoit extrêmement. On venoit auffi de bien loin fe recommander à fes prières, & tous ceux qui fe reti-roient d'auprès de lui, publioient les bénédictions qu'ils croyoient avoir reçûes du Ciel par fon moyen.

La grande réputation du Per-sonnage s'étant répandue dans la Ville d'où il étoit forti, l'En-vieux en eut un chagrin fi vif, qu'il abandonna fa maison & fes affaires dans la refolution de l'al-ler perdre. Pour cet effet il se rendit au nouveau Couvent de Derviches dont le Chef, ci-devant fon voifin, le reçût avec toutes les marques d'amitié ima-ginables. L'Envieux lui dit qu'il étoit venu exprès pour lui com-muniquer une affaire importan-te, dont il ne pouvoit l'entrete-nir qu'en particulier, Afin, ajoûta-

ajouta-t-il, que personne ne nous entende, promenons-nous, je vous prie, dans votre Cour; & puis que la nuit approche, commandez à vos Derviches de se retirer dans leurs cellules. Le Chef des Derviches fit ce qu'il souhai-
toit.

Lors que l'Envieux se vit seul avec ce bon homme, il commença de lui raconter ce qui lui plût, en marchant l'un à côté de l'autre dans la cour jusqu'à ce que se trouvant sur le bord de la Citerne, il le poussa, & le jeta dedans, sans que personne fût témoin d'une si méchante action. Cela étant fait, il s'éloigna promptement, gagna la porte du Couvent, d'où il sortit sans être vû, & retourna chez lui, fort content de son voyage, & persuadé que l'objet de son envie n'étoit plus au monde. Mais il se trompoit fort.

Scheherazade n'en pût dire davantage,

116 *Les mille & une Nuit,*
vantage, car le jour paroissoit.
Le Sultan fut indigné de la ma-
lice de l'Envieux: Je souhaite
fort, dit-il en lui-même, qu'il
n'en arrive point de mal au bon
Derviche. J'espère que j'appren-
drai demain que le Ciel ne l'a-
bondonna point dans cette occa-
sion.



XLVII. NUIT.

SI vous ne dormez pas, ma
Sœur, s'écria Dinarzade à son
réveil, apprenez-nous, je vous
en conjure, si le bon Derviche
sortit sain & sauf de la Citerne.

Oui, répondit Scheherazade?
& le second Calender poursui-
vant son Histoire: La vielle Ci-
terne, dit-il, étoit habitée par
des Fées & par des Génies, qui
se trouvèrent si à propos pour
se-

secourir le Chef des Derviches, qu'ils le reçurent & le soutinrent jusqu'au bas, de manière qu'il ne se fit aucun mal. Il s'aperçut bien qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans une chute dont il devoit perdre la vie; mais il ne voyoit, ni ne sentoit rien. Néanmoins, il entendit bien-tôt une voix qui dit: Savez-vous qui est ce bon homme a qui nous venons de rendre ce bon office? Et d'autres voix ayant répondu que non, la première reprit: Je vais vous le dire: cet homme, par la plus grande charité du monde, a abandonné la Ville où il demouroit, & est venu s'établir en ce lieu dans l'espérance de guérir un de ses voisins de l'envie qu'il avoit contre lui. Il s'est attiré ici une estime si générale, que l'Envieux ne pouvant le souffrir, est venu dans le dessein de le faire périr. Ce qu'il auroit exécuté sans le secours

118 *Les mille & une Nuit,*
cours que nous avons prêté à ce bon homme, dont la réputation est si grande, que le Sultan qui fait son séjour dans la Ville voisine, doit venir demain le visiter pour recommander la Princesse sa fille à ses prières.

Une autre voix demanda quel besoin la Princesse avoit des prières du Derviche; à quoi la première repartit: Vous ne savez donc pas qu'elle est possédée du Génie Maimoun, Fils de Dimdim, qui est devenu amoureux d'elle? Mais je sais bien comment ce bon Chef des Derviches pourroit la guérir; la chose est très aisée; & je vais vous la dire. Il a dans son Couvent un chat noir qui a une tache blanche au bout de la queue, environ de la grandeur d'une petite pièce de monnoye d'argent. Il n'a qu'à arracher sept brins de poil de cette tache blanche, les brûler & parfumer la tête de la Princesse de
leur

leur fumée. A l'instant elle sera bien guérie, & si bien délivrée de Maimouq Fils de Dimdim, que jamais il ne s'avisera d'approcher d'elle une seconde fois.

Le Chef des Derviches ne perdit pas un mot de cet entretien des Fées & des Génies, qui gardèrent un grand silence toute la nuit après avoir dit ces paroles.

Le lendemain au commencement du jour, dès qu'il pût distinguer les objets, comme la Citerne étoit démolie en plusieurs endroits, il aperçut un trou par où il sortit sans peine.

Les Derviches qui le cherchoient, furent ravis de le revoir. Il leur raconta en peu de mots la méchanceté de l'Hôte qu'il avoit si bien reçu le jour précédent, & se retira dans sa cellule. Le chat noir dont il avoit ouï parler la nuit dans l'entretien des Fées & des Génies ne fut pas long tems à venir lui faire

re des carettes à son ordinaire. Il le prit, lui arracha sept brins de poil de la tache blanche qu'il avoit à la queue, & les mit à part pour s'en servir quand il en auroit besoin.

Il n'y avoit pas long tems que le Soleil étoit levé: lors que le Sultan, qui ne vouloit rien négliger de ce qu'il croyoit pouvoir apporter une prompte guérison à la Princesse, arriva à la porte du Couvent. Il ordonna à sa garde de s'y arrêter, & entra avec les principaux Officiers qui l'accompagnoient. Les Derviches le reçurent avec un profond respect.

Le Sultan tira leur Chef à l'écart: Bon Scheich, lui dit il, vous savez peut être déjà le sujet qui m'amène. Oui, Sire, répondit modestement le Derviche; c'est, si je ne me trompe, la maladie de la Princesse qui m'attire cet honneur que je ne
mé-

mérite pas. C'est cela même, répliqua le Sultan. Vous me rendriez la vie, si, comme je l'espère, vos prières obtenoient la guérison de ma Fille. Sire, répartit le bon homme, si V^ôtre Majesté veut bien la faire venir ici, je me flate, par l'aide & faveur de Dieu, qu'elle retournera en parfaite santé.

Le Prince transporté de joye envoya sur le champ chercher sa Fille, qui parut bien-tôt accompagnée d'une nombreuse suite de Femmes & d'Eunuques, & voilée de manière qu'on ne lui voyoit pas le visage. Le Chef des Derviches fit tenir un Poële au dessus de la tête de la Princesse, & il n'eut pas sitôt posé les sept brins de poil sur les charbons allumés, qu'il avoit fait apporter, que le Génie Maimoun, fils de Dimdim, fit un grand cri sans que l'on vît rien, & laissa la Princesse libre.

Elle porta d'abord la main au voile qui lui couvroit le visage, & se leva pour voir où elle étoit : Où suis je ? s'écria-t-elle. Qui m'a amenée ici ? A ces paroles, le Sultan ne put cacher l'excès de sa joye, il embrassa sa Fille & la baïsa aux yeux. Il baïsa aussi la main du Chef des Derviches, & dit aux Officiers qui l'accompagnoient : dites-moi vôtre sentiment ; quelle récompense mérite celui qui a ainsi guéri ma Fille ? Ils répondirent tous qu'il méritoit de l'épouser. C'est ce que j'avois dans la pensée, reprit le Sultan ; & je le fais mon gendre des ce moment.

Peu de tems après, le premier Visir mourut ; Le Sultan mit le Derviche à sa place : Et le Sultan étant mort lui-même sans enfans mâles, les Ordres de la Religion & de Melice assemblez, le bon homme fut déclaré & reconnu Sultan d'un commun consentement.

Le

Le jour qui paroïssoit obliger Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Le Derviche parut à Schahriar digne de la Couronne qu'il venoit d'obtenir; mais ce Prince étoit en peine de savoir si l'Envieux n'en seroit pas mort de chagrin; & il se leva dans la résolution de l'apprendre la Nuit suivante,



XLVIII. NUIT.

DInarzade, quand il en fut tems, adressa ces paroles à la Sultane: Ma chère Sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de nous raconter la fin de l'Histoire de l'Envie & de l'Envieux. Très volontiers, répondit Scheherazade. Voici comme le second Calender la poursuivit.

Le bon Derviche, dit-il,
 F 2 étant

étant donc monté sur le Trône de son Beau-Père, un jour qu'il étoit au milieu de sa Cour dans une marche, il aperçut l'Envieux parmi la foule du monde qui étoit sur son passage. Il fit approcher un des Visirs qui l'accompagnoient ; & lui dit tout bas : Allez, & amenez-moi cet homme que voila ; & prenez bien garde de l'épouvanter. Le Visir obéit, & quand l'Envieux fut en présence du Sultan, le Sultan lui dit : Mon ami, je suis ravi de vous voir, & alors s'adressant à un Officier : qu'on lui compte, dit-il, tout à l'heure mille pièces de monnoye d'or de mon Trésor ; de plus qu'on lui livre vingt charges de marchandises les plus précieuses de mes magasins, & qu'une garde suffisante le conduise & l'escorte jusques chez lui. Après avoir chargé l'Officier de cette Commission, il dit adieu à l'Envieux, & continua sa marche.

Lors

Lors que j'eus achevé de conter cette Histoire au Génie assassin de la Princesse de l'Isle d'Ebène, je lui en fis l'application : O, Génie, lui dis-je, vous voyez que ce Sultan bien-faisant ne se contenta, pas d'oublier qu'il n'avoit pas tenu à l'Envieux qu'il n'eût perdu la vie ? Il le traita encore, & le renvoya avec toute la bonté que je viens de vous dire. Enfin, j'employai toute mon éloquence à le prier d'imiter un si bel exemple, & de me pardonner ; mais il ne me fut pas possible de le fléchir.

Tout ce que je puis faire pour toi, medit-il, c'est de ne te pas ôter la vie ; ne te flate pas que je te renvoye sain & sauf. Il faut que je te fasse sentir ce que je puis par mes enchantemens. A ces mots, il se saisit de moi avec violence, & m'emportant au travers de la voute du Palais souterrain, qui s'entr'ouvrit pour lui

faire un passage, il m'enleva si haut que la terre ne me parut qu'un petit nuage blanc. De cette hauteur il se lança vers la terre comme la foudre, & prit pied sur la cime d'une montagne.

Là, il amassa une pognée de terre, prononça, ou plutôt marmota dessus certaines paroles auxquelles je ne compris rien; & la jettant sur moi: quite, me dit-il, la figure d'homme, & prens celle de Singe. Il disparut aussi tôt, & je demeurai seul, changé en Singe, accablé de douleur, dans un País inconnu, ne sachant si j'étois près ou éloigné des Etats du Roi mon Père.

Je descendis du haut de la montagne, j'entrai dans un plat-pais, dont je ne trouvai l'extrémité qu'au bout d'un mois, que j'arrivai au bord de la mer. Elle étoit alors dans un grand calme, & j'aperçus un Vaisseau à une demi-lieuë de terre. Pour ne pas
par-

perdre une si belle occasion, je rompis une grosse branche d'arbre, je la tirai après moi dans la mer, & me mis dessus, jambe deçà, jambe delà, avec un bâton à chaque main pour me servir de rames.

Je voguai dans cet état, & m'avançai vers le Vaisseau. Quand j'en fus assez près pour être reconnu, je donnai un spectacle fort extraordinaire aux Matelots & aux Passagers qui parurent sur le tillac. Ils me regardoient tous avec une grande admiration. Cependant j'arrivai au bord, & me prenant à un cordage, je grimpai jusques sur le tillac. Mais comme je ne pouvois parler, je me trouvai dans un terrible embarras: En effet, le danger que je courus alors ne fut pas moins grand que celui d'avoir été à la discrétion du Génie.

Les Marchands, superstitieux & scrupuleux, crûrent que je

porterois malheur à leur navigation si on me recevoit : C'est pourquoi l'un dit, je vais l'assommer d'un coup de maillet ; un autre, je veux lui passer une flèche au travers du corps ; un autre, il faut le jeter à la mer. Quelqu'un n'auroit pas manqué de faire ce qu'il disoit ; si me rangeant du côté du Capitaine, je ne m'étois pas prosterné à ses pieds ; mais le prenant par son habit, dans la posture de suppliant, il fut tellement touché de cette action, & des larmes qu'il vit couler de mes yeux, qu'il me prit sous sa protection, en menaçant de faire repentir celui qui me feroit le moindre mal. Il me fit même mille caresses. De mon côté, au défaut de la parole, je lui donnai, par mes gestes toutes les marques de reconnoissance qu'il me fut possible.

Le vent qui succéda au calme ne fut pas fort ; mais il fut favorable ;

rable ; il ne changea point durant cinquante jours, & il nous fit heureusement aborder au Port d'une belle Ville, très peuplée, & d'un grand Commerce, où nous jettâmes l'ancre. Elle étoit d'autant plus considérable que c'étoit la Capitale d'un puissant Etat.

Nôtre Vaisseau fut bien-tôt environné d'une infinité de petits bateaux remplis de gens qui venoient pour féliciter leurs Amis sur leur arrivée, ou s'informer de ceux qu'ils avoient vûs au País d'où ils arrivoient, où simplement par la curiosité de voir un Vaisseau qui venoit de loin.

Il arriva entr'autres quelques officiers qui demandèrent à parler, de la part du Sultan, aux Marchands de nôtre bord. Les Marchands se présentèrent à eux, & l'un des Officiers prenant la parole, leur dit : Le Sultan nôtre

Maitre nous a chargez de vous témoigner, qu'il a bien de la joye de votre arrivée, & de vous prier de prendre la peine d'écrire sur le Rouleau de papier que voici, chacun quelques lignes de vôtre écriture.

Pour vous aprendre quel est son dessein, vous saurez qu'il avoit un premier Vifir, qui avec une très grande capacité dans le maniement des affaires, escrivoit dans la dernière perfection. Ce Ministre est mort depuis peu de jours. Le Sultan en est fort affligé; & comme il ne regardoit jamais les écritures de sa main sans admiration, il a fait un serment solemnel de ne donner sa place qu'à un homme qui écrira aussi-bien qu'il escrivoit. Beaucoup de gens ont présenté de leurs écritures, mais jusqu'à présent il ne s'est trouvé personne dans l'étendue de cet Empire qui ait été jugé di-

digne d'occuper la place du Vifir.

Ceux des Marchands qui crurent assez bien écrire pour prétendre à cette haute Dignité, écrivirent l'un après l'autre ce qu'ils voulurent. Lors qu'ils eurent achevé, je m'avançai & enlevai le Rouleau de la main de celui qui le tenoit. Tout le monde, & particulièrement les Marchands qui venoient d'écrire, s'imaginant que je voulois le déchirer ou le jeter à la mer, firent de grand cris; mais ils se rassurèrent quand ils virent que je tenois le rouleau fort proprement & que je faisois signe de vouloir écrire à mon tour: Cela fit changer leur crainte en admiration - Néanmoins, comme ils n'avoient jamais vû de Singe qui sût écrire, & qu'ils ne pouvoient se persuader que je fusse plus habile que les autres, ils vouloient m'arracher le Rouleau.

leaves des mains; mais le Capitaine prit encore mon parti: Laissez-lui faire, dit-il, qu'il écrive. S'il ne fait que barbouiller le papier, je vous promets que je le punirai sur le champ: Si au contraire il écrit bien comme je l'espère; car je n'ai vû de ma vie un Singe plus adroit & plus ingénieux, ni qui comprît mieux toutes choses; je déclare que je le reconnoîtrai pour mon Fils. J'en avois un qui n'avoit pas, à beaucoup près, tant d'esprit que lui.

Voyant que personne ne s'oposoit plus à mon dessein, je pris la plume, & ne la quitai qu'après avoir écrit six sortes d'écritures usitées chez les Arabes; & chaque essai d'écriture contenoit un Distique, ou un Quatrain impromptu à la louange du Sultan; mon écriture n'effaçoit pas seulement celle des Marchands, j'ose dire qu'on n'en avoit point vû de si belle jusqu'alors en ce Pais-
là-

là. Quand j'eus achevé, les Officiers prirent le Rouleau & le porterent au Sultan.

Scheherazade en étoit là, lors qu'elle aperçût le jour, Sire, dit-elle à Schahriar, si j'avois le tems de continuer, je raconterois à votre Majesté des choses encore plus surprenantes que celles que je viens de raconter. Le Sultan qui s'étoit proposé d'entendre toute cette Histoire, se leva sans dire ce qu'il pensoit.



XLIX. NUIT.

LE lendemain, Dinarzade éveillée avant le jour, appela la Sultane, & lui dit: Ma Sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie de nous apprendre la suite des Aventures du Singe. Je crois que le Sultan mon Seigneur, n'a pas moins de curiosité

que moi de l'entendre. Vous allez être satisfaits l'un & l'autre, répondit Scheherazade, & pour ne vous pas faire languir, je vous dirai que le second Calender continua ainsi son Histoire.

Le Sultan ne fit aucune attention aux autres écritures, il ne regarda que la mienne, qui lui plut tellement qu'il dit aux Officiers: Prenez le cheval de mon écurie le plus beau & le plus richement enharnaché, & une robe de brocard des plus magnifiques pour revêtir la personne de qui sont ces six sortes d'écritures; & amenez-le moi.

A cet ordre du Sultan, les Officiers se mirent à rire. Ce Prince irrité de leur hardiesse étoit prêt à les punir; mais ils lui dirent: Sire, nous supplions votre Majeste de nous pardonner. Ces écritures ne sont pas d'un homme, elles sont d'un Singe. Que dites-vous, s'écria
le

le Sultan? Ces écritures merveilleuses ne font pas de la main d'un homme; Non, Sire, répondit un des Officiers, nous affurons votre Majesté qu'elles font d'un Singe, qui les a faites devant nous. Le Sultan trouva la chose trop surprenante pour n'être pas curieux de me voir. Faites ce que je vous ai commandé, leur dit-il, amenez-moi promptement un Singe si rare.

Les Officiers revinrent au Vaissseau, & exposèrent leur ordre au Capitaine. qui leur dit que le Sultan étoit le Maître. Aussi-tôt ils me revêtirent d'une robe de brocard très riche, & me portèrent à terre, où ils me mirent sur le cheval du Sultan qui m'attendoit dans son Palais avec un grand nombre des Personnes de sa Cour, qu'il avoit rassemblées pour me faire plus d'honneur.

La marche commença. Le
Port,

Port, les ruës, Places publiques, les fenêtres, les terrasses des Palais & des maisons, tout étoit rempli d'une multitude innombrable de monde de l'un & de l'autre sexe, & de tous les âges, que la curiosité avoit fait venir de tous les endroits de la Ville pour me voir; car le bruit s'étoit repandu en un moment que le Sultan venoit de choisir un Singe pour son Grand Visir. Après avoir donné un spectacle si nouveau à tout ce Peuple, qui par des cris redoublez ne cessoit de marquer sa surprise; j'arrivai au Palais du Sultan.

Je trouvai ce Princeesse assis sur son Trône au milieu des Grands de sa Cour, Je lui fis trois révérences profondes, & à la dernière, je me prosternai, & baisai la terre devant lui. Je me mis ensuite sur mon seant en posture de singe. Toute l'Assemblée ne pouvoit se lasser de m'admirer.

mairer, & ne comprenoit pas comment il étoit possible qu'un Singe sût si bien rendre au Sultan le respect qui lui étoit dû ; & le Sultan en étoit plus étonné que personne. Enfin, la Cérémonie de l'Audience eût été complète, si j'eusse pû ajouter la harangue à mes gestes ; mais les Singes ne parlèrent jamais : & l'avantage d'avoir été homme, ne me donnoit pas ce privilège.

Le Sultan congédia ses Courtisans, & il ne resta auprès de lui que le Chef de ses Eunuques, un petit Esclave fort jeune, & moi. Il passa de la Salle d'Audience dans son Appartement, où il se fit apporter à manger. Lors qu'il fut à table, il me fit signe d'aprocher & de manger avec lui. Pour lui marquer mon obéissance, je baisai la terre, je me levai, & me mis à table. Je mangeai avec beaucoup de retenue & de modération.

Avant

Avant que l'on desservit j'aperçûs une écritoire; je fis signe qu'on me l'aportât; & quand je l'eus, j'écrivis sur une grosse pèche des Vers de ma façon qui marquoient ma raconnoissance au Sultan, & la lecture qu'il en fit après que je lui eus présenté la pèche, augmenta son étonnement. La table levée, on lui apporta d'une boisson particulière dont il me fit présenter un verre. Je bûs, & j'écrivis dessus de nouveaux Vers qui expliquoient l'état où je me trouvois après de grandes souffrances. Le Sultan les lut encore, & dit: Un homme qui seroit capable d'en faire autant, seroit au dessus des plus grands hommes.

Ce Prince s'étant fait apporter un jeu d'Echecs, me demanda par signe si je savois jouer, & si je voulois jouer avec lui. Je bai-fai la terre, & en portant la main sur ma tête, je marquai que j'étois.

tois prêt à recevoir cet honneur. Il me gagna la première partie, mais je gagnai la seconde & la troisième, & m'apercevant que cela lui faisoit quelque peine, pour le consoler, fis un Quatrain que je lui présentai. Je lui disois que deux puissantes Armées s'étoient batuës tout le jour avec beaucoup d'ardeur, mais qu'elles avoient fait la Paix sur le soir, & qu'elles avoient passé la nuit ensemble fort tranquillement sur le Champ de Bataille.

Tant de choses paroissant au Sultan fort au dela de tout ce qu'on avoit jamais vû ou entendu de l'adresse de l'esprit des Singes, il ne vouloit pas être le seul témoin de ces prodiges. Il avoit une Fille qu'on appelloit Dame de beauté: Allez, dit-il au Chef des Eunuques qui étoit présent, & attaché à cette Princesse, allez, faites venir ici votre Dame, je suis bien aise qu'elle ait
part

part au plaisir que je prens.

Le Chef des Eunuques partit, & amena bien tôt la Princesse. Elle avoit le visage découvert; mais elle ne fut pas plûtôt dans la chambre qu'elle se couvrit promptement de son voile; en disant au Sultan: Sire, il faut que votre Majesté se soit oubliée: Je suis fort surprise qu'Elle me fasse venir pour paroître devant les hommes. Comment donc, ma Fille, répondit le Sultan, vous n'y pensez pas vous-même. Il n'y a ici que le petit Esclave, l'Eunuque votre Gouverneur, & moi, qui avons la liberté de vous voir le visage; néanmoins, vous baissez votre voile, & vous me faites un crime de vous avoir fait venir ici. Sire, repliqua la Princesse, votre Majesté va connoître que je n'ai pas tort. Le Singe que vous voyez, quoi qu'il ait la forme d'un Singe, est un jeune Prince Fils d'un grand Roi;

Roi; Il a été métamorphosé en Singe par enchantement. Un Génie, fils de la fille d'Eblis, lui a fait cette malice, après avoir cruellement ôté la vie à la Princesse de l'Isle d'Ebène, Fils du Roi Epitimarus.

Le Sultan étonné de ce discours, se tourna de mon côté, & ne me parlant plus par signe, me demanda si ce que sa Fille venoit de dire étoit véritable: comme je ne pouvois parler, je mis la main sur ma tête pour lui témoigner que la Princesse avoit dit la vérité. Ma Fille, reprit alors le Sultan, commens savez-vous que ce Prince à été transformé en Singe par enchantement? Sire, repartit la Princesse Dame de beauté, vôte Majesté peut se souvenir qu'au sortir de mon enfance, j'ai eu près de moi une vieille Dame. C'étoit une Magicienne très habile. Elle m'a enseigné soixante-dix règles de sa
Scien-

Science, par la vertu de laquelle je pourrois en un clin-d'œil faire transporter votre Capitale au milieu de l'Océan, ou au de là du Mont Caucase. Par cette Science je connois toutes les personnes qui sont enchantées, seulement à les voir, je sai qui elles sont, & par qui elles ont été enchantées. Ainsi, ne soyez pas surpris si j'ai d'abord démêlé ce Prince au travers du Charme qui l'empêche de paroître à vos yeux, tel qu'il est naturellement. Ma fille, dit le Sultan, je ne vous croyois point si habile. Sire, répondit la Princesse, ce sont des choses curieuses qu'il est bon de savoir; mais il m'a semblé que je ne devois pas m'en vanter. Puis que cela est ainsi, reprit le Sultan, vous pourrez donc dissiper l'enchantement du Prince. Oui, Sire, repartit la Princesse, je puis lui rendre sa première forme. Rendez-la lui donc,
in-

interrompit le Sultan, vous ne me sauriez faire un plus grand plaisir, je veux qu'il soit mon Vifir, & qu'il vous épouse. Sire, dit la Princesse je suis prête à vous obéir en tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

Scheherazade en achevant ces derniers mots, s'aperçut qu'il étoit jour, & cessa de poursuivre l'Histoire du second Calender. Schahriar jugeant que la suite ne seroit pas moins agréable que ce qu'il avoit entendu, résolut de l'écouter le lendemain.



L. N U I T.

DInarzade appellant la Sultane à l'heure ordinaire, lui dit: Ma Sœur, si vous ne dormez pas, racontez-nous de grace, comment la Dame de Beauté ré-
mit

144 *Les mille & une Nuit*,
mit le second Calender dans son
premier état. Vous l'allez savoir,
répondit Scheherazade; le Calen-
der reprit ainsi son discours.

La Princesse Dame de Beau-
té alla dans son appartement,
d'où elle apporta un couteau qui
avoit des mots hébreux gravez
sur la lame. Elle nous fit des-
cendre ensuite le Sultan, le
Chef des Eunuques, le petit Es-
clave & moi, dans une cœurse-
cette du Palais, & là nous lais-
sant sous une gallerie qui régnoit
autour; elle s'avança au milieu
de la cour, où elle décrivit un
grand Cercle, & y traça plu-
sieurs mots en caractères Arabes,
anciens & autres qu'on appelle ca-
ractère de Cléopatre.

Lors qu'elle eut achevé, &
préparé le Cercle de la manière
qu'elle souhaitoit, elle se plaça
& s'arrêta au milieu, où elle fit
des abjuration, & recita des
verset

versets de l'Alcoran. Insensiblement l'air s'obscurcit, de sorte qu'il sembloit qu'il fut nuit, & que la machine du monde alloit se dissoudre. Nous nous sentîmes saisis d'une frayeur extrême, & cette frayeur augmenta encore, quand nous vîmes tout à coup paroître le Génie, fils de la fille d'Eblis, sous la forme d'un lion d'une grandeur épouvantable.

Dès que la Princesse aperçut ce monstre; elle lui dit, Chien, au lieu de ramper devant moi, tu oses te présenter sous cette forme, & tu crois m'épouvanter; Et toi, réprit le Lion, tu ne crains pas de contrevvenir au traité que nous avons fait & confirmé par un serment solennel, de ne nous nuire, ni faire aucun tort l'un à l'autre? Ah! maudit, repliqua la Princesse, c'est à toi que j'ai ce reproche à faire. Tu vas, interrompit brusquement le Lion, être payée de la peine que tu m'as don-

146 *Les mille & une Nuit,*
née de revenir, En disant cela il
ouvrit une gueule éffroyable, &
s'avança sur elle pour la devorer:
Mais elle, qui étoit sur ses gardes
fit un saut en arrière, eut le tems
de s'arracher un cheveu, & en
prononçant deux ou trois paroles,
elle se changea en un glaive tran-
chant dont elle coupa le Lion en
deux par le milieu du corps.

Les deux parties du Lion dis-
parurent, & il ne resta que la tête,
qui se changea en un gros Scor-
pion. Aussi-tôt la Princesse se
changea en Serpent, & livra un
rude combat au Scorpion, qui
n'ayant pas l'avantage, prit la for-
me d'une Aigle & s'envola. Mais
le Serpent prit alors celle d'une
Aigle noire plus puissante, & la
poursuivit. Nous les perdîmes
de vûë l'une & l'autre.

Quelque tems après qu'elles
eurent disparu, la terre s'entr'ou-
vrit devant nous, & il en sortit un
chat noir & blanc dont le poil
étoit

étoit tout hérissé, & qui miauloit d'une manière effrayante. Un Loup noir le suivit de près, & ne lui donna aucun relâche. Le Chat trop pressé se change en un ver, & se trouva près d'une grenade tombée par hazard d'un grenadier qui étoit planté sur le bord d'un canal assez profond, mais peu large. Ce ver perça la grenade en un instant, & s'y cacha. La grenade alors s'enfla, devint grosse comme une citrouille, & s'éleva sur le toit de la galerie d'où a près avoir fait quelques tours en roulant, elle tomba dans la cours & se rompit en plusieurs morceaux.

Le Loup qui pendant ce tems-là s'étoit transformé en Coq, se jetta sur les grains de la grenade, & se mit à les avaler l'un après l'autre. Lors qu'il n'en vit plus, il vint à nous les aîles étenduës en faisant un grand bruit, comme pour nous demander s'il n'y avoit plus de grains. Il en restoit un

148 *Les mille Et une Nuit*,
sur le bord du canal, dont il s'a-
perçut en se retournant. Il y cou-
rut vite; mais dans le moment
qu'il alloit porter le bec dessus, le
grain roula dans le canal, & se
changea en petit poisson... Mais
voilà le jour, Sire, dit Scheheraza-
de; s'il n'eut pas sitôt paru, je suis
persuadée que Votre Majesté au-
roit pris beaucoup de plaisir à en-
tendre ce que je lui aurois raconté.
A ces mots, elle se tût: & le Sul-
tant se leva rempli de tous ces évé-
nemens inouis, qui lui inspiré-
rent un forte envie & une extrê-
me impatience d'apprendre le reste
de cette Histoire.





LI. N U I T.

DInarzade le lendemain ne craignit pas d'interrompre le sommeil de la Sultane : Si vous ne dormez pas , ma Sœur , lui dit-elle , je vous prie de reprendre le fil de cette merveilleuse Histoire que vous ne pûtes achever. Je suis curieuse d'entendre la suite de toutes ces Métamorphoses. Scheherazade rappella dans sa mémoire l'endroit où elle en étoit demeurée , & puis adressant la parole au Sultan : Sire , dit-elle , le second Calender continua de cette sorte son Histoire.

Le Coq se jetta dans le canal , & se changea en un Brochet qui poursuivit le petit poisson. Ils furent l'un & l'autre deux heures entières sous l'eau , & nous ne sa-

vions ce qu'ils étoient devenus, lors que nous entendîmes des cris horribles qui nous firent frémir. Peu de tems après nous vîmes le Génie & la Princesse tous en feu. Ils se lancerent l'un contre l'autre des flammes par la bouche jusques à ce qu'ils vinrent à se prendre corps à corps. Alors les deux feux s'augmentèrent, & jettèrent une fumée épaisse & enflammée qui s'éleva fort haut; nous craignîmes avec raison qu'elle n'embrasât tout le Palais; mais nous eûmes bien-tôt un sujet de crainte beaucoup plus pressant: car le Génie s'étant débarassé de la Princesse, vint jusqu'à la gallerie où nous étions, & nous souffla des tourbillons de feu. C'étoit fait de nous si la Princesse accourant à nôtre secours, ne l'eût obligé, par ses cris, à s'éloigner & à se garder d'elle. Néanmoins, quelque diligence qu'elle fit, elle ne pût empêcher que le Sultan n'eût la barbe brûlée

lée & le visage gâté; Que le Chef des Eunuques ne fût étouffé & consumé sur le champ: & qu'une étincelle n'entrât dans mon œil droit, & ne me rendît borgne: Le Sultan & moi nous nous attendions à périr; mais bientôt nous ouïmes crier: victoire, victoire; & nous vîmes tout à coup paroître la Princesse sous sa forme naturelle, & le Génie réduit en un morceau de cendres.

La Princesse s'aprocha de nous, & pour ne pas perdre de tems, elle demanda une tasse pleine d'eau, qui lui fut aportée par le jeune Esclave à qui le feu n'avoit fait aucun mal. Elle la prit, & après quelques paroles prononcées dessus, elle jetta l'eau sur moi en disant: Si tu es Singe par enchantement, change de figure, & prens celle d'homme, que tu avois auparavant. A peine eut-elle achevé ces mots, que je redevins homme tel que j'étois avant ma

métamorphose , à un œil pres.

Je me préparois à remercier la Princesse ; mais elle ne m'en donna pas le tems. Elle s'adressa au Sultan son Père, & lui dit : Sire, j'ai remporté la victoire sur le Génie, comme vôtre Majesté le peut voir : Mais c'est une victoire qui me coûte cher. Il me reste peu de momens à vivre, & vous n'aurez pas la satisfaction de faire le mariage que vous méditez. Le feu m'a pénétré dans ce combat terrible, & je sens qu'il me consume peu à peu. Cela ne seroit point arrivé, si je m'étois aperçûë du dernier grain de la grenade, & que je l'eusse avalé comme les autres, lors que j'étois changée en Coq. Le Génie s'y étoit réfugié comme en son dernier retranchement, & de là dépendoit le succès du combat, qui auroit été heureux & sans danger pour moi. Cette faute m'a obligée de recourir au feu, & de
com-

combattre avec ces puissantes armes, comme je l'ai fait entre le Ciel & la Terre; & en votre présence. Malgré le pouvoir de son Art redoutable, & son expérience, j'ai fait connoître au Génie que j'en savois plus que lui; je l'ai vaincu, réduit en cendres. Mais je ne puis échapper à la mort qui s'approche.

Scheherazade interrompit en cet endroit l'Histoire du second Calender, & dit au Sultan: Sire, le jour qui paroît, m'avertit de n'en pas dire davantage; mais si votre Majesté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain, Elle entendra la fin de cette Histoire. Schahriar y consentit, & se leva suivant sa coutume, pour aller vaquer aux affaires de son Empire.





LII. NUIT.

Quelque tems avant le jour, Dinarzade éveillée apella la Sultane: Ma chère Sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie d'achever l'Histoire du second Calender Scheherazade prit aussitôt la Parole, & poursuivit ainsi son Conte.

Le Calender parlant toujours à Zobéide, lui dit, Madame, le Sultan laissa la Princesse Dame de Beauté, achever le recit de son Combat, & quand elle l'eut fini, il lui dit d'un ton qui marquoit la vive douleur dont il étoit pénétre: Ma Fille, vous voyez en quel état est votre Père. Hélas, je m'étonne que je sois encore en vie! L'Eunuque votre Gouverneur est mort

mort, & le Prince que vous venez de delivrer de son enchantement a perdu un œil. Il n'en pût dire davantage, car les larmes, les soupirs & les sanglots lui coupèrent la parole. Nous fûmes extrêmement touchés de son affliction, sa Fille & moi, & nous pleurâmes avec lui.

Pendant que nous nous affligions comme à l'envi l'un de l'autre, la Princesse se mit à crier: je brûle, je brûle. Elle sentit que le feu qui la consumoit, s'étoit enfin emparé de tout son corps, & elle ne cessa de crier, je brûle, que la mort n'eût mis fin à ses douleurs insupportables. L'effet de ce feu fut si extraordinaire, qu'en peu de momens elle fut réduite toute en cendres, comme le Génie.

Je ne vous dirai pas, Madame, jusqu'à quel point je fus touché d'un spectacle si funeste. J'aurois mieux aimé être toute-

ma vie Singe ou Chien, que de voir ma Bienfaitrice périr si misérablement. De son côté, le Sultan affligé au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, poussa des cris pitoyables en se donnant de grands coups à la tête & sur la poitrine, jusqu'à ce que succombant à son desespoir il s'évanouit, & me fit craindre pour sa vie.

Cependant, les Eunuques & les Officiers accoururent aux cris du Sultan, qu'ils n'eurent pas peu de peine à faire revenir de sa foiblesse. Ce Prince & moi n'eûmes pas besoin de leur faire un long recit de cette aventure pour les persuader de la couleur que nous en avions: Les deux morceaux de cendres en quoi la Princesse & le Génie avoient été réduits, la leur firent assez concevoir. Comme le Sultan pouvoit à peine se soutenir, il fut obligé de s'appuyer sur eux pour gagner son Appartement.

Dés

Dés que le bruit d'un événement si tragique se fut répandu dans le Palais & dans la Ville, tout le monde plaignit le malheur de la Princesse Dame de Beauté, & prit part à l'affliction du Sultan. On mena grand deuil durant sept jours: on fit beaucoup de Cérémonies, on jetta au vent les cendres du Génie: On recueillit celles de la Princesse dans un vase précieux, pour y être conservées; & ce vase fut déposé dans un superbe Mausolée que l'on bâtit au même endroit où les cendres avoient été recueillies.

Le chagrin que conçut le Sultan de la perte de sa Fille, lui causa une maladie qui l'obligea de garder le lit un mois entier. Il n'avoit pas encore entièrement recouvré sa santé, qu'il me fit appeler: Prince me dit-il, écoutez l'ordre que j'ai-à vous donner; il y va de votre vie, si vous ne l'exécutez. Je l'affurai que j'obéirois exactement.

158 *Les mille & une Nuits,*

Après quoi reprenant la parole : j'avois toujours vécu, poursuivit-il, dans une parfaite félicité, & jamais aucun accident ne l'avoit traversée, votre arrivée a fait évaporer le bonheur dont je jouissois; Ma Fille est morte, son Gouverneur n'est plus, & ce n'est que par un Miracle que je suis en vie. Vous êtes donc la cause de tous ces malheurs, dont il n'est pas possible que je puisse me consoler. C'est pourquoi retirez-vous en paix; mais retirez-vous incessamment; je périrois moi-même si vous demeuriez ici davantage; car je suis persuadé que votre présence porte malheur: c'est tout ce que j'avois à vous dire. Partez & prenez garde de paroître jamais dans mes Etats; aucune considération ne m'empêcheroit de vous en faire repentir. Je voulus parler; mais il me ferma la bouche par des paroles remplies de colere, & je fus obligé

bligé de m'éloigner de son Palais.

Rebuté, chassé, abandonné de tout le monde, & ne sachant ce que je deviendrois; avant que de sortir de la Ville j'entrai dans un bain je me fis raser la barbe & les sourcils, & pris l'habit de Calender Je me mis en chemin en pleurant moins ma misère que la mort des belles Princesses que j'avois causée, Je traversai plusieurs Pais sans me faire connoître; enfin, je rétolus de venir à Bagdad dans l'espérance de me faire présenter au Commandeur des Croyans, & d'exceiter sa compassion par le recit d'une Histoire si étrange; j'y suis arrivé ce soir, & la première personne que j'ai rencontré en arrivant, c'est le Calender, notre frère, qui vient de parler avant moi. Vous savez le reste, Madame, & pourquoy j'ai l'honneur de me trouver dans votre Hôtel.

Quand le second Calender eût achevé son Histoire, Zobéide à
qui

160 *Les mille & une Nuit,*

qui il avoit adressé la parole, lui dit: Voila qui est bien; allez, retirez vous où il vous plaira, je vous en donne la permission. Mais au lieu de sortir, il supplia aussi la Dame de lui faire la même grace qu'au premier Calender, aupres duquel il alla prendre place. . . . Mais, Sire, dit Scheherazade, en achevant ces derniers mots; il est jour, & il ne m'est pas permis de continuer. J'ose assurer néanmoins que quelque agréable que soit l'Histoire du second Calender, celle du troisieme n'est pas moins belle; que vôtre Majesté se consulte; qu'Elle voye si Elle veut avoir la patience de l'entendre. Le Sultan curieux de savoir si elle étoit aussi merveilleuse que la dernière, se leva résolu de prolonger encore la vie de Scheherazade, quoi que le délai qu'il avoit accordé fût fini depuis plusieurs jours.

LIII.



LIII. NUIT.

Sur la fin de la Nuit suivante Dinarzade adressa ces paroles à la Sultane : Ma chère Sœur, je vous prie en attendant le jour qui paroîtra bien-tôt, de me raconter quelqu'un de ces beaux Contes que vous savez. Je voudrois bien, dit alors Schahriar, entendre l'Histoire du troisième Calender : Sire, répondit Scheherazade, vous allez être obéi. Le troisième Calender, ajouta-t-elle, voyant que c'étoit à lui à parler, s'adressant comme les autres à Zobéïde, commença son Histoire de cette manière.





HISTOIRE

*Du troisiéme Calender fils
de Roi*

**TRES HONORABLE
DAME,**

Ce que j'ai à vous raconter, est bien différent de ce que vous venez d'entendre. Les deux Princes qui ont parlé avant moi ont perdu chacun un œil par un pur effet de leur destinée; & moi je n'ai perdu le mien que par ma faute; qu'en prévenant moi-même, & cherchant mon propre malheur, comme vous l'apprendrez par la suite de mon discours.

Je m'appelle Agib, & suis Fils d'un Roi qui se nommoit Cassib: Après sa mort, je pris possession de ses Etats, & j'établis mon séjour

jour dans la même Ville où il avoit demeuré. Cette Ville est située sur le bord de la mer : Elle a un Port des plus beaux & des plus sûrs ; avec un Arsenal assez grand pour fournir à l'armement de cinquante Vaisseaux de guerre, toujours prêts à servir dans l'occasion : pour en équiper cinquante en marchandises ; & autant de petites Frégates légères pour les promenades & les divertissemens sur l'eau. Plusieurs belles Provinces composoient mon Royaume en Terre ferme, avec un grand nombre d'Iles considérables, presque toutes situées à la vûë de ma Capitale.

Je visitai premièrement les Provinces : Je fis ensuite armer & équiper toute ma Flote, & j'allai descendre dans mes Iles, pour me concilier, par ma présence, le cœur de mes Sujets & les affermir dans le devoir. Quelque tems après que j'en fus revenu, j'y retournai ; &

ces

ces voyages en me donnant quelque teinture de la navigation, m'y firent prendre tant de goût, que je résolus d'aller faire des découvertes au de là de mes Isles. Pour cet effet, je fis équiper dix Vaisseaux seulement, je m'embarquai, & nous mîmes à la voile.

Nôtre navigation fut heureuse pendant quarante jours de suite; mais la nuit du quarante-unième, le vent devint contraire, & même si furieux que nous fumes battus d'une tempête violente qui pensa nous submerger. Néanmoins, à la pointe du jour le vent s'apaisa les nuages se dissipèrent, & le Soleil ayant ramené le beau tems, nous abordames à une Isle, où nous nous arrêtâmes deux jours à prendre des rafraîchissemens. Cela étant fait, nous nous remîmes en Mer. Après dix jours de navigation, nous commencions à espérer de voir terre, car la tempête que nous avions essuyée m'a-

voit

voit détourné de mon dessein, & j'avois fait prendre la route de mes Etats, lors que je m'aperçûs que mon Pilote ne favoit où nous étions. Effectivement, le dixième jour un Matelot, commandé pour faire la découverte au haut du grand mâ, rapotra qu'à la droite & à la gauche il n'avoit vû que Ciel & Mer qui bornassent l'horison, mais que devant lui du côté où nous avions la prouë, il avoit remarqué une grande noirceur.

Le Pilote changea de couleur à ce recit; jetta d'une main son turban sur le tillac, & de l'autre se frapant le visage: Ah! Sire, s'écria-t-il, nous sommes perdus! personne de nous ne peut échaper du danger où nous nous trouvons, & avec toute mon expérience il n'est pas en mon pouvoir de nous en garantir. En disant ces paroles, il se mit à pleurer comme un homme qui croyoit

166 *Les mille & une Nuit,*
sa perte inévitable, & son de-
espoir jeta l'épouvante dans
tout le Vaisseau. Je lui deman-
dai quelle raison il avoit de se
desespérer ainsi. Hélas ! Sire,
me répondit-il, la tempête que
nous avons essuyée nous a telle-
ment égaré de nôtre route, que
demain à midi, nous nous trou-
verons près de cette hauteur,
qui n'est autre chose que la
Montagne noire : & cette Mon-
tagne noire est une mine d'Ai-
man, qui dès à présent attire
toute vôtre Flotte, à cause des
cloux & des ferremens qui en-
trent dans la structure des Vais-
seaux. Lors que nous en serons
de main à une certaine distance,
la force de l'Aiman sera si vio-
lente, que sous les cloux se deta-
cheront, & iront se coller con-
tre la Montagne : Vos Vaisseaux
se dissoudront, & seront sub-
mergez. Comme l'Aiman a la
vertu d'attirer le fer à soi, & de
se

se fortifier par cette attraction, cette Montagne, du côté de la Mer, est couverte des cloux d'une infinité de Vaisseaux qu'elle a fait périr; ce qui conserve & augmente en même tems cette vertu;

Cette Montagne, poursuit le Pilote, est très escarpée; & au sommet, il y a un Dôme de bronze fin, soutenu de colonnes de même métal: au haut du Dôme paroît un cheval aussi de bronze, sur lequel est un Cavalier qui a la poitrine couverte d'une plaque de plomb, sur laquelle sont gravez des caractères talismaniques. La tradition, Sire, ajouta-t-il, est, que cette Statuë est la cause principale de la perte de tant de Vaisseaux & de tant d'hommes qui ont été submergez en cet endroit; & qu'elle ne cessera d'être funeste à tous ceux qui auront le malheur d'en aprocher jusqu'à ce qu'elle soit renversée.

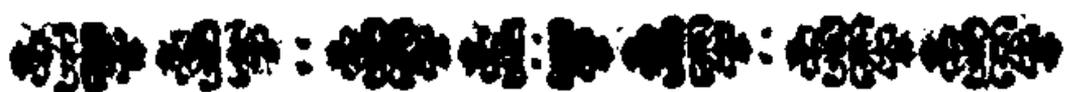
Le

Le Pilote ayant tenu ce discours se remit à pleurer, & ses larmes excitèrent celles de tout l'équipage. Je ne doutai pas moi-même que je ne fusse arrivé à la fin de mes jours. Chacun ne laissa pas toutefois de songer à sa conservation ; & de prendre pour cela toutes les mesures possibles : & dans l'incertitude de l'événement, ils se firent tous Héritiers les uns des autres par un Testament en faveur de ceux qui se sauroient.

Le lendemain matin, nous aperçûmes à découvert la Montagne noire, & l'idée que nous en avions concûë, nous la fit paroître plus affreuse qu'elle n'étoit. Sur le midi, nous nous en trouvâmes si près, que nous éprouvâmes ce que le Pilote nous avoit prédit. Nous vîmes voler les cloux & tous les ferremens de la Flotte vers la Montagne, où, par la violence de l'attraction

traction ils se collèrent avec un bruit horrible. Les Vaisseaux s'entr'ouvrirent, & s'abîmèrent dans la Mer, qui étoit si haute en cet endroit, qu'avec la sonde nous n'aurions pû en découvrir la profondeur. Tous mes gens furent noyez ; mais Dieu eut pitié de moi, & permit que je me sauvasse en me saisissant d'une planche qui fût poussée par le vent droit au pied de la Montagne. Je ne me fis pas le moindre mal, mon bonheur m'ayant fait aborder à un endroit où il y avoit des degrez pour monter au sommet.

Scheherazade vouloit poursuivre ce Conte ; mais le jour qui vint à paroître lui imposa silence. Le Sultan jugea bien par ce commencement que la Sultane ne l'avoit pas trompé. Ainsi, il n'y a pas lieu de s'étonner s'il ne la fit pas encore mourir ce jour là.



LIV. N U I T.

AU nom de Dieu, ma Sœur, s'écria le lendemain Dinarzade, si vous ne dormez pas, continuez, je vous en conjure, l'Histoire du troisième Calender. Ma chère Sœur, répondit Scheherazade, voici comment ce Prince la réprit.

A la vûë de ces degrez, dit-il, car il n'y avoit pas de terrain à droit ni à gauche où l'on pût mettre le pied, & par conséquent se sauver, je remerciai Dieu & invoquai son saint nom, en commençant à monter. L'escalier étoit si roide & si difficile, que pour peu que le vent eût eu de violence, il m'auroit renversé & précipité dans la mer. Mais enfin j'arrivai jusqu'au haut sans accident : J'entra

traï sous le Dôme, & me prosternant contre terre, je remerciai Dieu de la grâce qu'il m'avoit faite.

Je passai la Nuit sous le Dôme; pendant que je dormois, un vénérable Viellard s'aparut à moi, & me dit: *Ecouté Agib*: Lors que tu seras éveillé, creuse la terre sous tes pieds. Tu y trouveras un arc de bronze & trois flèches de plomp, fabriquées sous certaines constellations, pour délivrer le Genre humain de tant de maux qui le menacent. Tiré les trois flèches contre la Statue: Le Cavalier tombera dans la Mer, & le cheval de ton côté, que tu enterreras au même endroit d'où tu as tiré l'arc & les flèches. Cela fait, la Mer s'enflera, & montera jusqu'au pied du Dôme, a la hauteur de la Montagne. Lors qu'elle y fera montée, tu verras aborder une chaloupe, où il n'y aura qu'un seul homme avec une

172 *Les mille & une Nuit*,
rame à chaque main. Cet homme
sera de bronze, mais différent de
celui que tu auras renversé. Em-
barque-toi avec lui sans pronon-
cer le nom de Dieu, & te laisse
conduire. Il te conduira en dix
jours dans une autre Mer, où tu
trouveras le moyen de retourner
chez toi sain & sauf, pourvû que,
comme je te l'ai déjà dit, tu ne
prononce pas le nom de Dieu
pendant tous ton Voyage.

Tel fut le discours du Veillard.
D'abord que je fus éveillé, je me
levai extrêmement consolé de
cette vision, & je ne manquai pas
de faire ce que le Veillard m'avoit
commandé. Je déterrai l'arc & les
flèches, & les tirai contre le Ca-
valier. A la troisieme flèche je le
renversai dans la Mer & le che-
val tomba de mon côté. Je l'en-
terrai à la place de l'arc & des
flèches, & dans cet intervalle,
la Mer s'enfla & s'éleva peu a
peu. Lors qu'elle fut arrivée au
pied

piéd du Dôme à la hauteur de la Montagne, je vis de loin sur la Mer uné chaloupe qui venoit à moi. Je bénis Dieu, voyant que les choses succédoient conformément au songe que j'avois eu.

Enfin, la chaloupe aborda, & je vis l'homme de bronze tel qu'il m'avoit été dépeint. Je m'embarquai, & me gardai bien de prononcer le nom de Dieu. Je ne dis pas même un seul autre mot. Je m'assis, & l'homme de bronze recommença à ramer en s'éloignant de la Montagne. Il vogua sans discontinuer jusqu'au neuvième jour que je vis des Isles qui me firent espérer que je serois bien-tôt hors du danger que j'avois à craindre. L'excès de ma joye me fit oublier la défense qui m'avoit été faite, Dieu soit beni, dis-je alors, Dieu soit loué.

Je n'eus pas achevé ces paroles, que la chaloupe s'enfonça dans la Mer avec l'homme de bronze.

Je demeurai sur l'eau, & je nageai le reste du jour du côté de la terre, qui me parut la plus voisine, Une Nuit fort obscure succéda, & comme je ne savois plus où j'étois, je nageois à l'aventure. Mes forces s'épuisèrent à la fin, & je commençois à desespérer de me pouvoir sauver, lors que le vent venant à se fortifier, une vague plus grosse qu'une Montagne me jetta sur une plage, où elle me laissa en se-retirant. Je me hâtai aussi-tôt à prendre terre, de crainte qu'une autre vague ne me reprit, & la première chose que je fis fut de me dépouiller, d'exprimer l'eau de mon habit, & de l'étendre pour le faire secher sur le sable qui étoit encore échauffé de la chaleur du jour.

Le lendemain le Soleil eut bientôt achevé de secher mon habit. Je le repris, & m'avancai pour reconnoître où j'étois. Je n'eus pas marché long tems que je con-

nus que j'étois dans une petite Isle deserte fort agréable, où il y avoit plusieurs sortes d'arbres fruitiers & sauvages. Mais je remarquai qu'elle étoit considérablement éloignée de terre; ce qui diminua fort la joye que j'avois d'être échappé de la mer. Néanmoins, je me remettois à Dieu du soin de disposer de mon sort selon sa volonté, quand j'aperçûs un petit Bâtiment qui venoit de Terre-ferme à pleines voiles, & avoit la prouë sur l'Isle où j'étois.

Comme je ne doutois pas qu'il n'y vint mouiller, & que j'ignorois si les gens qui étoient dessus seroient Amis, ou Ennemis, je crûs ne devoir pas me montrer d'abord. Je montai sur un arbre fort touffu, d'où je pouvois impunément examiner leur contenance. Le Bâtiment vint se ranger dans une petite anse, où débarquèrent dix Esclaves qui por-

176 *Les mille & une Nuit*,
toient une pèle & d'autres instru-
mens propres à remuer la terre.
Ils marchèrent vers le milieu de
l'Isle, où je les vis s'arrêter &
remuer la terre quelque tems, &
à leur action, il me parut qu'ils
levèrent une trape. Ils retourné-
rent ensuite au Bâtiment, débar-
quèrent plusieurs sortes de pro-
visions & de meubles, & en fi-
rent chacun une charge qu'ils
portèrent à l'endroit où ils a-
voient remué la terre, ils y des-
cendirent. Ce qui me fit com-
prendre qu'il y avoit là un lieu
soûterrain. Je les vis encore une
fois aller au Vaisseau, & en res-
sortir peu de tems après avec un
Vieillard qui menoit avec lui un
jeune Homme de quatorze ou
quinze ans, très bien fait. Ils des-
cendirent tous, où la trape avoit
été levée, & quand ils furent re-
montez, qu'ils eurent abaissé la
trape, qu'ils l'eurent recouverte
de terre, & qu'ils reprirent le
che-

chemin de l'anse où étoit le Navire, je remarquai que le jeune Homme n'étoit pas avec eux; d'où je conclus qu'il étoit resté dans le lieu souterrain; circonstance qui me causa un extrême étonnement.

Le Viellard & les Eclaves se rembarquerent, & le bâtiment ayant remis à la voile, reprit la route de la Terre-ferme. Quand je le vis si éloigné que je ne pouvois être aperçû de l'équipage, je descendis de l'arbre, & me rendis promptement à l'endroit où j'avois vû remuer la terre. Je la remuai à mon tour, jusqu'à ce que trouvant une pierre de deux ou trois pieds en quarré, je la levai, & je vis qu'elle couvroit l'entrée d'un escalier aussi de pierre. Je le descendis, & me trouvai au bas dans une grande chambre où il y avoit un tapis de pied & un Sofa garni d'un autre tapis & de

178 *Les mille & une Nuit,*

couffins d'une riche étoffe, où le jeune Homme étoit assis avec un éventail à la main. Je distinguai toutes ces choses à la clarte de deux bougies, aussi bien que des fruits & des pots de fleurs qu'il avoit près de lui.

Le jeune Homme fut effrayé de ma vûë. Mais pour le rassurer, je lui dis en entrant: Qui que vous soyéz, Seigneur, ne craignez rien; un Roi & Fils de Roi tel que je suis, n'est pas capable de vous faire la moindre injure. C'est au contraire vôtre bonne destine qui a voulu aparemment que je me trouvasse ici pour vous tirer de ce tombeau, où il semble qu'on vous ait enterré tout vivant pour des raisons que j'ignore. Mais ce qui m'embarasse, & que je ne puis concevoir; car je vous dirai que j'ai été témoin de tout ce qui s'est passé depuis que vous êtes arrivé dans cette Ile, c'est qu'il m'a
paru

paru que vous vous êtes laissé en-
 sevelir dans ce lieu sans résistan-
 ce... Scheherazade se tut en
 cet endroit, & le Sultan se leva
 très impatient d'apprendre pour-
 quoi ce jeune Homme avoit ainsi
 été abandonné dans une Isle de-
 serte. Ce qu'il se promit d'enten-
 dre la Nuit suivante.



L V. N U I T.

DInarzade, lors qu'il en fut
 tems apella la Sultane : Si
 vous ne dormez pas, ma Sœur,
 lui dit-elle, je vous supplie de re-
 prendre l'Histoire du troisieme
 Calender Schéherazade ne se le fit
 pas répeter; & la poursuivit de
 cette sorte.

Le jeune Homme, continua la
 troisieme Calender, se rassura à
 ces paroles, & me pria d'un air

riant de m'asseoir près de lui. Dès que je fus assis, Prince, me dit-il, je vais vous apprendre une chose qui vous surprendra par sa singularité. Mon Père est un Marchand Jouaillier qui a aquis des grands biens par son travail, & par son habileté dans sa profession. Il a un grand nombre d'Esclaves & de Commissionnaires, qui font des voyages par mer sur des Vaisseaux qui lui appartient, afin d'entretenir les correspondances qu'il a en plusieurs Cours où il fournit les Pierreries dont on a besoin.

Il y avoit long tems qu'il étoit marié sans avoir eu d'enfans, lors qu'il aprit en songe qu'il auroit un fils dont la vie néanmoins ne seroit pas de longue durée, ce qui lui donna beaucoup de chagrin à son réveil. Quelques jours après, ma Mère lui annonça qu'elle étoit grosse, & le tems qu'elle croyoit avoir conçu s'accordoit fort avec le
jour

jour du songe de mon Père. Elle accoucha de moi dans le terme de neuf mois, & ce fut une grande joye dans la Famille.

Mon Père qui avoit exactement observé le moment de ma naissance, consulta les Astrologues qui lui dirent : vôtre Fils vivra sans nul accident jusqu'à l'âge de quinze ans. Mais alors il courera risque de perdre la vie, & il sera difficile qu'il en échappe. Si néanmoins son bonheur veut qu'il ne périsse pas, sa vie sera de longue durée. C'est qu'en ce tems-là, ajoutèrent-ils, la Statuë équestre de bronze qui est au haut de la Montagne d'Aïman, aura été renversée dans la mer par le Prince Agib, fils du Roi Cassib : & que les astres marquent que cinquante jours après, vôtre Fils doit être tué par ce Prince.

Comme cette prédiction s'accordoit avec le songe de mon

Père, il en fut vivement frappé & affligé. Il ne laissa pas pourtant de prendre beaucoup de soin de mon éducation, jusqu'à cette présente année, qui est la quinzième de mon âge. Il a prit hier que depuis dix jours le Cavalier de bronze a été jetté dans la mer par le Prince que je vien de vous nommer. Cette nouvelle lui a coûté tant de pleurs & causé tant d'alarmes, qu'il n'est pas reconnoissable dans l'état où il est.

Sur la prédiction des Astrologues, il a cherché les moyens de tromper mon horoscope, & de me conserver la vie. Il y a long tems qu'il a pris la précaution de faire bâtir ici cette demeure, pour m'y tenir caché durant cinquante jours, dès qu'il apprendroit que la Statuë seroit renversée. C'est pourquoi comme il a sù qu'elle l'étoit depuis dix jours, il est venu promptement

ment me cacher ici, & il a promis que dans quarante il viendra me reprendre. Pour moi, ajouta-t-il, j'ai bonne espérance, & je ne crois pas que le Prince Agib vienne me chercher sous terre au milieu d'une Isle deserte. Voilà, Seigneur, ce que j'avois à vous dire.

Pendant que le Fils du Jouail-
lier me racontoit son Histoire,
je me moquois en moi-même des
Astrologues qui avoient prédit
que je lui ôterois la vie : & je me
fentois si éloigné de vérifier la
prédiction, qu'à peine eut-il a-
chevé de parler, que je lui dis
avec transport : Mon cher Sei-
gneur, ayez de la confiance en
la bonté de Dieu, & ne craignez
rien. Comptez que c'étoit une
dette que vous aviez à payer, &
que vous en êtes quitte dès à pre-
sent. Je suis ravi après avoir
fait naufrage, de me trouver
heureusement ici pour vous de-
fendre

184 *Les mille & une Nuits,*

fendre contre ceux qui voudroient attenter à vôtre vie. Je ne vous abandonnerai pas durant ces quarante jours que les vaines conjectures des Astrologues vous font appréhendre. Je vous rendrai pendant ce tems là tous les services qui dépendront de moi. Après cela je profiterai de l'occasion de gagner la Terre-ferme en m'embarquant avec vous sur vôtre bâtiment, avec la permission de vôtre Père & la vôtre; & quand je serai de retour en mon Royaume, je n'oublierai point l'obligation que je vous aurai, & je tâcherai de vous en témoigner ma reconnoissance, de la manière que je le de vrai.

Je rassurai par ce discours le Fils du Jouaillier & m'attirai sa confiance. Je me gardai bien de peur de l'épouvanter, de lui dire que j'étois cet Agib qu'il craignoit, & je pris grand soin de ne lui donner aucun soupçon.

Nous

Nous nous entretenmes de plusieurs choses jusqu'à la nuit, je connus que le jeune Homme avoit beaucoup d'esprit. Nous mangeâmes ensemble de ses provisions : Il en avoit une si grande quantité qu'il en auroit eu de reste au bout des quarante jours, quand il auroit eu d'autres hôtes que moi. Après le souper, nous continuâmes de nous entretenir quelque tems, & ensuite nous nous couchâmes

Le lendemain à son lever, je lui présentai le bassin & l'eau. Il se lava ; je préparai le dîner, & le servis quand il fut tems. Après le repas, j'inventai un jeu pour nous desennuyer, non seulement ce jour la, mais encore les suivans. Je préparai le souper de la même manière que j'avois aprêté le dîner. Nous soupâmes, & nous nous couchâmes comme le jour précédent.

Nous eûmes le tems de contracter

traçer amitié ensemble. Je m'aperçûs qu'il avoit de l'inclination pour moi, & de mon côté j'en avois conçu une si forte pour lui, que je me disois souvent à moi-même, que les Astrologues qui avoient prédit au Père que son Fils seroit tué par mes mains, étoient des imposteurs; & qu'il n'étoit pas possible que je puisse commettre une si méchante action. Enfin, Madame, nous passâmes trente-neuf jours le plus agréablement du monde dans ce lieu souterrain.

Le quarantième arriva. Le matin le jeune Homme en s'éveillant, me dit avec un transport de joye dont il ne fut pas maître: Prince, me voila aujourd'hui au quarantième jour & je ne suis pas mort, graces à Dieu, & à votre bonne compagnie. Mon Père ne manquera pas tantôt de vous en marquer sa reconnoissance, & de vous fournir tous les moyens. &

toutes les commoditez nécessaires pour vous en retourner dans votre Royaume. Mais en attendant, ajouta-t-il, je vous supplie de vouloir bien faire chauffer de l'eau pour me laver tout le corps dans le bain portatif: Je veux me dégraisser, & changer d'habit pour mieux recevoir mon Père.

Je mis de l'eau sur le feu, & lors qu'elle fut tiède, j'en remplis le bain portatif. Le jeune Homme se mit dedans: Je le lavai & le frotai moi-même. Il en sortit ensuite, se coucha dans son lit que j'avois préparé, & je le couvris de sa couverture. Après qu'il se fut reposé, & qu'il eût dormi quelque tems: Mon Prince, me dit-il, obligez-moi de m'apporter un melon & du sucre, que j'en mange pour me rafraîchir.

De plusieurs melons qui nous restoient, je choisais le meilleur, & le mis dans un plat; & com-
me

me je ne trouvois pas de couteau pour le couper, je demandai au jeune Homme s'il ne favoit pas où il y en avois; Il y en a un, me répondit-il, sur cette corniche au dessus de ma tête. Effectivement j'y en aperçûs un; mais je me pressai si fort pour le prendre, & dans le tems que je l'avois à la main, mon pied s'embarassa de forte dans la couverture, que je tombai & glissai si malheureusement sur le jeune Homme, que je lui enfonçai le couteau dans le cœur. Il expira dans le moment.

A ce spectacle, je pouffai des cris épouvantables. Je me frappai la tête, le visage, & la poitrine: Je déchirai mon habit, & me jetai par terre avec une douleur & des regrets inexprimable. Hélas! m'écriai-je, il ne lui restoit que quelques heures pour être hors du danger contre lequel il avoit cherché un azile; & dans le tems que je compte moi-même que le
péril

péril est passé, c'est alors que je deviens son assassin, & que je rens la prédiction véritable. Mais, Seigneur, ajoutai-je, en levant la tête & les mains au Ciel, je vous en demande pardon, si je suis coupable de sa mort, ne me laissez pas vivre plus long tems.

Schéherazade voyant paroître le jour en cet endroit, fut obligée d'interrompre ce recit funeste. Le Sultan des Indes en fût émû, & se sentant quelque inquiétude sur ce que deviendroit après cela le Calender, il se garda bien de faire mourir ce jour-là Scheherazade, qui seule pouvoit le tirer de peine.



LVI. NUIT.

DInarzade, suivant sa coutume, éveilla la Sultane le
len-

lendemain : Si vous ne dormez pas, ma Sœur, lui dit-elle, je vous prie de nous raconter ce qui se passa après la mort du jeune Homme. Scheherazade prit aussitôt la parole & parla de cette sorte.

Madame, pour suivit le troisième Calender en s'adressant à Zobeïde, après le malheur qui venoit de m'arriver, j'aurois reçu la mort sans frayeur, si elle s'étoit présentée à moi. Mais, le mal, ainsi que le bien, ne nous arrive pas toujours-lors que nous le souhaitons.

Néanmoins, faisant réflexion que mes larmes & ma douleur ne feroient pas revivre le jeune Homme, & que les quarante jours finissant, je pouvois être surpris par son Père, je sortis de cette demeure souterraine, & montai au haut de l'escalier. J'abaissai la grosse pierre sur l'entrée, & la couvris de terre.

J'eus à peine achevé, que por-
tant

tant la vûë sur la mer du côté de Terre-ferme, j'aperçûs le bâtiment qui venoit reprendre le jeune Homme. Alors me consultant sur ce que j'avois à faire, je dis en moi-même: Si je me fais voir, le Vieillard ne manquera pas de me faire arrêter & massacrer peut-être par ses Esclaves, quand il aura vu son Fils dans l'état où je l'ai mis. Tout ce que je pourrai alléguer pour me justifier, ne le persuadera point de mon innocence. Il vaut mieux, puis que j'en ai le moyen, me soustraire à son ressentiment que de m'y exposer.

Il y avoit près du lieu souterrain un gros arbre dont l'épaisse feuillages me parut propre à me cacher. J'y montai, & je ne me fus pas plutôt placé de manière que je ne pouvois être aperçû, que je vis aborder le bâtiment au même endroit que la première fois.

Le Vieillard & les Esclaves débarquèrent bien-tot & s'avancèrent vers la demeure souterraine d'un air qui marquoit qu'ils avoient quelque espérance ; mais lors qu'ils virent la terre nouvellement remuée, ils changèrent de visage, & particulièrement le Vieillard. Ils levèrent la pierre & descendirent : Ils appellerent le jeune Homme par son nom ; il ne répond point ; leur crainte redoubla ; ils le cherchant, & le trouvent en fin étendu sur son lit, avec le couteau au milieu du cœur ; car je n'avois pas eu le courage de l'ôter. A cette vûe, ils poussèrent des cris de douleur, qui renouvelèrent la mienne : Le Vieillard en tomba évanoui : ses Esclaves, pour lui donner de l'air, le portèrent en haut entre leurs bras, & le posèrent au pied de l'arbre où j'étois. Mais malgré tous leurs soins, ce malheureux Père de
meura

meura long tems en cet état, & leur fit plus d'une fois desespérer de sa vie.

Il revint toutefois de ce long évanouissement. Alors les Esclaves aporèrent le corps de son Fils, revêtu de ses plus beaux habillemens, dès que la fossé qu'on lui faisoit, fût achevée, on l'y descendit. Le Vieillard soutenu par deux Esclaves, & le visage baigné de larmes, lui jetta, le premier, un peu de terre; après quoi les Esclaves en comblèrent la fossé.

Cela étant fait, l'ameublement de la demeure souterraine fut enlevé, & embarqué avec le reste des provisions. Ensuite le Vieillard accablé de douleur, ne pouvant se soutenir, fut mis sur une espèce de brancard, & transporté dans le Vaisseau, qui remit à la voile. Il s'éloigna de l'Isle en peu de tems, & je le perdis de vûe.

Le jour qui éclairait déjà l'Appartement du Sultan des Indes, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Schahriar se leva à son ordinaire, & par la même raison que le jour précédent, prolongea encore la vie de la Sultane, qu'il laissa avec Dinarzade.



LVII. NUIT.

LE lendemain avant le jour, Dinarzade adressa ces paroles à la Sultane : Ma chère Sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de poursuivre les Aventures du troisième Calendre. Hé bien, ma Sœur, répondit Scheherazade, vous saurez que ce Prince continua de les raconter ainsi à Zobéïde, & à sa Compagnie.

Après le départ, dit-il, du Vieillard, de ses Esclaves, & du
Na-

Navire, je restai seul dans l'Isle : je passois la nuit dans la demeure souterraine qui n'avoit pas été rebouchée ; & le jour je me promenois autour de l'Isle, & m'arrétois dans les endroits les plus propres à prendre du repos, quand j'en avois besoin.

Je menai cette vie ennuyeuse pendant un mois. Au bout de ce tems-là je m'aperçûs que la Mer diminuoit considérablement, & que l'Isle devenoit plus grande ; il sembloit que la terre s'approchoit. Effectivement les eaux devinrent si basses, qu'il n'y avoit plus qu'un petit trajet de Mer entre moi & la Terre-ferme. Je le traversai, & n'eus de l'eau presque qu'à mi-jambes. Je marchai si long tems sur la plage & sur le sable, que j'en fus très fatigué. A la fin je gagnai un terrain plus ferme, & j'étois déjà assez éloigné de la Mer, lors que je vis fort loin au

devant de moi comme un grand feu. Ce qui me donna quelque joye. Je trouverai quelqu'un, disois-je; & il n'est pas possible, que ce feu se soit allumé de lui-même. Mais à mesure que je m'en aprochois, mon erreur se dissipoit, & je reconnus bien-tôt que ce que j'avois pris pour du feu, étoit un Château de cuivre rouge, que les rayons du Soleil faisoient paroître de loia comme enflammé.

Je m'arrêtai près de ce Château, & m'assis, autant pour en considérer la structure admirable, que pour me remettre un peu de ma lassitude. Je n'avois pas encore donné à cette maison magnifique toute l'attention qu'elle méritoit, quand j'aperçus dix jeunes Hommes fort bien faits. qui paroissoient venir de la promenade. Mais ce qui me parut assez surprenant, ils étoient tous borgnes de l'œil droit. Ils
accom-

accompagnoient un Vieillard, d'une taille haute, & d'un air vénérable.

J'étois étrangement étonné de rencontrer tant de borgnes à la fois, & tous prievez du même œil: Dans le tems que je cherchois dans mon esprit par quelle Avanture ils pouvoient être assemblez; ils m'abordèrent, & me témoignèrent de la joye. Après les premiers complimens, ils me demandèrent ce qui m'avoit amené là. Je leur repondis que mon Histoire étoit un peu longue, & que s'ils vouloient prendre la peine de s'asseoir, je leur donnerois la satisfaction qu'ils fouhaitoient. Ils s'affirent, & je leur racontai ce qui m'étoit arrivé depuis que j'étois sorti de mon Royaume jusqu'alors; ce qui leur causa une grande surprise.

Après que j'eus achevé mon discours. ces jeunes Seigneur me prièrent d'entrer avec eux dans

le Château. J'acceptai leur offre; nous traversâmes une enfilade de Salles, d'Antichambres, de Chambres, & de Cabinets fort proprement meublez, & nous arrivâmes dans un grand Salon, où il y avoit en rond dix petits Sofas-bleux, & séparez, tant pour s'asseoir & se reposer le jour, que pour dormir la Nuit. Au milieu de ce rond étoit un onzième Sofa moins élevé, & de la même couleur, sur lequel se plaça le Vieillard dont on a parlé: & les jeunes Seigneurs s'assirent sur les dix autres.

Comme chaque Sofa ne pouvoit tenir qu'une personne, un de ces jeunes Gens me dit: Camarade, asseyez-vous sur le tapis au milieu de la place, & ne vous informez de quoi que ce soit qui nous regarde, non plus que du sujet pourquoi nous sommes tous borgnes de l'œil droit; contentez-vous de voir, & ne portez

tez pas plus loin votre curiosité.

Le Vieillard ne demeura pas long tems assis : Il se leva, & sortit, mais il revint quelques momens après, apportant le souper des dix Seigneurs auxquels il distribua à chacun sa portion en particulier. Il me servit aussi la mienne, que je mangeai seul à l'exemple des autres : Et sur la fin du repas le même Vieillard nous présenta un tasse de vin à chacun.

Mon Histoire leur avoit paru si extraordinaire qu'ils me la firent répéter à l'issue du souper, & elle donna lieu à un entretien qui dura une grande partie de la Nuit. Un des Seigneurs faisant réflexion qu'il étoit tard, dit au Vieillard : Vous voyez qu'il est tems de dormir, & vous ne nous apportez pas de quoi nous acquitter de nôtre devoir. A ces mots, le Vieillard se leva & entra dans un Cabinet d'où il apporta sur sa tête dix bassins, l'un après l'autre,

200 *Les mille & une Nuit,*

tous couverts d'une étoffe bleuë ; il en posa un avec un flambeau devant chaque Seigneur.

Ils découvrirent leurs bassins, dans lesquels il y avoit de la cendre, du charbon en poudre & du noir à noircir. Ils mêlèrent toutes ces choses ensemble, & commencèrent à s'en froter & barbouiller le visage de manière qu'ils étoient affreux à voir. Après s'être noircis de la sorte, ils se mirent à pleurer, à se lamenter, & à se fraper la tête & la poitrine en criant sans cesse: *Voilà le fruit de notre oisiveté, & de nos débauches!*

Ils passèrent presque toute la Nuit dans cette étrange occupation. Ils la cessèrent enfin ; après quoi le Vieillard leur apporta de l'eau dont ils se lavèrent le visage & les mains. Ils quitèrent aussi leur habits, qui étoient gâtez, & en prirent d'autres: De sorte qu'il ne paroissoit point qu'ils eussent rien fait des choses étonnantes dont

dont je venois d'être spectateur.

Jugez, Madame; de la contrainte où j'avois été durant tout ce tems-là. J'avois été mille fois tenté de rompre le silence que ces Seigneurs m'avoient imposé pour leur faire des questions, & il me fut impossible de dormir le reste de la Nuit.

Le jour suivant, d'abord que nous fûmes levez, nous sortîmes pour prendre l'air, & alors je leur dis: Seigneurs, je vous déclare que je renonce a la loi que vous me prescrivîtes hier au soir: je ne puis l'observer: vous êtes des gens sages, & vous avez tous de l'esprit infiniment; vous me l'avez fait assez connoître: Néanmoins, je vous ai vû faire des actions dont toutes autres personnes que des Insensez ne peuvent être capables. Quelque malheur qui puisse m'arriver, je ne saurois m'empêcher de vous demander pourquoi vous vous êtes bar-

202 *Les mille & une Nuit,*

bouillé le visage de cendres, & charbon & de noir à noircir; & enfin, pourquoi vous n'avez tous qu'un œil; il faut que quelque chose de singulier en soit la cause; c'est pourquoi, je vous conjure de satisfaire ma curiosité. A des instances si pressantes, ils ne répondirent rien, sinon que les demandes que je leur faisois, ne me regardoient pas; que je n'y avois point le moindre intérêt, & que je demeurasse en repos.

Nous passâmes la journée à nous entretenir de choses indifférentes; & quand la Nuit fut venue, après avoir tous soupé séparément, le Vieillard apporta encore les bassins bleux, les jeunes Seigneurs se barbouillèrent, ils pleurèrent, se frapèrent, & crièrent; *Voilà le fruit de notre oisiveté, & de nos débauches!* Ils firent le lendemain, & les Nuits suivantes, la même action.

A la fin, je ne pus résister à

ma

ma curiosité, & je les priai très sérieusement de la contenter, ou de m'enseigner par quel chemin je pourrois retourner dans mon Royaume, car je leur dis qu'il ne m'étoit pas possible de demeurer plus long tems avec eux, & d'avoir toutes les Nuits un spectacle si extraordinaire, sans qu'il me fût permis d'en savoir les motifs.

Un des Seigneurs me repondit pour tous les autres : Ne vous étonnez pas de nôtre conduite à votre égard, si jusqu'à présent nous n'avons pas cédé à vos prières, ce n'a été que par pure amitié pour vous épargner le chagrin d'être réduit au même état où vous nous voyez. Si vous voulez bien éprouver nôtre malheureuse destinée, vous n'avez qu'à parler, nous allons vous donner la satisfaction que vous nous demandez. Je leur dis que j'étois résolu à tout événement.

Encore une fois, reprit le mé-

254 *Les mille & une Nuit,*

me Seigneur, nous vous conseillons de modérer votre curiosité: Il y va de perte de votre œil droit. Il n'importe, repartisje, je vous déclare que si ce malheur m'arrive, je ne vous en tiendra pas coupables, & que je ne l'imputerai qu'à moi-même.

Il me représenta encore que quand j'aurois perdu un œil, je ne devois point espérer de demeurer avec eux, supposé que j'eusse cette pensée, parce que leur nombre étoit complet, & qu'il ne pouvoit pas être augmenté. Je leur dis que je me ferois un plaisir de ne me séparer jamais d'aussi honnêtes gens qu'eux; mais que si c'étoit une nécessité, j'étois prêt encore à m'y soumettre, puis qu'à quelque prix que ce fût, je souhaitois qu'ils m'accordassent ce que je leur demandois.

Les dix Seigneurs voyant que j'étois inébranlable dans ma résolution,

solution , prirent un mouton qu'ils égorgèrent , & après lui avoir ôté la peau , ils me présentèrent le couteau dont ils s'étoient servi , & me dirent : Prenez ce couteau , il vous servira dans l'occasion que nous vous dirons bientôt. Nous allons vous coudre dans cette peau , dont il faut que vous vous envelopiez ; ensuite nous vous laisserons sur la place , & nous nous retirerons. Alors un oiseau d'une grosseur énorme , qu'on appelle Roc , paroîtra dans l'air , & vous prenant pour un mouton , fondra sur vous , & vous enlèvera jusqu'aux nuës ; mais que cela ne vous épouvante pas : Il reprendra son vol vers la terre , & vous posera sur la cime d'une montagne. D'abord que vous vous sentirez à terre , fendez la peau avec le couteau , & vous dévelopez. Le Roc ne vous aura pas plutôt vû qu'il s'envolera de peur , & vous laissera libre.

Ne vous arrêtez point ; marchez jusqu'à-ce que vous arriviez à un Château d'une grandeur prodigieuse, tout couvert de Plaques d'or, de grosses Emeraudes, & d'autres Pierreries fines. Presentez-vous à la porte, qui est toujours ouverte, & entrez. Nous avons été dans ce Château, tous tant que nous sommes ici. Nous ne vous disons rien de ce que nous y avons vû, ni de ce qui nous y est arrivé ; vous l'apprendrez par vous-même. Ce que nous pouvons vous dire, c'est qu'il nous en coûte à chacun nôtre œil droit ; & la pénitence dont vous êtes témoin, est un chose que nous sommes obligez de faire pour y avoir été. L'Histoire de chacun de nous en particulier est remplie d'avantures extraordinaires & on en feroit un gros Livre ; mais nous ne pouvons vous en dire davantage.

En achevant ces mots, Scheherazade

razade interrompit son Conte , & dit au Sultan des indes , Sire , comme ma Sœur m'a réviellée aujourd'hui un peu plutôt que de coûtume , je commençois à craindre d'ennuyer vôtre Majesté ; mais voila le jour qui paroît à propos , & m'impose silence. La curiosité de Schahriar l'emporta encore sur le serment cruel qu'il avoit fait.



LVIII. NUIT.

DInarzade ne fut pas si matineuse cette Nuit que la précédente, elle ne laissa pas néanmoins d'appeler la Sultane avant le jour : Si vous ne dormez pas, ma Sœur, lui dit-elle, je vous prie de continuer l'Histoire du troisième Calender. Scheherazade la poursuivit ainsi, en faisant toujours parler le Calender à Zobeïde.

Ma-

Madame, un des dix Seigneurs borgnes, m'ayant tenu le discours que je viens de vous rapporter; je m'envelopai dans la peau du mouton, saisi du couteau qui m'avoit été donné; & après que les jeunes Seigneurs eurent pris la peine de me Soudre dedans, ils me laissèrent sur la place, & se retirèrent dans leur Salon. Le Roc, dont ils m'avoient parlé, ne fut pas long tems à se faire voir: il fondit sur moi, me prit entre ses griffes, comme un mouton, & me transporta au haut d'une Montagne.

Lors que je me sentis à terre, je ne manquai pas de me servir du couteau, je fendis la peau, me développai, & parus devant le Roc, qui s'envola dès qu'il m'aperçût. Ce Roc est un oiseau blanc, d'une grandeur & d'une grosseur monstrueuse: pour sa force, elle est telle; qu'il enlève les Eléphants dans
les

les plaines, & les porte sur le sommet des Montagnes, où il en fait sa pâture.

Dans l'impatience que j'avois d'arriver au Château, je ne perdis pas de tems; & je pressai si bien qu'en moins d'une demi-journée je m'y rendis, & je puis dire que je le trouvai encore plus beau qu'on ne me l'avoit dépeint.

La Porte étoit ouverte; j'entrai dans une Cour quarrée & si vaste, qu'il y avoit autour quatrevingt-dix-neuf Portes de bois de sandal & d'aloës, & une d'Or; sans compter celles de plusieurs escaliers magnifiques qui conduisoient aux Apartemens d'en-haut, & d'autres encore que je ne voyois pas. Les cent que je dis, donnoient entrée dans des Jardins ou des Magazins remplis de richesses, ou enfin dans des lieux qui renfermoient des choses surprenantes à voir.

Je vis en face une Porte ouverte, par où j'entrai dans un grand Salon, où étoient quarante jeunes Dames d'une beauté si parfaite, que l'imagination même ne fauroit aller au delà. Elles étoient habillées très magnifiquement. Elles se levèrent toutes ensemble, si tôt qu'elles m'aperçurent; & sans attendre mon compliment, elles me dirent avec de grandes démonstrations de joye: Brave Seigneur, foyez le bien venu: & une d'entr'elles prenant la parole pour les autres: Il y a long tems, dit-elle, que nous attendions un Cavalier comme vous: Vôre air nous marque assez que vous avez toutes les bonnes qualitez que nous pouvons souhaiter; & nous espérons que vous ne trouverez pas nôtre compagnie desagrèable & indigne de vous.

Après beaucoup de résistance de ma part, elles me forcèrent de

de m'asseoir dans une place un peu élevée au dessus des leurs : & comme je témoignois que cela me faisoit de la peine : C'est votre place, me dirent-elles, vous êtes de ce moment nôtre Seigneur, nôtre Maître, & nôtre Juge ; & nous sommes vos Esclaves , prêtes à recevoir vos commandemens.

Rien au monde , Madame , ne m'étonna tant que l'ardeur & l'empressement de ces Belles Filles à me rendre tous les services imaginables. L'une apporta de l'eau chaude & me lava les pieds ; une autre me versa de l'eau de senteur sur les mains ; celles-ci apportèrent tout ce qui étoit nécessaire pour me faire changer d'habillement ; celles-là servirent une Collation magnifique ; & d'autres enfin se présentèrent le verre à la main, prêtes à me verser d'un vin délicieux : & tout cela s'exécutoit sans confusion

212 *Les mille & une Nuit,*

sion, avec un ordre, une union admirable, & des matières dont j'étois charmé. Je bus & mangeai: après quoi toutes les Dames s'étant placées autour de moi, me demandèrent une Relation de mon Voyage. Je leur fis un détail de mes Aventures, qui dura jusqu'à l'entrée de la Nuit.

Scheherazade s'étant arrêtée en cet endroit; Sa Sœur lui en demanda la raison. Ne voyez-vous pas bien qu'il est jour, répondit la Sultane; pourquoi ne m'avez-vous pas plutôt éveillée? Le Sultan a qui l'arrivée du Calkender au Palais des quarante belles Dames promettoit d'agréable choses, ne voulant pas se priver du plaisir de les entendre, différa encore la mort de la Sultane.



LIX. NUIT.

DInarzade ne fut pas plus diligente cette Nuit que la dernière; & il étoit presque jour, lors qu'elle dit à la Sultane: Ma chère Sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie de m'a prendre ce qui se passa dans le beau Château où vous nous laissâtes hier. Je vais vous le dire; répondit Scheherazade; & s'adressant au Sultan: Sire, poursuivit-elle, le Prince Calender reprit ainsi sa Narration dans ces termes.

Lors que j'eus achevé de raconter mon Histoire aux quarante Dames, quelques-unes de celles qui étoient assises le plus près de moi, demeurèrent pour m'entretenir, pendant que d'autres voyant qu'il étoit Nuit, se levèrent pour aller querir des bou-

214 *Les mille & une Nuit*,
bougies. Elles en apportèrent
une prodigieuse quantité, qui
répara merveilleusement la clar-
té du jour; mais elles les dispo-
sèrent avec tant de symétrie,
qu'il sembloit qu'on n'en pou-
voit moins souhaiter.

D'autres Dames servirent une
Table de fruits secs, de confitu-
res, & d'autres mets propres à
boire; & garnirent un buffet de
plusieurs sortes de vins & de li-
queurs: & d'autres enfin, paru-
rent avec des instrumens de mu-
sique. Quand tout fut prêt, elles
m'invitèrent à me mettre à Ta-
ble. Les Dames s'y assirent avec
moi: & nous y demeurâmes as-
sez long tems. Celles qui de-
voient jouer des instrumens &
les accompagner de leur voix, se
levèrent, & firent un Concert
charmant. Les autres commen-
cèrent une espèce de Bal, & dan-
sèrent deux à deux les unes après
les autres, de la meilleure grace
du monde. II

Ils étoit plus de minuit lors que tous ces divertissemens finirent. Alors une des Dames, prenant la parole, me dit: Vous êtes fatigué du chemin que vous avez fait aujourd'hui: il est tems que vous vous reposiez. Votre Appartement est préparé, mais avant que de vous y retirer: choisissez de nous toutes celle qui vous plaire davantage, & la menez coucher avec vous. Je répondis que je me garderois bien de faire le choix qu'elles me proposoient; qu'elles étoient toutes également belle, spirituelles, dignes de mes respects & de mes services; & que je ne commettrais pas l'incivilité d'en préférer une aux autres.

Le même Dame qui m'avoit parlé reprit: Nous sommes très persuadées de votre honnêteté; & nous voyons bien que la crainte de faire naître de la jalousie entre nous vous retient: mais que
cette

216 *Les mille & une Nuit,*

cette discretion ne vous arrête pas : nous vous avertissons que le bonheur de celle que vous choisirez ne fera point de jalouses ; car nous sommes convenuës que tous les jours, nous aurons l'une après l'autre le même honneur : & qu'au bout des quarante jour ce sera à recommencer. Choisissez donc librement, & ne perdez pas un tems que vous devez donner au repos dont vous avez besoin.

Il falut céder à leurs instances : Je presentai la main à la Dame qui portoit la parole pour les autres. Elle me donna la sienne, & on nous conduisit à un Apartement magnifique. On nous y laissa seuls, & les autres Dames se retirèrent dans les leurs. . . . Mais il est jour, Sire, dit Scheherazade au Sultan, & vôtre Majesté voudra bien me permettre de laisser le Prince Calender avec sa Dame. Schahriar ne répondit rien,

rien, mais il dit en lui-même en se levant : il faut avouër que le Conte est parfaitement beau : J'aurois le plus grand tort du monde de ne me pas donner le loisir de l'entendre jusqu'à la fin.



LX. N U I T.

DInarzade, sur la fin de la Nuit suivante, ne manqua pas d'adresser ces paroles à la Sultane : si vous ne dormez pas, ma Sœur, je vous prie de nous raconter la suite de la merveilleuse Histoire du troisième Calender. Très volontiers, répondit Scheherazade ; voici de quelle manière le Prince en reprit le fil.

J'avois, dit-il, à peine achevé de m'habiller le lendemain, que les trente-neuf autres Dames vinrent dans mon Appartement tou-

tes parées autrement que le jour précédent. Elles me souhaitèrent le bon jour, & me demandèrent des nouvelles de ma santé. Ensuite elles me conduisirent au bain, où elles me lavèrent elles-mêmes, & me rendirent, malgré moi, tous les services dont on y a besoin: & lors que j'en sortis, elles me firent prendre un autre habit qui étoit encore plus magnifique que le premier.

Nous passâmes la journée presque toujours à Table, & quand l'heure de se coucher fut venue, elles me prièrent encore de choisir une d'entr'elles pour me tenir Compagnie. Enfin, Madame, pour ne vous point ennuyer en répétant toujours la même chose, je vous dirai que je passai une année entière avec les quarante Dames, en les recevant dans mon lit l'une après l'autre; & que pendant tout ce tems là cette vie voluptueuse ne fut point interrompue

rompuë par le moindre chagrin.

Au bout de l'année rien ne pouvoit me surprendre davantage, les quarante Dames au lieu de se présenter à moi avec leur gayeté ordinaire, & me demander comment je me portois, entrèrent un matin dans mon Appartement les jouës baignées de pleurs. Elles vinrent m'embrasser tendrement l'une après l'autre, en me disant : Adieu, cher Prince, Adieu, il faut que nous vous quittons.

Leurs larmes m'attendrirent. Je les supplai de me dire le sujet de leur affliction, & de cette séparation dont elles me parloient : Au nom de Dieu, mes Belles Dames, ajoutai je, aprenez moi s'il est en mon pouvoir de vous consoler, & si mon secours vous est inutile. Au lieu de me répondre précisément : plût à Dieu, dirent-elles, que nous ne vous eussions jamais vû, ni connu ; plusieurs Cavaliers, avant vous,

220 *Les mille & une Nuit,*

nous ont fait l'honneur de nous visiter; mais pas un n'avoit cette grace, cette douceur, cet enjouement, & ce mérite que vous avez. Nous ne savons comment nous pourrons vivre sans vous. En achevant ces paroles elles recommencèrent à pleurer amèrement. Mes aimables Dames, repris-je, de grace ne me faites pas languir davantage: dites-moi la cause de votre douleur. Hélas! répondirent-elles, quel autre sujet seroit capable de nous affliger, que la nécessité de nous séparer de vous? Peut-être ne vous reverrons-nous jamais! si pourtant vous le vouliez bien, & si vous aviez assez de pouvoir sur vous pour cela, il ne seroit pas impossible de nous rejoindre. Mes Dames, repartis-je, je ne comprends rien à ce que vous dites, je vous prie de me parler plus clairement.

Hé bien, dit une d'elles, pour
vous

vous satisfaire, nous sommes toutes Princesses, Filles de Rois. Nous vivons ici ensemble avec l'agrément que vous avez vû ; mais au bout de chaque année ; nous sommes obligées de nous absenter pendant quarante jours pour des devoirs indispensables ; ce qu'il ne nous est pas permis de révéler : après quoi nous revenons dans ce Château. L'année finit hier, il faut que nous vous quittons aujourd'hui : c'est ce qui fait le sujet de nôtre affliction. Avant que de partir, nous vous laissons le clefs de toutes choses, particulièrement celles des cent Portes, où vous trouverez de quoi contenter vôtre curiosité, & adoucir votre solitude pendant nôtre absence. Mais pour vôtre bien & pour nôtre intérêt particulier, nous vous recommandons de vous abstenir d'ouvrir la Porte d'or. Si vous l'ouvrez, nous ne vous reverrons ja-

222 *Les mille Et une Nuit,*

mais, & la crainte que nous en avons, augmente nôtre douleur. Nous espérons que vous profiterez de l'avis que nous vous donnons. Il y va de votre repos, & du bonheur de vôtre vie: prenez-y garde; si vous cédiez à vôtre indiscrete curiosité, vous vous feriez un tort considérable. Nous vous conjurons donc de ne pas commettre cette faute, & de nous donner la consolation de vous retrouver ici dans quarante jours. Nous emporterions bien la Clef de la Porte d'or avec nous; mais ce seroit faire une offense a un Prince tel que vous, que de douter de sa discrétion, & de sa retenue.

Schéherazade vouloit continuer, mais elle vit paroître le jour. Le Sultan, curieux de savoir ce que feroit le Calender seul dans le Château après le départ des quarantes Dames, remit au jour suivant à s'en éclaircir.



LXI. NUIT.

L'Officieuse Dinarzade s'étant réveillée assez long tems avant le jour, apella la Sultane : Si vous ne dormez pas, ma Sœur, lui dit-elle, songez qu'il est tems de raconter au Sultan nôtre Seigneur la suite de l'Histoire que vous avez commencée. Scheherazade alors s'adressant à Schahriar, lui dit: Sire, Vôtre Majesté saura que le Calender poursuivit ainsi son Histoire.

Madame, dit-il, le discours de ces belles Princesses, me causa une véritable douleur. Je ne manquai pas de leur témoigner que leur absence me cauloit beaucoup de peine, & je les remerciai des bons avis qu'elles me donnoient. Je les assurai que j'en profiterois, & que je ferois des

224 *Les mille & une Nuit,*

choses encore plus difficiles pour me procurer le bonheur de passer le reste de mes jours avec des Dames d'un si rare mérite. Nos adieux furent des plus tendres : Je les embrassai toutes l'une après l'autre : elles partirent ensuite & je restai seul dans le Château.

L'agrément de la Compagnie, la bonne chère, les concerts, les plaisirs, m'avoient tellement occupé durant l'année, que je n'avois pas eu le tems, ni la moindre envie de voir les merveilles qui pouvoient être dans ce Palais enchanté. Je n'avois pas fait même attention à mille objets admirables que j'avois tous les jours devant les yeux, tant j'avois été charmé de la beauté des Dames, & du plaisir de les voir uniquement occupées du soin de me plaire. Je fus sensiblement affligé de leur départ, & quoi que leur absence ne dût être que de quarante jours,

jours, il me parut que j'allois passer un siècle sans elles.

Je me promettois bien de ne pas oublier l'avis important qu'elles m'avoient donné de ne pas ouvrir la Porte d'or ; mais comme à cela près, il m'étoit permis de satisfaire ma curiosité, je pris la première des Clefs des autres Portes, qui étoient rangées par ordre.

J'ouvris la première Porte, & j'entrai dans un Jardin fruitier auquel je croi que dans l'Univers il n'y en a point qui soit comparable. Je ne pense pas que celui que nôtre Religion nous promet après la mort puisse le surpasser. La simétrie, la propriété, la disposition admirable des arbres, l'abondance & la diversité des fruits de mille espèces inconnuës, leur fraîcheur, leur beauté, tout ravissoit ma vûë. Je ne dois pas négliger, Madame, de vous faire remarquer que ce Jardin délicieux étoit arrosé d'u-

ne manière fort fingulière: des rigoles creusées avec art & proportion, portoient de l'eau abondamment à la racine des arbres qui en avoient besoin pour pousser leurs premières feuilles & leur fleurs: d'autres en portoient à ceux dont les fruits étoient déjà nouez: d'autres encore moins à ceux où ils grossissoient: d'autres n'en portoient que ce qu'il en falloit précisément à ceux dont le fruit avoit aquis la grosseur convenable, & n'attendoit plus que sa maturité; mais cette grosseur surpassoit de beaucoup celle de fruits ordinaires de nos Jardins. Les autres rigoles enfin, qui aboutissoient aux arbres dont le fruit étoit meur, n'avoient d'humidité que ce qui étoit nécessaire pour le conserver dans le même état sans le corrompre.

Je ne pouvois me lasser d'examiner & d'admirer un si beau lieu, & je n'en serois jamais sorti.

si je n'eusse pas conçu dès lors une plus grande idée des autres choses que je n'avois point vûës. J'en sortis l'esprit rempli de ces merveilles; je fermai la Porte, & ouvris celle qui suivoit.

Au lieu d'un Jardin de fruits, j'en trouvai un de fleurs qui n'étoit pas moins singulier dans son genre. Il renfermoit un parterre spacieux, arrosé non pas avec la même profusion que le précédent, mais avec un plus grand ménagement, pour ne pas fournir plus d'eau que chaque fleur n'en avoit besoin. La Rose, le Jasmain, la Violette, le Narcisse, l'Hyacinthe, l'Anemone, la Tulipe, la Renoncule, l'Oeillet, le Lys, & une infinité d'autres fleurs qui ne fleurissent ailleurs qu'en différens tems, se trouvoient là fleuries toutes à la fois: & rien n'étoit plus doux que l'air qu'on respiroit dans ce Jardin.

J'ouvris la troisiéme Porte : j'y trouvai une Voliere très - vaste. Elle étoit pavée de marbre de plusieurs sortes de couleurs, du plus fin & du moins commun. La Cage étoit de sandal & de bois d'aloës : elle renfermoit une infinité de Rossignols, de Char-donnerets, de Serins, d'Alouettes, & d'autres oiseaux encore plus harmonieux dont je n'avois entendu parler de ma vie. Les vases où étoit leur grain & leur eau, étoient de Jaspe ou d'Agathe la plus précieuse.

D'ailleurs, cette Volière étoit d'une grande propreté : à voir sa capacité, je jugeois qu'il ne falloit pas moins de cent personnes pour la tenir aussi nette qu'elle étoit : personne toutefois n'y paroissoit, non plus que dans les Jardins où j'avois été, dans lesquels je n'avois pas remarqué une mauvaise herbe, ni la moindre superfluité qui m'eut blessé la vûe.

Le

Le Soleil étoit déjà couché, & je me retirai charmé du ramage de cette multitude d'oiseaux qui cherchoient alors à se percher dans l'endroit le plus commode, pour jouir du repos de la Nuit. Je me rendis à mon Appartement, résolu d'ouvrir les autres Portes les jours suivans, à l'exception de la centième.

Le lendemain je ne manquai pas d'aller ouvrir la quatrième Porte. Si ce que j'avois vû le jour précédent avoit été capable de me causer de la surprise, ce que je vis alors, me ravit en extase. Je mis le pied dans une grande Cour environnée d'un Bâtiment d'une architecture merveilleuse, dont je ne vous ferai point la description pour éviter la prolixité.

Ce Bâtiment avoit quarante Portes toutes ouvertes, dont chacune donnoit entrée dans un

Trefor; & de tous ces Trefors il y en avoit plusieurs qui valoient mieux que les plus grands Royaumes; Le premier contenoit des monceaux de Perles, & ce qui passe toute croyance, les plus precieuses, qui étoient grosses comme des œufs de pigeon, surpassoient en nombre les médiocres. Dans le second Trefor il y avoit des Diamans, des Escarboucles, & des Rubis. Dans le troisiéme Des Emeraudes. Dans le quatiéme de l'Or en lingots Dans le cinquiéme du monnoyé. Dans le fixiéme de l'Argent en lingots. Dans les deux suivans du monnoyé. Les autres contenoient des Amethistes, des Chrysolistes, des Topazes, des Opales, des Turquoisés, des Hyacinthes, & toutes les autres Pierres fines que nous connoissons: sans parler de l'Agathe, du Jaspe, de la Cornaline & du Corral, dont il y avoit un magasin
rem-

rempli, non seulement de branches, mais même d'arbres entiers.

Rempli de surprise & d'admiration, je m'écriai après avoir vû toutes ces Richesses; Non, quand tous les Tresors de tous les Rois de l'Univers seroient assemblez en un même lieu, ils n'aprouchoient pas de ceux-ci, Quel est mon bonheur de posséder tout ces biens avec tant d'admirables Princesses.

Je ne m'arrêterai point, Madame, vous faire le détail de toutes les autres choses rares & précieuses que je vis les jours suivans. Je vous dirai seulement qu'il ne me fallut pas moins de trente-neuf jours pour ouvrir les quatrevingt-dix-neuf Portes, & admirer tout ce qui s'offrit à ma vûë. Il ne me restoit plus que la centième Porte dont l'ouverture m'étoit défendue.

Le jour qui vint éclairer l'Appartement du Sultan des Indes,
im-

232. *Les mille & une Nuit,*
imposa silence à Scheherazade en
cet endroit. Mais cette Histoire
faisoit trop de plaisir à Schahriar,
pour qu'il n'en voulût pas enten-
dre la suite le lendemain. Ce Prin-
ce se leva dans cette résolution.

* * * * *
* * * * *

LXII. N U I T.

DInarzade qui ne souhaitoit
pas moins ardemment que
Schahriar d'apprendre quel-
les merveilles pouvoient être
renfermées sous la Clef de la cen-
tième Porte, apella la Sultane
de très bonne heure. Si vous
ne dormez pas, ma Sœur, lui
dit-elle, je vous prie d'achever
la surprenante Histoire du troi-
sième Calender. Il la continua
de cette sorte, dit Scheherazade.

J'étois, dit-il, au quarantié-
me jour depuis le depart des
charmantes Princeffes. Si j'avois
pû

pû ce jour là conserver sur moi le pouvoir que je devois avoir, je serois aujourd'hui le plus heureux de tous les hommes, au lieu que j'en suis le plus malheureux. Elles devoient arriver le lendemain, & le plaisir de les revoir devoit servir de frein à ma curiosité; mais par une foiblesse dont je ne cesserai jamais de me repentir, je succombai à la tentation du démon, qui ne me donna point de repos que je ne me fusse livré moi-même à la peine que j'ai éprouvée.

J'ouvris la porte fatale que j'avois promis de ne pas ouvrir, & je n'eus pas avancé le pied pour entrer, qu'une odeur assez agréable, mais contraire à mon tempérament, me fit tomber évanoui. Néanmoins, je revins à moi, & au lieu de profiter de cet avertissement, de renfermer la Porte, & de perdre l'envie de satisfaire ma curiosité, j'entrai
après

234 *Les mille & une Nuits,*

après avoir attendu quelque tems que le grand air eût modéré cette odeur. Je n'en fus plus incommodé.

Je trouvai un lieu vaste, bien vouté, & dont le pavé étoit parfemé de safran. Plusieurs flambeaux d'or massif avec des bougies allumées qui rendoient l'odeur d'aloës & d'ambre gris, y servoient de lumière; & cette illumination étoit encore augmentée par des lampes d'or & d'argent remplies d'une huile composée de diverses sortes d'odeurs.

Parmi un assez grand nombre d'objets qui attirèrent mon attention, j'aperçus un cheval noir, le plus beau & le mieux fait qu'on puisse voir au Monde. Je m'approchai de lui pour le considérer de près: je trouvai qu'il avoit une selle & une bride d'or massif, d'un ouvrage excellent: que son auge d'un côté étoit

étoit rempli d'orge mondée & de sésame, & de l'autre, d'eau de rose. Je le pris par la bride, & le tirai dehors pour le voir au jour. Je le montai, & voulus le faire avancer; mais comme il ne branloit pas, je le frappai d'une housfine que j'avois ramassée dans son écurie magnifique. Mais à peine eut-il senti le coup, qu'il se mit à hannir avec un bruit horrible, puis étendant des aîles, dont je ne m'étois point aperçu, il s'éleva dans l'air à perte de vûë. Je ne songeai plus qu'à me tenir ferme, & malgré la frayeur dont j'étois saisi, je ne me tenois pas mal. Il reprit ensuite son vol vers la terre, & se posa sur le toit en terrasse d'un Château, où sans me donner le tems de mettre pied à terre, il me secoua si violemment qu'il me fit tomber en arrière, & du bout de sa queue il me creva l'œil droit.

Voilà de quelle manière je dé-
vins

vins borgne; & je me souvins alors de ce que m'avoient prédit les dix jeunes Seigneurs. Le cheval reprit son vol, & disparut. Je me relevai fort affligé du malheur que j'avois cherché moi-même. Je marchai sur la terrasse, la main sur mon œil qui me faisoit beaucoup de douleur. Je descendis, & me trouvai dans un Salon qui me fit connoître par les dix Sofas disposez en rond, & un autre moins élevé au milieu, que ce Château étoit celui d'où j'avois été enlevé par le Roc.

Les dix jeunes Seigneurs Borgnes n'étoient pas dans le Salon. Je les y attendis, & ils arrivèrent peu de tems après avec le Vieillard. Ils ne parurent pas étônnez de me revoir, ni de la perte de mon œil. Nous sommes bien fachez, me dirent-ils, de ne pouvoir vous féliciter sur votre retour de la manière que
nous

nous le souhaiterions. Mais nous ne sommes pas la cause de votre malheur. J'aurois tort de vous en accuser, leur répondis je: je me le suis attiré moi-même, & je m'en impute toute la faute. Si la consolation des malheureux, reprirent-ils, est d'avoir des semblables, nôtre exemple peut nous en fournir un sujet. Tout ce qui vous est arrivé nous est arrivé aussi. Nous avons goûté toute sorte de plaisirs pendant une année entière. Et nous aurions continué de jouir du même bonheur, si nous n'eussions pas ouvert la Porte d'or pendant l'absence des Princesses. Vous n'avez pas été plus sage que nous, & vous avez éprouvé la même punition. Nous voudrions bien vous recevoir parmi nous pour faire la pénitence que nous faisons: & dont nous ne savons pas de combien sera la durée; mais nous vous avons déjà déclaré les raisons

sons

238 *Les mille & une Nait,*

sons qui nous en empêchent. C'est pourquoi, retirez-vous, & vous en allée à la Cour de Bagdad; vous y trouverez celui qui doit décider de votre destinée. Ils m'enseignèrent la route que je devois tenir, & je me séparai d'eux.

Je me fis raser en chemin la barbe & les fourcils, & pris l'habit de Calender. Il y a long tems que je marche. Enfin, je suis arrivé aujourd'hui en cette Ville à l'entré de la Nuit. J'ai rencontré à la Porte ces Calenders mes Confrères, tous étrangers comme moi. Nous avons été tous trois fort surpris de nous voir borgnes du même oeil. Mais nous n'avons pas eu le tems de nous entretenir de cette disgrâce qui nous est commune. Nous n'avons eu, Madame, que celui de venir implorer le secours que vous nous avez généreusement accordé.

Le

Le troisiéme Calender ayant achevé de raconter son Histoire, Zobéide prit la parole, & s'adressant à lui & à ses Confrères allez, dit-elle, vous êtes libres tous trois, retirez-vous où il vous plaira. Mais l'un d'entr'eux lui répondit. Madame, nous vous supplions de nous pardonner nôtre curiosité, & de nous permettre d'entendre l'Histoire de ces Seigneurs qui n'ont point encore parlé, Alors la Dame se tournant du côté du Calife, du Visir Giafar, & de Mesrour, qu'elle ne connoissoit pas pour ce qu'ils étoient, leur dit: c'est à vous à me raconter vôtre Histoire, parlez.

Le Grand Visir Giafar qui avoit toujourns porté la parole, répondit encore à Zobéide: Madame, pour vous obéir, nous n'avons qu'à répéter ce que nous avons déjà dit avant que d'entrer chez vous. Nous sommes, poursuivit

240 *Les mille & une Nuit,*
suivit-il, des Marchands de
Mouffol, & nous venons à Bag-
dad négocier nos Marchandises
qui sont en Magasin dans un
Khan où nous sommes logez.
Nous avons diné aujourd'hui a-
vec plusieurs autres personnes de
notre profession, chez un Mar-
chand de cette Ville, lequel a-
près nous avoir régalez de mets
délicats & de vins exquis, à fait
venir des danseurs & des dan-
seuses avec des chanteurs & des
joteurs d'instrumens. Le grand
bruit que nous faisons tous en-
semble a attiré le Guet, qui a ar-
rêté une partie des gens de l'as-
semblée; pour nous, par bon-
heur, nous nous sommes sau-
vez; mais comme il étoit déjà
tard, & que la porte de notre
Khan étoit déjà fermée, nous ne
savions où nous retirer. Le ha-
zard a voulu que nous ayons pas-
sé par votre rue, & que nous
ayons entendu qu'ou se réjouis-
soit

foit chez vous. Cela nous a déterminé à fraper à vôtre porte. Voila, Madame, le compte que nous avons à vous rendre pour obéir à vos ordres.

Zobéïde apres avoir écouté ce discours, sembloit hésiter sur ce qu'elle devoit dire. De quoi les Calenders s'apercevant, la supplièrent d'avoir pour les trois prétendus Marchands de Moussol la même bonté qu'elle avoit eu pour eux. Hé bien, leur dit-elle, j'y consens. Je veux que vous m'ayez tous la même obligation. Je vous fais grace, mais c'est à condition que vous sortirez tous de ce logis présentement, & que vous vous retirerez où il vous plaira. Zobéïde ayant donné cet ordre d'un ton qui marquoit qu'elle vouloit être obéie, le Calife, le Visir, Mesrour, les trois Calenders & le Porteur, sortirent sans replique : car la presence des sept Esclaves armez

les tenoient en respect. Lors qu'ils furent hors de la maison, & que la porte fut fermée, le Calife dit aux Calenders, sans leur faire connoître qui il étoit; & vous Seigneurs, qui êtes étrangers, & nouvellement arrivés en cette Ville, de quel côté allez-vous présentement qu'il n'est pas encore jour? Seigneur, leur répondirent-ils, c'est ce qui nous embarrasse. Suivez-nous, reprit le Calife, nous allons vous tirer d'embarras. Après avoir achevé ces paroles, il parla bas au Visir, & lui dit: Conduisez-les chez vous, & demain matin vous me les amènerez. Je veux faire écrire leurs Histoires; elles méritent bien d'avoir place dans les Annales de mon Règne.

Le Visir Giafar emmena avec lui les trois Calenders, le Porteur se retira dans sa maison, & le Calife, accompagné de Mesrour, se rendit à son Palais. Il se coucha,
mais

mais il ne pût fermer l'œil, tant il avoit l'esprit agité de toutes les choses extraordinaires qu'il avoit vûës & entendûës: Il étoit sur tout fort en peine de savoir qui étoit Zobéide; quel sujet elle pouvoit avoir de maltraiter les deux Chiennes noires, & pourquoi Amine avoit le sein meurtri. Le jour parut qu'il étoit encore occupé de ces pensées. Il se leva, & se rendit dans la Chambre où il tenoit son Conseil & donnoit Audience, il s'assit sur son Trône.

Le Grand Visir arriva peu de tems après, & lui rendit ses respects à son ordinaire. Visir, lui dit le Calife, les affaires que nous aurions à régler presentement ne sont pas fort pressantes: celle des trois Dames & des deux Chiennes noires l'est davantage. Je n'aurai pas l'esprit en repos que je ne sois pleinement instruit de tant de choses qui m'ont surpris. Allez, faites venir ces Dames, &

244 *Les mille & une Nuit*,
amenes en même tems les Calen-
ders. Partez, & souvenez-vous
que jattens impatiemment vôtre
retour.

Le Visir qui connoissoit l'hu-
meur vive & bouillante de son
Maître, se hâta de lui obéir; il
arriva chez les Dames, & leur
exposa d'une manière très hon-
nête l'ordre qu'il avoit de les con-
duire au Calife, sans toutefois
leur parler de ce qui s'étoit passé
la Nuit chez elles.

Les Dames se couvrirent de
leur voile, & partirent avec le
Visir, qui prit en passant chez lui
les trois Calenders, qui avoient
eu le tems d'apprendre qu'ils a-
voient vû le Calife & qu'ils lui
avoient parlé sans le connoître.
Le Visir les mena au Palais, &
s'aquita de sa Commission avec
tant de diligence que le Calife
en fut fort satisfait. Ce Prince,
pour garder la bienséance devant
tous les Officiers de sa Maison
qui

qui étoient présens, fit placer les trois Dames derrière la portière de la Salle qui conduisoit à son Appartement, & retint pres de lui les trois Calenders qui firent assez connoître par leurs respects, qu'ils n'ignoroient pas devant qui ils avoient l'honneur de paroître.

Lors que les Dames furent placées, le Calife se tourna de leur côté, & leur dit : Mesdames, en vous aprenant que je me suis introduit chez vous cette Nuit déguisé en Marchand, je vais sans doute vous allarmer. Vous craindrez de m'avoir offensé, & vous croirez, peut-être, que je ne vous ai fait venir ici, que pour vous donner des marques de mon ressentiment, mais assurez-vous : Soyez persuadées que j'ai oublié le passé, & que je suis même très content de vôtre conduite. Je souhaiterois que toutes les Dames de Bagdad eussent-autant de sagesse que vous m'en avez fait

voir, Je me souviendrai toujours de la modération que vous eûtes après l'incivilité que nous avons commise. J'étais alors Marchand de Mouffol, mais je suis à présent Haroun Alrafchid, le septième Calife de la glorieuse Maison d'Abbas, qui tiens la place de nôtre grand Prophete. Je vous ai mandées seulement pour savoir de vous qui vous êtes, & vous demander pour quel sujet l'une de vous, après avoir maltraité les deux Chiennes noires, a pleuré avec elles. Je ne suis pas moins curieux d'apprendre pourquoi u, ne autre a le sein tout couvert de cicatrices.

Quoi que le Calife eût prononcé ces paroles très distinctement, & que les trois Dames les eussent entenduës, le Visir Giafar, par un air de Cérémonie, ne laissa pas de leur répéter... Mais, Sire, dit Scheherazade, il est jour : Si vôtre Majesté veut que je lui
racon-

raconte la suite, il faut qu'elle ait la bonté de prolonger encore ma vie jusqu'à demain. Le Sultan y consentit, jugeant bien que Scheherazade lui conteroit l'Histoire de Zobéïde, qu'il n'avoit pas peu d'envie d'entendre.



LXIII. NUIT.

MA chère Sœur, s'écria Dinarzade sur la fin de la Nuit, si vous ne dormez pas, dites-nous, je vous en conjure, l'Histoire de Zobéïde, car cette Dame, la raconta sans doute au Calife. Elle n'y manqua pas, répondit Scheherazade. Dès que le Prince l'eut rassurée par le discours qu'il venoit de faire; elle lui donna de cette sorte la satisfaction qu'il lui demandoit.



HISTOIRE

De Zobéïde.

COMmandeur des Croyans, dit-elle, l'Histoire que j'ai à raconter à vôtre Majesté, est une des plus surprenantes dont on ait jamais ouï parler. Les deux Chiennes noires & moi, sommes trois Sœurs nées d'une même Mère, & d'une même Père. & je vous dirai par quel accident étrange elles ont été changées en Chiennes.

Les deux Dames qui demeurent avec moi & qui sont ici présentes, sont aussi mes Sœurs de même Père; mais d'une autre Mère. Celle qui a le sein couvert de cicatrices se nomme Amine, l'autre s'apelle Safie, & moi Zobéïde.

Après la mort de nôtre Père, le bien qu'il nous avoit laissé fut
par-

partagé entre nous également, & lorsque ces deux dernières sœurs eurent touché leur portion : elles se séparèrent & allèrent demeurer en particulier avec leur Mère. Mes deux autres Sœurs & moi restâmes avec la nôtre qui vivoit encore, & qui depuis en mourant nous laissa à chacune mille sequins.

Lors que nous eûmes touché ce qui nous appartenoit, mes deux aînées, car je suis la cadette, se marièrent, suivirent leurs Maris, & me laissèrent seule. Peu de tems après leur mariage, le Mari de la première vendit tout ce qu'il avoit de biens & de meubles, & avec l'argent qu'il en put faire, & celui de ma Sœur, ils passèrent tous deux en Afrique : La le Mari dépensa en bonne chère & en débauche tout son bien & celui que ma Sœur lui avoit aporté. Ensuite, se voyant réduit à la dernière misère, il trouva un prétexte pour la répudier & la chassa.

Elle revint à Bagdad, non sans avoit souffert des maux incroyables dans un si long Voyage. Elle vint se réfugier chez moi dans un état si digne de pitié, qu'elle n'auroit inspiré aux cœurs les plus durs. Je la recûs avec toute l'affection qu'elle pouvoit attendre de moi. Je lui demandai pourquoi je la voyois dans une si malheureuse situation; elle m'aprit en pleurant la mauvaise conduite de son Mari & l'indigne traitement qu'il lui avoit fait. Je fus touchée de son malheur, & j'en pleurai avec elle. Je la fis ensuite entrer au Bain, je lui donnai de mes propres habits, & lui dis: Ma Sœur, vous êtes mon aînée, & je vous regarde comme ma Mère, Pendant votre absence Dieu a beni le peu de bien qui m'est tombé en partage, & l'emploi que j'en fais à nourrir & à élever des Vers à soye. Comptez que je n'ai rien qui ne soit à vous, & dont vous ne puissiez disposer comme moi-même. Nous

Nous demeurâmes ensemble & vécûmes pendant plusieurs mois en fort bonne intelligence. Comme nous nous entretenions souvent de nôtre troisiéme Soeur, & que nous étions surprises de ne pas apprendre de ses nouvelles, elle arriva en aussi mauvais état que nôtre aînée. Son Mari l'avoit traitée de la même sorte : je la reçus avec la même amitié.

Quelque tems après, mes deux Soeurs, sous prétexte qu'elles m'étoient à charge, me dirent qu'elles étoient dans le dessein de se remarier. Je leur répondis que si elles n'avoient pas d'autres raisons que celle de m'être à charge, elles pouvoient continuer de demeurer avec moi en toute sûreté. Que mon bien suffisoit pour nous entretenir toutes trois d'une manière conforme a nôtre condition. Mais, ajoûtai-je, je crains plutôt que vous n'ayez véritablement envie de vous remarier. Si cela étoit,

étoit, je vous avouë, que j'en serois fort étonnée. Après l'expérience que vous avez du peu de satisfaction qu'on a dans le mariage, y pouvez-vous penser une secondefois? Vous savez combien il est rare de trouver un Mari parfaitement honnête homme. Croyez-moi, continuons de vivre ensemble le plus agréablement qu'il nous sera possible.

Tout ce que je leur dis fut inutile Elles avoient pris la résolution de se remarier, elles l'exécutent, Mais elles revinrent me trouver au bout de quelques mois, & me faire mille excuses de n'avoir pas suivi mon conseil. Vous êtes notre cadette, dirent-elles, mais vous êtes plus sage que nous. Si vous voulez bien nous recevoir encore dans votre maison, & nous regarder comme vos Esclaves; il ne nous arrivera plus de faire une si grande faute. Mes chères Sœurs, leur répondis-je, je n'ai point
changé

changé à votre égard depuis notre dernière séparation, revenez & jouissez avec moi de ce que j'ai. Je les embrassai, & nous demeurâmes ensemble comme auparavant.

Il y avoit un an que nous vivions dans une union parfaite; & voyant que Dieu avoit béni mon petit fond, je formai le dessein de faire un voyage par mer, & hasarder quelque chose dans le Commerce. Pour cet effet, je me rendis avec mes deux Sœurs à Balsora, où j'achetai un Vaisseau tout équipé, que je chargeai des Marchandises que j'avois fait venir le Bagdad. Nous mîmes à la voile avec un vent favorable, & nous sortîmes bien-tôt du Golfe Persique. Quand nous fûmes en pleine mer, nous prîmes la route des Indes, & après vint jours de navigation, nous vîmes terre. C'étoit une Montagne fort haute, au pied de laquelle nous aperçûmes une Ville de grande apparence. Comme

nous avions le vent frais nous arrivâmes de bonne heure au Port, & nous y jettâmes l'ancre.

Je n'eus pas la patience d'attendre que mes Sœurs fussent en état de m'accompagner; je me fis débarquer seule, & j'allai droit à la Porte de la Ville. J'y vis une garde nombreuse de gens assis, & d'autres qui étoient debout avec un bâton à la main. Mais ils avoient tous l'air si hideux que j'en fus effrayée. Remarquant toutefois qu'ils étoient immobiles, & qu'ils ne remuoient pas même les yeux, je me rassurai, & m'étant approchée d'eux, je reconnus qu'ils étoient pétrifiés.

J'entrai dans la Ville, & passai par plusieurs rues où il y avoit des hommes d'espace en espace dans toutes sortes d'attitudes, mais ils étoient tous sans mouvement & pétrifiés. Au quartier des Marchands, je trouvai la plupart des Boutiques fermées, & j'aperçus
dans

dans celles qui étoient ouvertes, des personnes aussi pétrifiéz. Je jettai la vûë sur les cheminées, & n'en voyant pas sortir de fumée, cela me fit juger que tout ce qui étoit dans les maisons, de même que ce qui étoit dehors, étoit changé en pierre.

Etant arrivée dans une vaste place au milieu de la Ville, je découvris une grande Porte couverte de plaques d'or, & dont les deux battans étoient ouverts. Une portière d'étoffe de soye paroissoit tirée devant, & l'on voyoit une lampe suspenduë au dessus de la Porte. Après avoir considéré le Bâtiment, je ne doutai pas que ce ne fut le Palais du Prince qui régnoit en ce Pais-là. Mais fort étonnée de n'avoir rencontré aucun être vivant, j'allai jusque là dans l'espérance d'en trouver quelqu'un. Je levai la portière, & ce qui augmenta ma surprise, je ne vis sous le vestibule que quelques Portiers

Portiers ou Gardes pétrifiés, les uns debout & les autres assis, où à demi couchés.

Je traversai une grande cour où il y avoit beaucoup de monde. Les uns sembloient aller, & les autres venir, & néanmoins ils ne bougeoient de la place, parce qu'ils étoient pétrifiés comme ceux que j'avois déjà vus. Je passai dans une seconde cour, & de celle-là dans une troisième; mais ce n'étoit partout qu'une solitude & il y régnoit un silence affreux.

M'étant avancée dans une quatrième cour, je vis en face un très beau Bâtiment dont les fenêtres étoient fermées d'un trillis d'Or massif. Je jugeai que c'étoit l'Appartement de la Reine J'y entrâi. Il y avoit dans une grande Salle plusieurs Eunuques noirs pétrifiés. Je passai ensuite dans une chambre très richement meublée, où j'aperçûs une Dame aussi changée en pierre: Je
con-

connus que c'étoit la Reine à une Couronne d'Or qu'elle avoit sur la tête, & un Collier de Perles très rondes & plus grosses que des noisettes. Je les examinai de près, & il me parut qu'on ne pouvoit rien voir de plus beau.

J'admirai quelque tems les richesses & la magnificence de cette Chambre, & sur tout le tapis de pied, les couffins, & le Sofa garni d'une étofe des Indes à fond d'Or avec des figures d'hommes & d'animaux en argent trait d'un travail admirable.

Scheherazade auroit continué de parler; mais la clarté du jour vint mettre fin à sa Narration. Le Sultan fut charmé de ce recit. Il faut, dit-il, en se levant, que je sache à quoi aboutira cette pétrification d'hommes étonnante.



LXIV. NUIT.

DInarzade, qui avoit pris beaucoup de plaisir au commencement de l'Histoire de Zobeïde, ne manqua pas d'appeler la Sultane avant le jour : Si vous ne dormez pas, ma Sœur, lui dit-elle, je vous supplie de nous apprendre ce que vit encore Zobeïde dans ce Palais singulier où elle étoit entrée. Voici, répondit Scheherazade, comment cette Dame continua de raconter son Histoire au Calife.

Sire, dit-elle, de la Chambre de la Reine pétrifiée, je passai dans plusieurs autres Apartemens & Cabinets propres & magnifiques qui me conduisirent dans une Chambre d'une grandeur extraordinaire, où il y avoit un Trône d'or massif, élevé de quelques degrez, & enrichi de grosses

fes

ses Emeraudes enchassées ; & sur le Trône, un lit d'une riche étoffe, sur laquelle éclatoit une broderie de Perles. Ce qui me surprit plus que tout le reste : ce fut une lumière brillante qui partoit de dessus ce lit. Curieuse de savoir ce qui la rendoit, je montai, & avançant la tête, je vis sur un petit tabouret un Diamant gros comme un œuf d'Autruche, & si parfait, que je n'y trouvai nul défaut. Il brilloit tellement que je ne pouvois en soutenir l'éclat en le regardant au jour.

Il y avoit au chevet du lit de l'un & de l'autre côté, un flambeau allumé dont je ne compris pas l'usage. Cette circonstance néanmoins me fit juger qu'il y avoit quelqu'un vivant dans ce superbe Palais, car je ne pouvois croire que ces flambeaux pussent s'entretenir allumés d'eux-mêmes. Plusieurs autres singularitez m'arrêtèrent dans cette chambre, que

que le seul Diamant dont je viens de parler, rendoit inestimable.

Comme toutes les portes étoient ouvertes, ou poussées seulement, je parcourus encore d'autres Apartemens aussi beaux que ceux que j'avois déjà vûs. J'allai jusqu'aux offices & aux garde-meublés qui étoient remplis de richesses infinies; & je m'occupai si fort de toutes ces merveilles, que je m'oublia moi-même. Je ne pensois plus ni à mon Vaisseau, ni à mes Soeurs; je ne songeois qu'à satisfaire ma curiosité. Cependant, la Nuits'approchoit, & son aproche m'avertissant qu'il étoit tems de me retirer; je voulus reprendre le chemin des cours par où j'étois venuë; mais il ne fut pas aisé de le trouver. Je m'égarai dans les Apartemens, & me retrouvant dans la grande Chambre où étoient le Trône, le Lit, le gros Diamant, & les Flambeaux allumez, je résolus d'y pas-

passer la Nuit, & de remettre au lendemain de grand matin à regagner mon Vaisseau. Je me jetai sur le lit, non sans quelque frayeur de me voir seule dans un lieu si desert, & ce fut sans doute, cette crainte qui m'empêcha de dormir.

Il étoit environ minuit, lors que j'entendis la voix comme d'une homme qui lisoit l'Alcoran de la même manière & du ton que nous avons coûtume de le lire dans nos Temples. Cela me donna beaucoup de joye. Je me levai aussi-tôt, & prenant un flambeau pour me conduire, j'allai de Chambre en Chambre du côté où j'entendois la vois. Je m'arrêtai a la porte d'un Cabinet d'où je ne pouvois douter qu'elle ne partît. Je posai le flambeau à terre, & regardant par une fente, il me parut que c'étoit un Oratoire En effet, il y avoit, comme dans nos Temples, une Niche
qui

qui marquoit où il falloit se tourner pour faire la Prière, des lampes suspenduës & allumées, & deux chandeliers avec de gros cierges de cire blanche allumez de même.

Je vis aussi un petit tapis étendu de la forme de ceux qu'on étend chez nous pour se poser dessus, & faire la Prière. Un jeune homme de bonne mine assis sur ce tapis, recitoit avec grand attention l'Alcoran qui étoit posé devant lui sur un petit pupitre. A cette vûë, ravie d'admiration, je cherchois en mon esprit comment il se pouvoit faire qu'il fût le seul vivant dans une Ville où tout le monde étoit pétrifié, & je ne doutois pas qu'il n'y eût en cela quelque chose de très merveilleux.

Comme la porte n'étoit que poussée, je l'ouvris ; j'entrai, & me tenant debout devant la Niche, je fis cette prière à haute voix. *Louange à Dieu qui nous a favorisé d'une heureuse Navigation.*

Qu'il

Qu'il nous fasse la grace de nous protéger de même jusqu'à nôtre arrivée en nôtre Pais. Ecoutez-moi, Seigneur, & exaucez ma prière.

Le jeune homme jetta les yeux sur moi, & me dit : Ma bonne Dame, je vous prie de me dire qui vous êtes, & ce qui vous a amenée en cette Ville desolée. En récompense, je vous apprendrai qui je suis, ce qui m'est arrivé, pour quel sujet les Habitans de cette Ville sont réduits en l'état où vous les avez vûs, pourquoi moi seul je suis sain & sauf dans un defastre si épouvantable.

Je lui racontai en peu de mots d'où je venois, ce qui m'avoit engagée à faire ce Voyage, & de qu'elle maniere j'avois heureusement pris port après une navigation de vingt jours. En achevant je le supliai de s'aquiter à son tour de la promesse qu'il m'avoit faite, & je lui témoignai combien j'étois frappée de la desolation affreuse que j'avois remarquée dans tous les

les endroits par où j'avois passé.

Ma chère Dame; dit alors le jeune Homme, donnez-vous un moment de patience. A ces mots il ferma l'Alcoran, le mit dans un étui précieux, & le posa dans la Niche. Je pris ce tems là pour le confiderer attentivement, & je lui trouvai sans de grace & de beauté, que je sentis des mouvemens que je n'avois jamais sentis jusqu'alors. Il me fit asseoir près de lui, & avant qu'il commençât son discours, je ne pus m'empêcher de lui dire d'un air qui lui fit connoître les sentimens qu'il m'avoit inspirez: Aimable Seigneur, cher objet de mon ame, on ne peut attendre avec plus d'impatience que j'attens l'éclaircissement de tant de choses surprenantes, qui ont frappé ma vûë depuis le premier pas que j'ai fait pour entrer en votre Ville; & ma curiosité ne sauroit être assez-tôt satisfaite. Parlez. je vous en conjure, apprenez-moi par quel miracle vous êtes

êtes seul en vie parmi tant de personnes mortes d'une manière inouï.

Scheherazade s'interrompt en cet endroit; & dit à Schahriar: Sire, votre Majesté, ne s'aperçoit peut-être pas qu'il est jour. Si je continuois de parler, j'abuserois de vôtre attention. Le Sultan se leva, résolu d'entendre la Nuit suivante la suite de cette merveilleuse Histoire.

* * * * *

LXV. NUIT.

SI vous ne dormez pas, ma Soeur, s'écria Dinarzade, le lendemain avant le jour, je vous prie de reprendre l'Histoire de Zobéïde, & de nous raconter ce qui le passa entr'elle & le jeune Homme vivant qu'elle rencontra dans ce Palais dont vous nous avez fait une si-belle description. Je vais vous satisfaire, répondit

la Sultane; Zobéide poursuivit son Histoire dans ces termes.

Madame, me dit le jeune Homme vous m'avez fait assez voir que vous avez la connoissance du vrai Dieu, par la Prière que vous venez de lui adresser, Vous allez entendre un effet très remarquable de sa grandeur & de sa puissance. Je vous dirai que cette Ville étoit la Capitale d'un puissant Royaume, dont le Roi mon Père portoit le nom. Ce Prince, toute sa Cour, les Habitans de la Ville, & tous ses autres Sujets étoient Mages, Adorateurs du feu, & de Nardoun ancien Roi des Géans rebelles à Dieu.

Quoi-que né d'un Père & d'une Mère Idolâtres, j'ai eu le bonheur d'avoir dans mon enfance pour gouvernante une bonne Dame Musulmane, qui savoit l'Alcoran par cœur, & l'expliquoit parfaitement bien. Mon Princesse, me disoit-elle souvent
il

il n'y a qu'un vrai Dieu. Prenez garde d'en reconnoître & d'en adorer d'autres. Elle m'apprit à lire en Arabe, & le Livre qu'elle me donna pour m'exercer, fut l'Alcoran. Dès que je fus capable de raison, elle m'expliqua tous les points de cet excellent Livre, & elle m'en inspiroit tout l'esprit à l'insu de mon Père & de tout le monde. Elle mourut, mais ce fut après m'avoir fait toutes les instructions dont j'avois besoin pour être pleinement convaincu des vérités de la Religion Musulmane. Depuis la mort, j'ay persisté constamment dans les sentimens qu'elle m'a fait prendre, & j'ai eu horreur du faux Dieu Nardbum & l'adoration du Feu.

Il y a trois ans & quelques mois qu'une voix bruyante se fit tout à coup entendre par toute la Ville si distinctement, que personne ne perdit une de ces paroles

268 *Les mille & une Nuit,*

qu'elle dit: *Habitans, abandonnez le culte de Nardoun & du Feu; adorez le Dieu unique qui fait misericorde.*

La même voix se fit ouïr trois années de suite, mais, personne ne s'étant converti, le dernier jour de la troisième, à quatre heures du matin, tous les Habitans généralement furent changez en pierre en un instant, chacun dans l'état & la posture où il se trouva. Le Roi mon Père éprouva le même sort. Il fut métamorphosé en une pierre noire, tel qu'on le voit dans un endroit de ce Palais, & la Reine ma Mère eut une pareille destinée.

Jesuis le seul sur qui Dieu n'ait pas fait tomber ce châtiment terrible: Depuis ce tems-là je continuë de le servir avec plus de ferveur que jamais, & je suis persuadé, ma belle Dame, quil vous envoie pour ma consolation; je lui en rends des graces infinies,
CAR

car je vous avouë que cette solitude m'est bien ennuyeuse.

Tout ce recit, particulièrement ces derniers mots acheverent de m'enflamer pour lui. Prince, lui dis-je, il n'en faut pas douter, c'est la Providence qui ma attirée dans vôtre Port pour vous présenter l'occasion de vous éloigner d'un lieu si funeste. Le Vaisseau sur lequel je suis venuë, peut vous persuader que je suis en quelque consideration à Bagdad, où j'ai l'aissé d'autres biens assez considérables. J'ose vous y offrir une retraite jusqu'à-ce que le puissant Commandeur des Croyans, le Yicaire du grand Prophete que vous reconnoissez, vous ait rendu tous les honneurs que vous méritez. Ce célèbre Prince demeure à Bagdad, & il ne sera pas plûôt informé de vôtre arrivée en la Capitale, qu'il vous fera connoitre qu'on n'implore pas en vain son apui. Il n'est pas possible que vous

demeuriez davantage dans une Ville où tous les objets doivent vous être insupportables. Mon Vaisseau est à votre service, & vous en pouvez disposer absolument. Il accepta l'offre; & nous passâmes le reste de la Nuit à nous entretenir de nôtre embarquement.

Dès que le jour parut nous sortîmes du Palais, & nous nous rendîmes au Port où nous trouvâmes mes Sœurs, le Capitaine, & mes Esclaves fort en peine de moi. Après avoir présenté mes Sœurs au Prince, je leur racontai ce qui m'avoit empêché de revenir au Vaisseau le jour précédent, la rencontre du jeune Prince, son Histoire, & le sujet de la défolation d'une si belle Ville.

Les Matelots employèrent plusieurs jours à débarquer les Marchandises que j'avois aportées, & à Embarquer à leur place, tout ce qu'il y avoit de plus précieux
dans

dans le Palais en Pierreries, en Or & en Argent. Nous laissâmes les Meubles & une infinité de pièces d'Orfèvrerie, parce que nous ne pouvions les emporter. Il nous auroit fallu plusieurs Vaisseaux pour transporter à Bagdad toutes les richesses que nous avions devant les yeux.

Après que nous eûmes chargé le Vaisseau des choses que nous y volûmes mettre, nous primes les provisions & l'eau dont nous jugeâmes avoir besoin pour nôtre Voyage. A l'égard des provisions, il nous en restoit encore beaucoup de celles que nous avions embarquées à Balsora. Enfin, nous mîmes à la voile avec un vent tel que nous pouvions le souhaiter.

En achevant ces paroles, Scheherazade vit qu'il étoit jour. Elle cessa de parler, & le Sultan se leva sans rien dire, mais il se proposa d'entendre jusqu'à la fin l'Histoire.

272 *Les mille Et une Nuit,*
re de Zobéïde, & de ce jeune Prin-
ce, conservé si miraculeusement.



LXVI. NUIT.

SUR la fin de la Nuit suivante, Dinarzade impatiente de savoir qu'el feroit le succès de la navigation de Zobéïde, appellala Sultane. Ma chère Sœur lui dit elle, le jour va paroître, poursuivez de grace l'Histoire d'hier. Dites-nous, si le jeune Prince & Zobéïde arrivèrent heureusement à Bagdad. Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade: Zobéïde reprit ainsi son Histoire, en s'adressant toujors au Calife.

Sire, dit-elle, le jeune Prince, mes Sœurs & moi, nous nous entretenions tous les jours agréablement ensemble. Mais, hélas, nôtre union ne dura pas long tems. Mes Sœurs devinrent jalouses de l'intelligence qu'elles remarquèrent entre le jeune Prince & moi ;
&

& me demandèrent un jour malicieusement ce que nous ferions de lui lors que nous ferions arrivées à Bagdad ! Je m'aperçûs bien qu'elles ne me faisoient cette question que pour découvrir mes sentimens. C'est pourquoi, faisant semblant de tourner la chose en plaisanterie, je leur répondis, que je le prendrois pour mon Epoux : Ensuite me tournant vers le Prince, je lui dis : Mon Prince, je vous supplie d'y consentir. D'abord que nous serons à Bagdad, mon dessein est de vous offrir ma personne pour être vôtre très humble Esclave, pour vous rendre mes services, & vous reconnoître pour le Maître absolu de mes volontez.

Madame, répondit le Prince, je ne sai si vous plaisantez ; mais pour moi je vous déclare fort sérieusement devant Mesdames vos Sœurs, que dès ce moment j'accepte de bon cœur l'offre que vous me faites ; non pas pour vous regarder

274 *Les mille & une Nuit,*

comme une Esclave, mais comme ma Dame & ma Maîtresse, & je ne prétens avoir aucun empire sur vos actions. Mes Sœurs changèrent de couleur a ce discours; & je remarquai depuis ce tems la, qu'elles n'avoient plus pour moi les mêmes sentimens qu'auparavant.

Nous étions dans le Golfe Perifique, & nous aprochions de Balfora, où, avec le bon vent que nous avions toujourns, j'espérois que nous arriverions le lendemain. Mais la Nuit, pendant que je dormois, mes Sœurs prirent leur tems, & me jettèrent a la mer. Elles traitèrent de la même sorte le Prince, qui fut noyé. Je me soutins quelques momens sur l'eau, & par bonheur, ou plutôt par miracle, je trouvai fond. Je m'avançai vers une noirceur, qui me paroissoit terre, autant que l'obscurité me permettoit de la distinguer; effectivement je gagnai une plage, & Je jour me fit connoître que j'étois

tois dans une petite Ile deserte, située environ à vingt mille de Balfora. J'eus bien-tôt fait secher mes habits au Soleil, & en marchant je remarquai plusieurs sortes de fruits, & même de l'eau douce; ce qui me donna quelque espérance que je pourrois conserver ma vie.

Je me reposois à l'ombre, lors que je vis un Serpent ailé fort gros & fort long, qui s'avançoit vers moi, en se demenant à droit & à gauche, & tirant la langue; cela me fit juger que quelque mal le pressoit. Je me levai, & m'apercevant qu'il étoit suivi d'un autre Serpent plus gros, qui le tenoit par la queue, & faisoit ses efforts pour le devorer, j'en eus pitié. Au lieu de fuir, j'eus la hardiesse & le courage de prendre une pierre qui se trouva par hazard près de moi; je la jettai de toute ma force contre le plus gros Serpent: je le frappai à la tête & l'écrasai l'autre se sentant en liberté, ou-

276 *Les mille & une Nuits,*

vrit aussi-tôt ses aîles & s'envola. Je le regardai long tems dans l'air comme une chose extraordinaire; mais l'ayant perdu de vûë je me rassis à l'ombre dans un autre endroit & je m'endormis.

A mon réveil, imaginez-vous quelle fut ma surprise, de voir près de moi une femme noire, qui avoit des traits vifs & agréables, & qui tenoit à l'attache deux chiennes de la même couleur. Je me mis à mon séant, & lui demandai qui elle étoit? Je suis, dit-elle, le Serpent que vous avez delivré de son cruel ennemi il n'y a pas long tems. J'ai crû ne pouvoir mieux reconnoître le service important que vous m'avez rendu, qu'en faisant l'action que je viens de faire. J'ai sù la trahison de vos Sœurs, & pour vous en vanger, d'abord que j'ai été libre par vôtre généreux secours, j'ai apellé plusieurs de mes Compagnes qui sont Fées comme moi: nous avons transféré

porté toute la charge de votre Vaisseau dans vos Magazins de Bagdad ; après quoi nous l'avons submergé. Ses deux chiennes noires font vos Sœurs , à qui j'ai donné cette forme. Mais ce châtiment ne suffit pas , & je veux que vous les traitiez encore de la manière que je vous dirai.

A ces mots , la Fée m'embrassa étroitement d'un de ses bras , & les deux Chiennes de l'autre , & nous transporta chez moi à Bagdad , où je vis dans mon Magazin toutes les richesses dont mon Vaisseau avoit été chargé. Avant que de me quitter elle me livra les deux Chiens , & me dit : Sous peine d'être changée comme elles en Chienne , je vous ordonne , de la part de ce lui qui confond les Mers , de donner toutes les Nuits cent coups de fouet à chacun de vos Sœurs , pour les punir du crime qu'elles ont commis contre votre personne , & contre le jeune

Prince qu'elles ont noyé. Je fus obligée de lui promettre que j'exécuterois son ordre.

Depuis ce tems-là, je les ai traitées chaque nuit à regret, de la manière dont V^ôtre Majesté a été témoin. Je leur témoigne par mes pleurs avec combien de douleur & de répugnance je m'aquite d'un si cruel devoir : & vous voyez bien qu'en cela je suis plus à plaindre qu'à blâmer. S'il y a quelque chose qui me regarde, dont vous puissiez souhaiter d'être informé, ma Soeur Amine vous en donnera l'éclaircissement par le recit de son Histoire.

Après avoir écouté Zobéide avec admiration, le Calife fit prier par son grand Visir l'agréable Amine, de vouloir bien lui expliquer pourquoi elle étoit marquée de cicatrices... Mais, Sire, dit Scheherazade en cet endroit, il est jour ; & je ne dois pas arrêter davantage V^ôtre Majesté Schahriar,

pre-

persuadé que l'Histoire que Scheherazade avoit à raconter feroit le dénouement des précédentes, dit en lui-même; il faut que je me donne le plaisir tout entier. Il se leva & resolut de laisser vivre encore la Sultane ce jour-là.



LXVII. NUIT.

DInarzade souhaitoit passionnément d'entendre l'Histoire d'Amine; c'est pourquoi s'étant reveillée long tems avant le jour, elle dit à la Sultane: Ma chère Sœur, aprenez-moi, je vous en conjure, pourquoi l'aimable Amine avoit le sein tout couvert de cicatrices? J'y consens, répondit Scheherazade; & pour ne pas perdre le tems, vous ferez qu'Amine s'adressant au Calife, commença son Histoire dans ces termes.

H I S.



HISTOIRE.

D'Amine.

COMmandeur des Croyans, dit-elle, pour ne pas répéter les choses dont Vôtre Majesté a déjà été instruite par l'Histoire de ma Sœur, je vous dirai que ma Mère ayant pris une maison pour passer son veuvage en son particulier, me donna en mariage, avec le bien que mon Père m'avoit laissé, à un des plus riches héritiers de cette Ville.

La première année de nôtre mariage n'étoit pas écoulée, que je demeurai Veuve & en possession de tout le bien de mon Mari, qui montoit à quatrevingt-dix mille Sequins. Le revenu seul de cette somme suffisoit de reste pour me faire passer ma vie fort honnêtement. Cependant, dès que les
pre-

premiers six mois de mon deuil furent passés, je me fis faire dix habits différens, d'une si grande magnificence, qu'ils revenoient à mille Sequins chacun, & je commençai au bout de l'année à les porter.

Un jour que j'étois seule occupée à mes affaires Domestiques, on me vint dire qu'une Dame demandoit à me parler. J'ordonnai qu'on la fit entrer. C'étoit une personne fort avancée en âge. Elle me salua en baissant la terre, & me dit en demeurant sur ses genoux : ma bonne Dame, je vous supplie d'excuser la liberté que je prends de vous venir importuner : la confiance que j'ai en votre charité me donne cette hardiesse : Je vous dirai, mon honorable Dame, que j'ai une Fille orpheline, qui doit se marier aujourd'hui, qu'elle & moi sommes étrangères, & que nous n'avons pas la moindre connoissance en cette Ville : cela

nous

282. *Les mille & une Nuit,*

nous donne de la confusion ; car nous voudrions faire connoître à la Famille nombreuse avec laquelle nous allons faire Alliance que nous ne sommes pas des inconnus, & que nous avons quelque crédit. C'est pourquoi, ma charitable Dame, si vous avez pour agréable d'honorer les Nôces de votre présence, nous vous aurons d'autant plus d'obligation, que les Dames de notre País connoîtront que nous ne sommes pas regardées ici comme des misérables, quand elles apprendront qu'une personne de votre rang n'aura pas dédaigné de nous faire un si grand honneur : Mais, hélas, si vous rejetez ma Prière, quelle mortification pour nous ! Nous ne savons à qui nous adresser.

Ce discours que la pauvre Dame entremêla de larmes, me toucha de compassion. Ma bonne Mère, lui dis-je, ne vous affligez pas : Je
veux

veux bien vous faire le plaisir que vous me demandez : Dites-moi où il faut que j'aïlle : je ne veux que le tems de m'habiller un peu proprement. La vieille Dame, transportée de joye à cette réponse, fut plus prompte à me baiser les pieds, que je ne le fus à l'en empêcher. Ma charitable Dame, reprit-elle en se relevant, Dieu vous récompensera de la bonté que vous avez pour vos servantes, & comblera vôtre cœur de satisfactions, de même que vous en comblez le nôtre. Il n'est pas encore besoin que vous preniez cette peire, il suffira que vous veniez avec moi sur le soir à l'heure que je viendrai vous prendre. Adieu. Madame, ajouta-t-elle, jusqu'à l'honneur de vous revoir.

Aussi-tôt que'elle m'eut quitée, je pris celui de mes habits qui me plaisoit davantage, avec un collier de grosses perles, des brassellets, des bagues, & des pendants d'oreil-

284 *Les mille & une Nuit,*

d'oreilles de Diamans les plus fins & les plus brillans. J'eus un pressentiment de ce qui me devoit arriver.

La Nuit commençoit à paroître, lors que la vieille Dame arriva chez moi. d'un air qui marquoit beaucoup de joye. Elle me baïsa la main, & me dit : Ma chère Dame, les Parentes de mon Gendre, qui sont les premières Dames de la Ville, sont assemblées. Vous viendrez quand il vous plaira : me voila prête à vous servir de guide. Nous partîmes aussi-tôt ; Elle marcha devant moi, & je la suivis avec un grand nombre de mes femmes Esclaves proprement habillées. Nous nous arrêtâmes dans une rue fort large, nouvellement balayée & arrosée, à une grande porte éclairée par un fanal, dont la lumière me fit lire cette Inscription qui étoit au dessus de la porte en lettres d'or : *C'est ici la*
de-

demèure éternelle des plaisirs & de la joye. La vieille Dame frapa, & l'on ouvrit à l'instant.

On me conduisit au fond de la Cour, dans une grande Salle, où je fus reçue par une jeune Dame d'une beauté sans pareille. Elle vint au devant de moi, & après m'avoir embrassée, & fait asseoir près d'elle sur un Sofa, où il y avoit un Trône d'un bois précieux rehaussé de Diamans: Madame, me dit-elle, on vous a fait venir ici pour assister à des Nôces, mais j'espère que ces Nôces seront autres que celle que vous vous imaginez. J'ai un Frère qui est le mieux fait de tous les hommes: Il est si charmé du portrait qu'il a entendu faire de votre beauté, que son sort dépend de vous, & qu'il sera très malheureux, si vous n'avez pitié de lui. Il fait le rang que vous tenez dans le monde, & je puis vous assurer que le sien n'est pas indigne de
votre

286 *Les mille & une Nuit,*
vôtre Alliance. Si mes prières ;
Madame, peuvent quelque cho-
se sur vous, je les joins aux sien-
nes, & vous supplie de ne pas re-
jetter l'offre qu'il vous fait de
vous recevoir pour Femme.

Depuis la mort de mon Mari
je n'avois pas encore eu la pensée
de me remarier, mais je n'eus pas
la force de refuser une si belle
personne. D'abord que j'eus con-
senti à la chose par un silence ac-
compagné d'une rougeur qui pa-
rut sur mon visage, la jeune Da-
me frapa des mains : Un Cabinet
s'ouvrit aussi-tôt, & il en sortit
un jeune Homme d'un air si ma-
jestueux, & qui avoit tant de
grace que je m'estimai heu-
reuse d'avoir fait une si belle Con-
quête. Il prit place auprès de
moi, & je connus, par l'entretien
que nous eûmes, que son mérit-
te étoit encore au dessus de ce
que sa Sœur m'en avoit dit.

Lors qu'elle vit que nous étions

con-

contens l'un de l'autre, elle frapa des mains une seconde fois, & un Cadis entra qui dressa nôtre Contrat de mariage, le signa & le fit signer par quatre Témoinns qu'il avoit amenez avec lui. La seule chose que mon nouvel Epoux exigea de moi, fut que je ne me ferois pas voir, ni ne parlerois à aucun homme qu'à lui; il me jura qu'à cette condition j'aurois tout sujet d'être contente de lui. Nôtre mariage fut conclû & achevé de cette manière; ainsi je fus la principale Actrice des Noces auxquelles j'avois été invitée seulement.

Un mois après nôtre mariage, ayant besoin de quelque étoffe, je demandai à mon Mari la permission de sortir pour aller faire cette amplette. Il me l'accorda, & je pris pour m'accompagner la vielle Dame dont j'ai déjà parlé, qui étoit de la maison, & deux de mes Femmes Esclaves.

Quand

Quand nous fumes dans la rue des Marchands, la vieille Dame me dit : Ma bonne Maîtresse, puis que vous cherchez une étoffe de soye, il faut que je vous mène chez un jeune Marchand que je connois ici : il en a de toutes sortes, & sans vous fatiguer à courir de boutique en boutique, je puis vous assurer que vous trouverez chez lui ce que vous ne trouveriez pas ailleurs. Je me laissai conduire ; & nous entrâmes dans la boutique d'un jeune Marchand assez bien fait. Je m'assis, & lui fis dire par la vieille Dame, de me montrer les plus belles étoffes de soye qu'il eût. La Vielle vouloit que je fisse la demande moi-même, mais je lui dis qu'une des conditions de mon mariage étoit de ne parler à aucun homme qu'à mon Mari, & que je ne devois pas y contrevenir.

Le Marchand me montra plusieurs étoffes, dont l'une ayant agréé

agréée plus que les autres, je lui fis demander combien il l'estimoit. Il répondit à la Vieille: Je ne la lui vendrai ni pour or, ni pour argent, mais je lui en ferai un présent, si elle veut bien me permettre de la baiser à la jouë. J'ordonnai à la Vieille de lui dire qu'il étoit bien hardi de me faire cette proposition. Mais au lieu de m'obéir, elle me représenta que ce que le Marchand demandoit n'étoit pas une chose importante: qu'il ne s'agissoit point de parler; mais seulement de présenter la jouë, & que ce seroit une affaire bien-tôt faite. J'avois tant d'envie d'avoir l'étoffe, que je fus assez simple pour suivre ce conseil. La vieille Dame & mes Femmes se mirent devant, afin qu'on ne me vît pas. & je me dévoilai: mais au lieu de baiser, le Marchand me mordit jusqu'au sang.

La douleur & la surprise furent telles, que j'en tombai éva-

je vous prie de vouloir bien continuer l'Histoire d'Amine. Voici comme cette Dame la reprit, répondit Scheherazade,

La Vielle qui m'accompagnoit, poursuivit-elle, extrêmement mortifiée de l'accident qui m'étoit arrivé, tâcha de me rassurer. Ma bonne Maîtresse, me dit-elle, je vous demande pardon: Je suis cause de ce malheur. Je vous ai amenée chez ce Marchand parce qu'il est de mon Pais; & je ne l'aurois jamais crû capable d'une si grande méchanceté; mais ne vous affligez pas: Ne perdons pas de tems: Retournons au logis, je vous donnerai un remède qui vous guérira en trois jours si parfaitement qu'il n'y paroîtra pas la moindre marque. Mon évanouissement m'avoit renduë si foible, qu'à peine pouvois-je marcher. J'arrivai néanmoins au logis; mais je tombai une seconde fois en foiblesse en entrant dans ma cham-

bre. Cependant, la Vielle m'apliqua son remède; je revins à moi & me mis au lit.

La Nuit venuë mon Mari arriva; ils'aperçut que j'avois la tête envelopée, il me demanda ce que j'avois, Je repondis que c'étoit un mal de tête, & j'espérois qu'il en demeurerait-là, mais il prit une bougie, & voyant que j'étois blessée à la jouë, d'où vient cette blessure, me dit-il? Quoi que je ne fusse pas fort criminelle, je ne pouvois me résoudre à lui avouer la chose; faire cet aveu à un Mari me paroissoit choquer la bienséance. Je lui dis que comme j'allois acheter une étoffe de soye avec la permission qu'il m'en avoit donnée, un Porteur chargé de bois avoit passé si près de moi dans une rue fort étroite, qu'un bâton m'avoit fait une égratignure au visage; mais que c'étoit peu de chose.

Cette raison mit mon Mari en colère: Cette action, dit-il, ne demeurera

meurera pas impunie. Je donnerai demain ordre au Lieutenant de Police, d'arrêter tous ces brutaux de Porteurs, & de les faire tous pendre. Dans la crainte que j'eus d'être cause de la mort de tant d'innocens, je lui dis : Seigneur, je serois fâché qu'on fit une si grande injustice, gardez-vous bien de la commettre : Je me croirois indigne de pardon, si j'avois causé ce malheur. Dites-moi donc sincèrement, reprit-il, ce que je dois penser de votre blessure ?

Je lui repartis qu'elle avoit été faite par l'inadvertance d'un vendeur de balais monté sur une âne : qui venoit derrière moi la tête tournée d'un autre côté, que son âne m'avoit poussée si rudement que j'étois tombée, & que j'avois donné de la joue contre du verre. Cela étant, dit alors mon Mari, le Soleil ne se lèvera pas demain que le grand Visir Giafar ne soit averti de cette insolence. Il fera mou-

rir tous ces Marchands de balais. Au nom de Dieu, Seigneur, interrompis je, je vous supplie de leur pardonner, ils ne sont pas coupables. Comment donc, Madame, me dit-il, que faut-il que je croye? Parlez je veux absolument apprendre de votre bouche la vérité. Seigneur, lui répondis-je, il m'a pris un étourdissement, & je suis tombée; voilà le fait.

A ces dernières paroles, mon Epoux perdit patience. Ah? s'écria-t-il, c'est trop long tems écouter des mensonges? En disant cela, il frapa des mains, & trois Esclaves entrèrent. Tirez-la hors du lit, leur dit-il, étendez-la au milieu de la chambre. Les Esclaves exécutèrent son ordre, & comme l'un me tenoit par la tête, & l'autre par les pieds, il commanda au troisiéme d'aller prendre un sabre - & quand il l'eut apporté, frappé, lui dit-il, coupe-lui le corps en deux, & le va jeter dans

dans le Tigre, qu'il serve de pâture aux poissons: C'est le châtiement que je fais aux personnes à que j'ai donné mon cœur, & qui manquent de foi. Comme il vit que l'Esclave ne se hâtoit pas d'obéir: Frapé donc, continuait-il, qui t'arrête? Qu'atens-tu?

Madame, me dit alors l'Esclave, vous touchez au dernier moment de votre vie: Voyez s'il y a quelque chose dont vous voulez disposer avant votre mort. Je demandai la liberté de dire un mot. Elle me fut accordée. Je soulevai la tête, & regardai mon Epoux tendrement: Hélas! lui dis-je, en quel état me voila réduite. Il faut donc que je meure dans mes plus beaux jours! Je voulus poursuivre; mais mes larmes & mes soupirs m'en empêchèrent. Cela ne toucha pas mon Epoux; au contraire il me fit des reproches, à quoi il eût été inutile de repartir. J'eus recours aux prières

mais il ne les écouta pas, & il ordonna à l'Esclave de faire son devoir. En ce moment la vieille Dame qui avoit été Nourrice de mon Epoux, entra, & se jettant à ses pieds pour tâcher de l'apaiser: Mon Fils, lui dit-elle, pour prix de vous avoir nourri & élevé, je vous conjure de m'accorder sa grace. Considérez que l'on tuë celui qui tuë, & que vous allez flétrir vôtre réputation, & perdre l'estime des hommes. Que ne diront-ils point d'une colere si sanglante? Elle prononca ces paroles d'un air si touchant, & elle les accompagna de tant de larmes qu'elles firent une forte impression sur mon Epoux.

He bien, dit-il à sa Nourrice, pour l'amour de vous, je lui donne la vie. Mais je veux qu'elle porte des marques qui la fassent souvenir de son crime. A ces mots, un Esclave, par son ordre, me donna de toute sa force sur les

côtez & sur la poitrine tant de coups d'une petite canne pliante qui euleva la peau & la chair, que j'en perdis connoissance. Après cela il me fit porter par les mêmes Esclaves, Ministres de sa fureur, dans une maison où la Vieille eut grand soin de moi. Je gardai le lit quatre mois. Enfin, je guéris, mais les cicatrices que vous vîtes hier, contre mon intention, me sont restées depuis. Dès que je fus en état de marcher & de sortir, je voulus retourner à la maison que j'avois eüe de mon premier Mari, mais je n'y trouvai que la place. Mon second Epoux, dans l'excès de sa colere, ne s'étoit pas contenté de faire abattre, il avoit fait même razer toute la ruë où elle étoit située. Cette violence étoit sans doute inouïe; mais contre qui aurois je fait ma plainte? L'Auteur avoit pris des mesures pour se cacher, & je n'ai pû le connoître. D'ailleurs, quand je l'aurois connu, ne voyois je pas bien que le traitement qu'on me faisoit parloit d'un pouvoir absolu? Aurois je osé m'en plaindre?

Desolée, dépourvüe de toutes choses j'eus recours a ma chère Sœur Zobeide, qui vient de raconter son His-

toire à votre Majesté, & je lui fis le récit de ma disgrâce. Elle me reçut avec sa bonté ordinaire, & m'exhorta à la supporter patiemment, Voilà quel est le monde dit-elle, il nous ôte ordinairement nos Biens, ou nos Amis, ou nos Amans, & souvent le tout ensemble. En même tems pour me prouver ce qu'elle me disoit, elle me raconta la perte du jeune Prince causée par la jalousie de ses deux Sœurs. Elle m'apprit en suite de quelle manière elles avoient été changées en chiennes. Enfin, après m'avoir donné mille marques d'amitié, elle me présenta ma cadette, qui s'étoit retirée chez elle après la mort de notre Mère.

Ainsi, remerciant Dieu de nous avoir toutes trois assemblées, nous résolûmes de vivre libres sans nous séparer jamais. Il y a long tems que nous menons cette vie tranquille; & comme je suis chargée de la dépense de la maison, je me fais un plaisir d'aller moi-même faire les provisions dont nous avons besoin j'en allai acheter hier, & les fis apporter par un Porteur, homme d'esprit & d'humeur agréable, que nous retîmes pour nous divertir. Trois Calenders survinrent au commencement de la Nuit & nous prièrent de
leur

leur donner retraite jusqu'à ce matin. Nous les reçûmes à une condition qu'ils acceptèrent; & après les avoir fait asseoir à nôtre table, ils nous régaloient d'un Concert à leur mode, lors que nous entendîmes fraper à nôtre porte. C'étoient trois Marchands de Moussol de fort bonne mine, qui nous demandèrent la même grace que les Calenders, nous la leur accordâmes à la même condition. Mais ils ne l'observèrent, ni les uns, ni les autres; néanmoins, quoi que nous fussions en état aussi bien qu'en droit de les en punir, nous nous contentâmes d'exiger d'eux le recit de leur Histoire, & nous bornâmes notre vengeance à les renvoyer ensuite, & à les priver de la retraite qu'ils nous avoient demandée.

Le Calife Haroun Alrafchid fut très content d'avoir appris ce qu'il vouloit savoir, & témoigna publiquement l'admiration que lui causoit tout ce qu'il venoit d'entendre... Mais, Sire, dit en cet endroit Seheherazade, le jour qui commence à paroître ne me permet pas de raconter à vôtre Majesté ce que fit le Calife pour mettre fin à l'enchantement des deux Chiennes noires. Schahriar jugeant que la Sultane achèveroit la Nuit suivante l'Histoire

300 *Les mille & une Nuit,*
toire des cinq Dames, & des trois Calenders, se leva & lui laissa encore la vie jusqu'au lendemain.

L X I X. N U I T.

AU nom de Dieu, ma Sœur, s'écria Dinarzade, avant le jour, si vous ne dormez pas je vous prie de nous raconter comment les deux Chiennes noires reprirent leur première forme; & ce que devinrent les trois Calenders. Je vais satis faire votre curiosité; répondit Scheherazade. Alors adressant son discours à Schahriar, elle pour suivit dans ces termes.

Sire, le Calife ayant satisfait sa curiosité, voulut donner des marques de sa grandeur & de sa générosité aux Calenders Princes, & faire sentir aussi aux trois Dames des effets de sa bonté: Sans se servir du Ministère de son grand Visir, il dit lui même à Zobéide: Madame cette Fée qui se fit voir d'abord à vous en Serpent, & qui vous a imposé une si rigoureuse loi, cette Fée ne vous a-t-elle point parlé de sa demeure, ou plutôt ne vous promit-elle pas de vous revoir, & de rétablir les deux Chiennes en leurs premier état?

Commandeur des Croixans, répondit
Zobéi-

Zobéide, j'ai oublié de dire à Votre Majesté, que la Fée m'a mis entre les mains un petit paquet de cheveux, en me disant qu'un jour j'aurois besoin de sa présence, & qu'alors si je voulois seulement brûler deux brins de ces cheveux, elle seroit à moi dans le moment, quand elle seroit au delà du Mont Caucase. Madame, reprit le Calife, où est ce paquet de cheveux? Elle repartit que depuis ce tems là elle avoit eu grand soin de le porter toujours avec elle. En effet, elle le tira, & ouvrant un peu la portière qui la cachoit, elle le lui montra. Hé bien, repliqua le Calife, faisons venir ici la Fée, vous ne sauriez l'appeller plus à propos, puis que je le souhaite.

Zobéide y ayant consenti, on apporta du feu, & Zobéide mit dessus tout le paquet de cheveux. A l'instant même, le Palais s'ébranla, & la Fée parut devant le Calife, sous la figure d'une Dame habillée très magnifiquement, Commandeur des Croyans, dit-elle à ce Prince, vous me voyez prête à recevoir vos commandemens. La Dame qui vient de m'appeler par votre ordre, m'a rendu un service important; pour lui en marquer ma reconnoissance, je l'ai vengée de la perfidie de ses Sœurs,

Œurs en les changeant en Chiennes : mais si V^ôtre Majesté le desire, je vais leur rendre leur figure naturelle.

Belle Fée, lui répondit le Calife, vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir, faites leur cette grace? après cela je chercherai les moyens de les consoler d'une si rude penitence, mais auparavant j'ai encore une prière à vous faire en faveur de la Dame qui a été si cruellement maltraitée par un mari inconnu. Comme vous savez une infinité de choses, il est à croire que vous n'ignorez pas celle-ci, obligez-moi de nommer le barbare qui ne s'est pas contenté d'exercer sur elle une grande cruauté; mais qui lui a même enlevé très injustement tout le bien qui lui appartenait. Je m'étonne qu'une action si injuste, si inhumaine, & qui a fait tort à mon autorité, ne soit pas venue jusqu'à moi.

Pour faire plaisir à V^ôtre Majesté, repliqua la Fée, je remettrai les deux Chiennes noires en leur premier état, je guérirai la Dame de ses cicatrices, de manière qu'il ne paroitra pas que jamais elle ait été frappée, & ensuite je vous nommerai celui qui l'a fait maltraiter ainsi.

Le Calife envoya quérir les deux

Chien-

Chiennes chez Zobéide & lors qu'on les eut amenés, on presenta une tasse pleine d'eau à la Fée, qui l'avoit demandé. Elle prononça dessus des paroles que personne n'entendit, & elle en jetta sur Amine & sur les deux Chiennes. Elles furent changées en deux Dames d'une beauté surprenante, & les cicatrices d'Amine disparurent. Alors la Fée dit au Calife, Commandeur des Croisades, il faut vous découvrir présentement qui est l'Epoux inconnu que vous cherchez, il vous appartient de fort près, puis que c'est le Prince Amin, votre Fils aîné, Frère du Prince Mamoun, son Cadet: Etant devenu passionnément amoureux de cette Dame sur le recit qu'on lui avoit fait de sa beauté, il trouva un prétexte pour l'attirer chez lui, où il l'épousa, a l'égard des coups qu'il lui a fait donner il est excusable en quelque façon: La Dame, son Epouse avoit eu un peu trop de facilité, & les excuses qu'elle lui avoit aportées étoient capables de faire croire qu'elle avoit fait plus de mal qu'il n'y en avoit. C'est tout ce que je puis dire pour satisfaire votre curiosité. En achevant ces paroles, elle salua le Calife, & disparut.

Ce Prince rempli d'admiration, &
con-

304 *Les mille & une Nuit*,
 content des changemens qui venoient
 d'arriver par son moyen, fit des ac-
 tions dont il sera parlé éternellement.
 Il fit premièrement appeller le Prin-
 ce Amin son Fils, lui dit qu'il savoit
 son Mariage secret, & lui aprit la cau-
 se de la blessure d'Amine. Le Prince
 n'attendit pas que son Père lui parlât
 de la reprendre, il la reprit à l'heure
 même.

Le Calife déclara ensuite qu'il don-
 noit son cœur & sa main à Zobéide,
 & proposa les trois autres Sœurs aux
 trois Calenders Fils de Rois, qui les
 acceptèrent pour femmes avec beau-
 coup de reconnoissance. Le Calife
 leur assigna à chacun un Palais magni-
 fique dans la Ville de Bagdad: Il les
 éleva aux premières Charges de son
 Empire, & les admit dans ses Con-
 seils. Le premier Cadis de Bagdad
 appelé avec Témoins, dressa les
 Contrats de mariage, & le fameux
 Calife Haroun Alraschid, en faisant
 le bonheur de tant de personnes, qui
 avoient éprouvé des disgraces incro-
 yables, s'attira mille bénédictions.

F I N.